This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

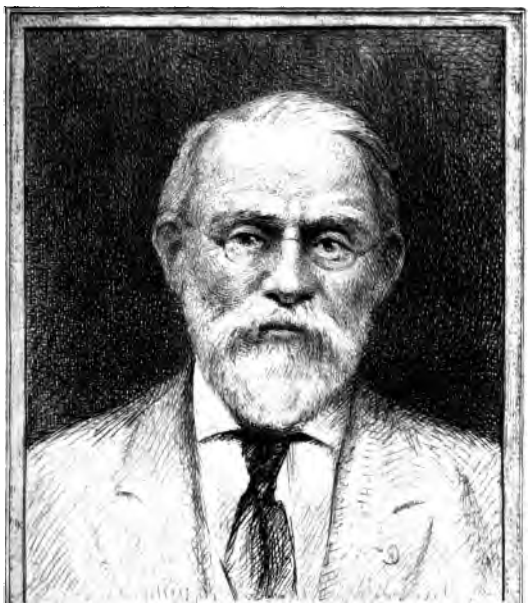
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

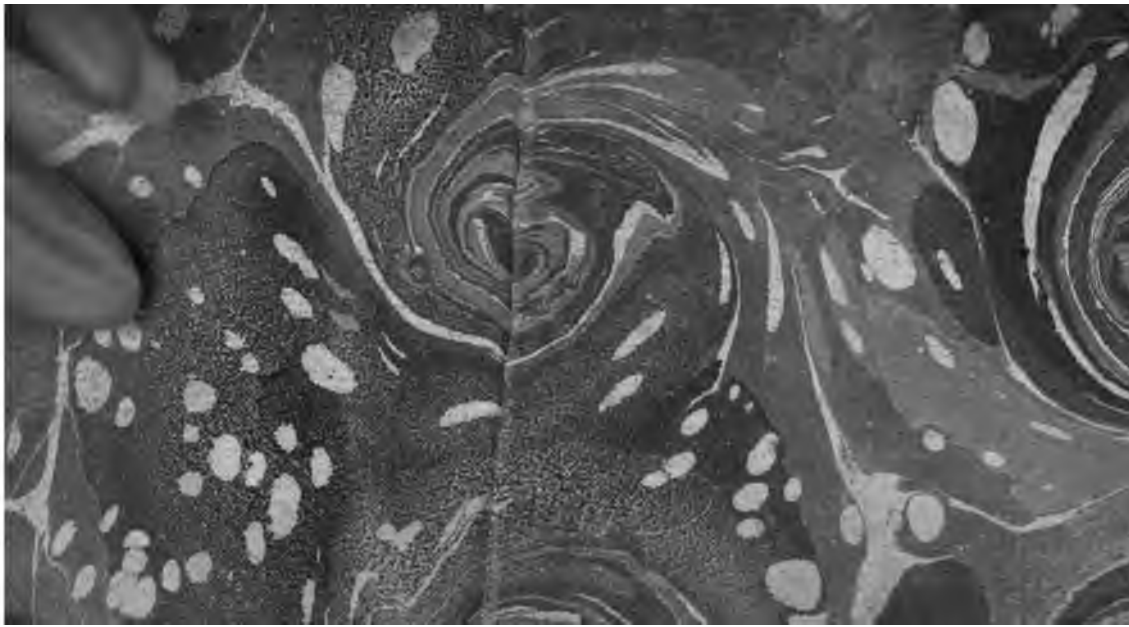
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



JOURNAL ETRANGER.

SEPTEMBRE 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. *Terent.*

A PARIS.

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AP
20
J87
1778

JOURNAL
ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

I.

Morceaux d'Hiſtoire Naturelle & de Phyſique.

Médailles données par la Société Royale de Londres.

M. Godefroi Copley, Baronnet, a donné à la Société Royale une ſomme dont la rente annuelle eſt deſtinée

à ſervir de récompenſe pour quiconque aura fait une nouvelle découverte concernant l'Art où la Nature, ou qui fera tel autre Ouvrage qui ſera jugé digne de cette gratification. Il avoit nommé des Curateurs pour veiller à l'exécution de ce legs ; & après leur mort, il en avoit chargé le Préſident & le Conſeil de la Société Royale.

Depuis quelque années, cette Société a jugé plus convenable de convertir cette fondation en une Médaille, que de payer en argent cinq livres ſterlings, à quoi ſe monte la rente léguée. D'un côté de la Médaille, eſt Minerve avec les ſimboles des Sciences à ſes pieds, tenant l'emblême de la Nature de la main gauche, & ayant le bras droit étendu avec une couronne de laurier dans la main. Sur le Bouclier de Minerve ſont les armes de M. Godefroy. On voit ſur le revers de la Médaille les armes, le timbre, le ſupport & la deviſe de la Société Royale de Londres.

Voici les noms des perſonnes qui ont mérité la Médaille depuis cet arran-

gement de la Société, avec le genre de leur travail.

1737. M. *Jean Belchior*, Chirurgien, pour avoir coloré les os des Animaux.

1738. M. *Jacques Vanlove*, Horloger, inventeur d'une machine pour enlever les pilotis.

1739. M. *Etienne Hales*. C'eſt à tant de titres que ce grand homme l'a mérité, qu'on n'a rien ſtipulé en particulier.

1740. Le Docteur *Alexandre Stuart*, pour ſes leçons ſur les mouvemens muſculaires.

1741. Le Docteur *Theophile Deſaguilliers*, pour diverſes expériences qu'il a faites devant la Société.

1742. Le Capitaine *Chriſtophe Middleton*, pour ſes Obſervations ſur les tentatives qui ont été faites pour découvrir un paſſage au Nord-Oueſt.

1743. M. *Abraham Trembley*, pour

ſes Expériences & ſes Diſſertations ſur les Polypes.

1744. M. *Henri Baker*, pour ſes Expériences ſur les Cryſtalliſations & les Configurations des particules ſalines.

1745. M. *Guillaume Vaetſon*, aujourd'hui Membre de la Société, pour ſes Expériences ſur l'Électricité.

1746. M. *Benjamin Robins*, pour ſes Expériences ſur les Projectiles.

1747. Le Docteur *Gowin Knight*, pour ſes Expériences ſur le Magnétiſme.

1748. Le Docteur *Jacques Bradley*, pour ſes Obſervations Aſtronomiques.

1749. M. *Jean Harriſon*, inventeur d'une Horloge pour trouver la longitude.

1750. M. *Georges Edwards*, pour ſon Hiſtoire Naturelle des Oiſeaux.

1751. M. *Jean Canton*, pour avoir communiqué ſa Méthode de

faire des Aimants artificiels.

1752. Le Docteur *Jean Pringle*, pour ſes Expériences & ſes Obſervations ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques.

1753. M. *Benjamin Franklin*, Ecuyer, de Philadelphie, pour ſes Expériences ſur l'Électricité.

Extrait d'une Piece de feu M. Maclaurin, *ſur la cauſe de la variation de l'Obliquité de l'Eclyptique.*

Les Aſtronomes François du Pérou, le Docteur *Bevis* de Londres & quelques autres ont tenté de déterminer l'obliquité de l'Eclyptique avec plus d'exactitude qu'on ne l'avoit fait juſqu'ici. Leur réſultat l'a faite de 23 dégrés, 29 minutes, & 28 ſecondes entieres. D'autres l'avoient faite de 23 dégrés, 29 minutes, 29 ſecondes, & auparavant de 29 dégrés, 29 minutes, 30 ſecondes. Enfin quelques anciens Aſtronomes la faiſoient de 23

ou 20 minutes plus grande. MM. *Caſſini* & *Bradley* ont trouvé qu'elle varioit un peu, & que l'axe de la terre qui étoit ſur le plan de l'Orbite s'eſt élevé graduellement au point qu'il fait à préſent avec ce plan un angle de 66 dégrés, 30 minutes, 31 ſecondes, deux tiers. Ils ajoutent qu'après un long période, l'axe de la terre deviendra perpendiculaire au plan de l'Orbite. Cette époque eſt fixée par M. de *Louville*, à deux millions d'années, & ſelon M. *Godin*, à un million neuf cens quarante-quatre mille ans.

A l'égard de ce qu'en penſoient *Pitheas* & les Anciens, il faut ſe tenir en garde contre leurs obſervations qui doivent être regardées comme ſuſpectes, vû l'imperfection de leurs inſtrumens, & leurs notions fauſſes ſur les réfractions. On peut compter davantage ſur les obſervations des Modernes, d'après leſquelles cette obliquité varie; & ſi l'on compare celles de M. *Caſſini* en 1665, avec les dernieres qu'on vient de faire, on y trouvera une différence de 55 ſecondes en ſoixante-dix-neuf ans.

Voyons ſi une telle variation n'eſt pas une conſéquence des principes du ſyſtême ſolaire, & cherchons une méthode qui nous conduiſe à une ſolution préciſe de cette queſtion.

Iſaac Newton a trouvé que le Soleil & les Planettes étoient agitées d'un mouvement de gravitation réciproque, & que ce n'eſt pas le centre du Soleil mais plutôt le centre de gravité du Soleil & des autres Planetes enſemble qui eſt le centre de ce ſyſtême ; que quand Jupiter & Saturne, les deux plus grandes des Planettes, ſont dans la même ligne droite, & du même côté que le Soleil, le centre de cette derniere Planete eſt diſtantde la valeur de tout ſon diametre de ce centre de gravité. De là vient, que quoique nous ſuppoſions que la terre ſe meuve dans le même plan, le Soleil aura des déclinaiſons différentes au tems du Solſtice ; & comme l'obliquité de l'Eclyptique ſe détermine par la déclinaiſon ſolſtitiale du Soleil, elle variera néceſſairement, & cette variation dépendra principalement de la poſition

de Jupiter & de Saturne vis à-vis du Soleil & de la terre.

Si l'on voit une connexion entre cette poſition de ces deux Planettes & la variation de l'obliquité de l'Eclyptique, n'eſt ce pas là une forte indication que cette poſition eſt la vraie cauſe de ce phénomene ?

Si l'Orbite de la terre étoit perpendiculaire à celle de Jupiter, cette variation ſeroit beaucoup plus conſidérable qu'elle ne l'eſt, & elle iroit juſqu'à la valeur d'un demi dégré ou d'un diametre du Soleil. Suppoſons que *B* & *T* repréſentent l'Orbite de la Terre, *C* le centre commun de gravité du Soleil & de Jupiter, que nous pouvons conſidérer comme le centre de l'Orbite de la terre, vû la petiteſſe extraordinaire de cette derniere Planete comparée avec les deux autres, *T* le point du Solſtice, *PTp* l'Axe de la Terre, *IS* la ligne droite joignant les centres du Soleil & de Jupiter qu'on ſuppoſera perpendiculaire à l'Orbite de la Terre, pendant que la Terre eſt au point T. Si dans le même tems Jupiter

eſt au point *I*, & le Soleil à *S*, l'Angle *PTS* ſera le complément de la plus grande déclinaiſon du Soleil ou de l'angle de l'Eclyptique avec l'Equateur. Mais ſi Jupiter eſt à *i*, & le Soleil à *s*, l'angle *PTs* ſera le complément de cette déclinaiſon, & l'angle *STs* en ſera la différence qu'on pourra évaluer à 32 minutes, parce que *CS* eſt preſque égal au diametre du Soleil.

Mais comme l'angle contenu entre les orbites de Jupiter & de la terre eſt petit, cela eſt cauſe qu'étant placé ſur la terre, on voit fort obliquement cette ligne droite *CS*, & la variation de l'obliquité qui s'en ſuit n'eſt pas conſidérable. L'angle *CTS* eſt à l'inclinaiſon du plan de Jupiter ſur l'Eclyptique, comme le demi diametre du Soleil eſt à la diſtance qui eſt entre la terre & le Soleil. L'angle *CTS* eſt donc environ la deux cent quinziéme partie de cette inclinaiſon. C'eſt pourquoi *STs* qui eſt le double de *CTS*, peut être évalué à un peu plus d'une minute, & c'en eſt aſſez pour rendre compte des

variations qui ont été découvertes par les Aſtronomes. D'ailleurs puiſque cette variation peut excéder une minute, il paroit fort important de pouſſer plus loin cette théorie & de la bien établir. On ne doit pas mépriſer une erreur d'une minute dans une matiere auſſi importante que la déclinaiſon du Soleil, ſurtout à préſent que nous avons beſoin de tant d'exactitude ſur cette matiere & que nous pouvons eſpérer d'y parvenir. Quoiqu'il en ſoit, cette variation ne peut jamais produire un effet ſenſible ſur nos ſaiſons. Il ne paroit y avoir aucun fondement à la crainte que quelques Aſtronomes ſembloient avoir conçue, qu'au bout d'un certain période de tems l'année ne dégénérât en un printems perpétuel, ce qui ſeroit un grand déſavantage pour tous les habitans de la terre.

DESCRIPTION

Du Lac de Zirchnits en Hongrie.

QUOIQUE les propriétés ſingulieres de ce Lac ſoient fort ſuſceptibles d'obſervation, aucun Auteur ancien ni moderne n'en a fait de deſcription particuliere. C'eſt donc une eſpece de découverte qu'on préſente au Lecteur.

Les Anciens ont connu ce Lac ſous le nom de *Lugea Palus*. Son nom moderne lui vient de la Ville de Zirchnitz, qui eſt ſituée ſur ſes bords.

La longueur de ſon baſſin eſt de trois milles trois quarts; ſa largeur eſt de deux milles en quelques endroits, & d'un mille & demi dans d'autres. Sa profondeur, lorſqu'il eſt plein d'eau, eſt de trente-cinq pieds au milieu, & de douze à quinze ſur les bords. Il eſt par tout environné de hautes montagnes qui s'étendent à pluſieurs milles dans le pays. Huit rivieres ſe déchargent dans ce Lac, dont deux ne ſont

pour ainſi dire que des ruiſſeaux ; les ſix autres ſont de grandes rivieres. Malgré cette grande quantité d'eau, le Lac ne déborde jamais, parce qu'elle s'écoule par deux iſſues dans les montagnes, ſans compter un troiſiéme paſſage ſouterrain, qui probablement y communique auſſi.

De l'autre côté des montagnes, les eaux forment la riviere de *Jeſero*, qui après avoir ſerpenté pendant un mille, entre dans une caverne & y coule lentement l'eſpace de quatre cens verges. Elle en reſort enſuite & après avoir coulé un quart de mille, elle ſe replonge dans la terre, & au bout d'un demi mille ſe jette dans une eſpece de précipice, d'où elle ſe diſperſe dans le voiſinage.

Toutes ces montagnes voiſines ſont remplies de vaſtes cavernes formées & ornées par la nature d'une variété de figures ſemblables à celles de la grotte d'Antiparos. Ces cavernes donnent lieu de croire qu'il y en a d'autres plus conſidérables que nous ne connoiſſons pas. Celles dans leſquelles nous en-

trons ſont quelquefois ſéches & d'autrefois remplies d'eau. Cette différence contribue ſans doute aux variations qu'eſſuie le Lac.

C'eſt à la fin de Juillet ou au commencement d'Août que ce Lac commence à ſécher. L'eau en ſort entierement en ſeize jours. Il reſte ordinairement dans cet état de ſéchereſſe juſqu'au milieu de Novembre qu'il ſe remplit de nouveau. Au reſte ce n'eſt pas une regle certaine, car quelquefois il ſe remplit juſqu'à trois fois dans l'année. L'eau en s'écoulant laiſſe beaucoup de poiſſons & d'oiſeaux de paſſage, ce qui fait un avantage conſidérable pour les ſix ou ſept Villes voiſines qui en profitent.

Il y a dans ce Lac trois Iſles & pluſieurs foſſes dans le fond de différentes largeurs & profondeurs. Au moyen de cette différence, ces foſſes ſe vuident en différens tems, ce qui eſt beaucoup plus commode pour la vente du poiſſon. Lorſque l'eau commence à s'écouler, la foſſe nommée *Malioberch*, eſt vuide en trois jours. La cloche de l'E-

gliſe la plus voiſine en donne le ſignal, & tous les habitans, hommes ou femmes, quittent ce qu'ils font, & ſans aucune idée de décence ni de modeſtie, ſe jettent dans la foſſe nuds comme la main. L'eau en ſort par de ſi petites foſſes que le poiſſon ne peut y paſſer; de ſorte qu'on prend tout ce qui y eſt ſans exception. Le Seigneur du lieu en a de droit la moitié, l'autre appartient aux Habitans.

A peine cette premiere foſſe eſt-elle vuide, que toutes les autres s'évacuent ſucceſſivement les unes au bout de quelques heures, les autres après quelques jours. Quelquefois le Poiſſon ſe retire dans de grands creux de rocher, où les Pêcheurs ſont obligés de s'enfoncer avec des torches allumées, pour ſaiſir le Poiſſon qui ne leur échappe pas. Quelques autres de ces foſſes ſe vuident par des trous qui donneroient paſſage au Poiſſon, ſi l'on ne ſe ſervoit de filets. Avec cette précaution, on tire de ces foſſes juſqu'à vingt ou trente charretées de Poiſſon.

Il y a dix-huit de ces foſſes. Quand

une fois elles commencent à ſe vuider, tout s'écoule dans l'eſpace de quelques minutes, quoique quelques-unes aient quatre-vingt pieds de large & plus de trente de profondeur. Lorſque cette grande pêche eſt finie, la même cloche en donne encore le ſignal, & les habitans des Villes plus éloignées courent également nuds dans le Lac pour y chercher le Poiſſon qui a pû reſter dans les cavernes & dans les roſeaux. Il eſt permis à tout le monde de glaner ainſi après les premiers Pêcheurs, qui abandonnent cet avantage au public.

Quelques unes de ces cavernes ſont d'une grandeur immenſe ; lorſqu'il tonne, ou qu'il éclaire, on y entend un fracas terrible. Quand les foſſes ſont pleines d'eau, les poiſſons ſont ſi troublés par ces éclairs, qu'ils flottent ſur la ſurface où on les prend en grand nombre. Ils reviennent à eux, lorſqu'on les jette dans d'autre eau.

On voit dans une des plus hautes montagnes voiſines, deux grandes cavernes généralement ſéches toute l'an-

née, excepté lorſqu'il tonne. Alors il en ſort une grande quantié d'eau en forme de colonnes qui ont douze ou quatorze pieds de diametre, & autant de hauteur. Ces colonnes tombent dans le Lac & y jettent en même tems beaucoup de poiſſons & d'oiſeaux de riviere, parmi leſquels il y a beaucoup de canards. Au premier moment où ils tombent, ils ont fort peu de plumes & ſont aveugles, de maniere qu'on les prend facilement; mais au bout de quinze jours ils recouvrent la vue, & ont aſſez de force pour s'échaper.

Lorſqu'une de ces caſcades a commencé, les autres ſuivent de près, & l'on voit à la fois cinquante colonnes ſe précipiter dans le Lac par autant de différentes ouvertures, ſpectacle auſſi terrible que curieux. Pendant tout le tems que le Lac eſt ſec, toutes les rivieres qui s'y jettent, tombent dans des trous au fond du Lac, ſans le remplir. Le premier ſignal auquel on s'apperçoit que le Lac va ſe remplir, eſt une eſpéce de vapeur ou de nuage blanc qui ſort des montagnes & qui eſt ſuivi

du tonnerre, d'éclairs & de fortes pluies. Le Lac ſe remplit alors juſqu'à une certaine hauteur qu'il n'excede jamais.

Auſſitôt que la pêche eſt entierement finie, pendant l'intervalle où le fond du Lac eſt entierement ſec, on en arrache beaucoup de joncs qui ſervent à différens uſages & entr'autres à faire une litiere convenable pour le bétail. L'eau fertiliſe tellement le fond du Lac, qu'en vingt jours il eſt couvert d'excellente herbe & de très bon foin. Après qu'on a fauché ce foin, on laboure, & on ſeme du millet qui meurit rapidement & prend un accroiſſement prodigieux. Quelquefois auſſi tout ce millet ſe perd par l'arrivée ſoudaine des eaux. Lorſque cela n'arrive pas, & qu'on en a fait la récolte, il y reſte un excellent paturage pour le bétail, & tant qu'il dure on y voit une grande quantité de cailles. Lorſqu'une fois le fond eſt ſec, le gibier, les lievres, les bêtes fauves, les Ours qui y viennent des bois & des montagnes voiſines, fourniſſent la chaſſe la plus agréable.

Il eſt donc conſtant que ce Lac procure aux habitans du voiſinage beaucoup plus d'avantages de toute eſpece qu'aucun autre terrein dans le monde.

Les Brochets qu'on y pêche péſent juſqu'à trente ou quarante livres. On y trouve fréquemment des Tanches de ſix à ſept livres, & des Lottes de deux ou trois livres du meilleur goût.

Il ne reſte plus qu'à développer la vraie cauſe de tous les événemens extraordinaires qu'on vient de rapporter. Voici ce qu'on en a pû pénétrer. Sous le Lac de *Zirchnitz*, eſt un autre Lac ſouterrain avec lequel il communique au moyen des trous dont ſon lit eſt percé. D'un autre côté, il y a dans la montagne de Javornick, pluſieurs autres Lacs ſouterrains dont la ſurface eſt beaucoup plus haute que celle du Lac de Zirchnitz. Ce dernier eſt rempli par les rivieres ſouterraines qui ſe rencontrent ſi fréquemment dans le pays, & il a un débouché aſſez large pour entrainer tout ce que ces rivieres lui apportent. Mais lorſqu'il ſurvient un tonnerre accompagné de tempête &

d'une violente pluie, les eaux des montagnes voiſines tombent dans ces rivieres, & comme elles ne peuvent s'écouler par le paſſage ordinaire, elles groſſiſſent le Lac, augmentent ſa ſurface & ſe rendent enſuite très précipitamment dans le Lac ſouterrain qui eſt audeſſous de celui de Zirchnitz. Lorſqu'une fois les eaux ont rempli ce Lac, elles remontent vers le ſommet & ſe forment en colonnes à la hauteur de l'autre Lac ſouterrain de la montagne de Javornick. Tous ceux qui connoiſſent les loix de l'Hydrauſtatique, n'ignorent pas que cet effet doit réſulter.

Les paſſages qui ont été de niveau avec la ſurface du Lac de Javornick, entraînent avec l'eau les Canards de ce Lac; de là vient que ces Canards ſont ſi dépourvûs de plumes, & que leurs yeux accoutumés à l'obſcurité de ces ténébreuſes régions, ſe trouvent aveuglés en arrivant au grand jour, juſqu'à ce qu'ils s'en faſſent une habitude. Les paſſages qui ſont entierement au deſſous de l'eau, ne permet-

tent l'accès qu'aux Poiſſons & l'interdiſent aux Canards. D'autres paſſages enfin trop petits pour admettre ni des Canards ni des Poiſſons, ne ſervent qu'à opérer l'écoulement de l'eau. C'eſt donc ainſi que le Lac eſt ſubitement rempli, & que quelques uns des courants n'apportent que de l'eau, tandis que d'autres apportent des Poiſſons & des Canards.

Voyons à préſent comment ce Lac ſe vuide.

Etant une fois ainſi rempli, il reſtera dans cette poſition, tant que les autres Lacs qui le fourniſſent, ſeront eux-mêmes remplis. Mais auſſitôt que le Lac qui eſt au deſſous de la montagne de Javornick, commence à ſe vuider, il faut néceſſairement que le Lac de Zirchnitz & le Lac ſouterrain ſe vuident auſſi. Tout revient alors dans ſon état naturel, juſqu'à ce qu'un ſecond débordement rempliſſe de nouveau le Lac de Javornick. Ces obſervations fourniſſent l'explication naturelle de pluſieurs faits qui ſembloient tenir du phénomene.

Dissertation sur la Torpille, Poisson connu sous le nom Latin de Torpedo, *& nommé en Anglois* Cramphish. *Extrait des Remarques du Docteur* Templemann.

Il y a peu de Naturaliſtes qui n'aient parlé des effets de la Torpille ſur ceux qui la touchent. Les Sciences ont leurs châteaux enchantés que les Dons Quichotes de la Philoſophie attaquent avec ardeur, quoiqu'il leur arrivent rarement de mettre en liberté la belle qui y eſt enfermée. C'eſt ainſi que la Phyſique a le reflux de la Mer, & les propriétés de l'Aimant ; l'Hiſtoire Naturelle la Torpille, *&c.*

Quelques Auteurs, & ſpécialement les Anciens en ont parlé avec tant d'exagération, qu'il ſeroit difficile de leur ajouter foi. D'autres au contraire qui n'ont vû ce Poiſſon que dans certaines circonſtances où l'on ne ſentoit pas l'engourdiſſement, en ont parlé comme

d'un fait fabuleux. Il n'y a cependant pas lieu de révoquer en doute cet engourdiſſement, puiſque MM. *Redi* & *Borelli* ont certifié au public l'avoir expérimenté. Il ne reſte donc qu'à en examiner la cauſe qui juſqu'ici paroit avoir été inconnue.

Lorſque j'étois ſur les côtes du Poitou dans la ſaiſon où l'on a ce Poiſſon avec facilité, je me propoſai de faire des recherches ſur cet objet, ſans m'arrêter à la ſtructure de ce Poiſſon, ſur laquelle on a un petit traité auſſi complet qu'on puiſſe le déſirer, écrit par M. *Lorenzini*, & imprimé à Florence en 1678. Je réſolus donc de ne conſidérer que les circonſtances de l'engourdiſſement qui peuvent contribuer à en découvrir la cauſe, & qui ont été rapportées très diverſement par les Auteurs qui en ont parlé.

Pour donner une premiere idée de la figure de la Torpille, à ceux qui ne la connoiſſent point du tout, il ſuffira de dire que c'eſt un Poiſſon plat aſſez reſſemblant à la Raye. Il y en a de différentes groſſeurs : la taille

taille laplus commune de ceux du Poitou eſt d'un pied & demi de long; quelquefois on en prend de beaucoup plus grands.

J'ordonnai aux Pêcheurs de me conſerver en vie toutes les Torpilles qu'ils pourroient attraper. Je demeurois à une lieu de la Mer, & ils ne tarderent pas à m'en apporter deux en vie, qui paroiſſoient très vigoureuſes. Je les touchai à pluſieurs fois & en différens lieux, ſans éprouver aucun engourdiſſement. Pour faire revivre leur vigueur, je les fis mettre dans des vaſes remplis d'eau de Mer; elles y nageoient à leur aiſe, & s'y donnoient tous les mouvemens ordinaires aux poiſſons qui ſont dans l'eau.

Ne pouvant douter d'un engourdiſſement auſſi atteſté que celui que cauſe la Torpille, j'aimai mieux conclure que, ſi je n'avois rien ſenti, c'eſt que mes Torpilles étoient affoiblies & qu'elles avoient par là perdu leur propriété. Pourplus grande ſûreté, j'aimai mieux continuer à les examiner dans l'eau même, & je ne me laſſai point

de répéter mes attouchemens. Une de ces Torpilles fatiguée de leur fréquence, me montra enfin ce qu'elle ſavoit faire. Un engourdiſſement ſubit s'empara de mon bras depuis la main juſqu'à l'épaule, & m'étourdit même la tête. Cet engourdiſſement different de ceux qui viennent d'ailleurs, fut ſuivi d'une douleur conſidérable qui me mit hors d'état de remuer le bras ni la main, & je me trouvai dans cette ſituation ſi bien exprimée par ce mot Latin, *attonitus.*

On ne peut gueres donner une idée de ſes ſenſations que par comparaiſon. La mienne étoit de la nature de celle qu'éprouve un homme dont on frappe le coude avec quelque choſe de très dur. Pour le moment j'avouerai avec ingénuité que la douleur fut ſi vive, que j'en ſentis beaucoup diminuer la vivacité de ma curioſité ſur la Torpille.

Quoiqu'il en ſoit, la douleur violente n'eſt par de longue durée; elle diminue par dégrés, & dans quelques inſtants s'évanouit tout à fait. A peine mon bras fut-il rétabli, que le deſir

de faire de nouvelles expériences s'empara de moi.

L'acquiſition des connoiſſances, eſt toute la richeſſe du Philoſophe : elle n'a pas moins d'attraits pour le faire expoſer ſur la Mer périlleuſe des expériences, que l'eſpérance du gain en a pour le Marchand.

Les engourdiſſemens qui ſuivirent furent moins violents & moins douloureux : peut-être la Torpille s'étoit-elle affoiblie.

Un ſavant Anatomiſte Anglois aſſura le grand Duc de Toſcane que la douleur occaſionnée par l'attouchement d'une Torpille avoit duré deux jours. *Borelli* qui rapporte ce fait, ſoupçonne que l'imagination ſeule a pû prolonger la douleur. On pourroit plutôt ſoupçonner que la différence des tempéramens en fait une pour les ſenſations ; ce qui eſt d'autant plus vraiſemblable, que *Borelli* ajoute, que cet Anatomiſte étoit attaqué d'une eſpece de tremblement qui tenoit de la paralyſie.

Il y a deux opinions différentes ſur

la cauſe de cet engourdiſſement : les uns prétendent qu'il ſort continuellement de la Torpille un nombre infini de corpuſcules, mais que dans certains tems l'émiſſion eſt encore plus abondante. MM. *Redi*, *Perrault*, & *Lorenzini* qui ſuivent ce ſentiment, penſent, que comme, dans leur ſiſtême, il ſort du feu des corpuſcules qui nous échauffent, de même ceux de la Torpille engourdiſſent la partie où ils s'inſinuent, ſoit qu'ils y entrent en trop grande quantité, ſoit qu'ils ne trouvent pas les paſſages proportionnés à leur figure.

La ſeconde opinion eſt celle de *Borelli*. Il ne croit point à cette émiſſion de corpuſcules ; mais il penſe qu'au moment où nous touchons la Torpille, elle eſt agitée elle-même d'un tremblement ſi violent, qu'elle cauſe dans la main qui la touche un engourdiſſement douloureux : *hæc Torpedo digitis compreſſa tremore adeò vehementi concutitur, ut manum contrectantis moleſto torpore dolorifico afficiat.* Il ſemble donc que cette agitation reſſembleroit au frémiſſement

qui ſe fait dans des cordes étendues horiſontalement, lorſqu'on les ôte de cette poſition.

Pour moi je n'ai jamais vû qu'aucune des Torpilles que j'ai touchées, fût agitée d'un tel tremblement, lors même que j'ai éprouvé l'engourdiſſement. Peut-être celles ſur leſquelles *Borelli* a fait ſes expériences, étant plus vives & plus troublées que les miennes, ſe ſont-elles donné des mouvemens auſquels ce célébre Auteur a attribué l'efficacité de l'engourdiſſement.

Le fruit de mes obſervations, fut de connoître bien préciſément l'inſtant où la Torpille alloit produire ſon effet ſur moi, & je le prédis avec aſſurance à tous ceux qui toucherent ce Poiſſon. Ainſi je crois avoir percé ce myſtere de la nature, & avoir démêlé à quoi il faut attribuer cette vertu engourdiſſante.

La Torpille, ainſi que les autres Poiſſons plats, n'eſt pas abſolument plate; ſon dos ou plûtôt la partie ſupérieure de ſon corps, eſt un peu convexe. J'obſervai que, lorſque ce Poiſſon ne produiſoit ou ne vouloit pas

produire ſon effet ordinaire, ſon dos conſervoit ſa convexité naturelle; mais que ſi le Poiſſon étoit diſpoſé à agir, la convexité de cette partie diminuoit imperceptiblement, & que de convexe elle devenoit concave. C'étoit l'inſtant où le coup qu'elle alloit donner, ſe préparoit; dès que l'engourdiſſement étoit operé, le dos du Poiſſon redevenoit convexe. Après être devenu concave par degré, il reprenoit au contraire ſa convexité ſi ſubitement, qu'on ne pouvoit pas appercevoir le paſſage de l'un à l'autre. Le mouvement d'une balle de mouſquet n'eſt pas plus rapide, que celui des muſcles de la Torpille, quand elle reprend ſa premiere ſituation. Lorſque le coup ſe donne & un peu auparavant, bien loin de voir dans ce Poiſſon le tremblement violent dont *Borelli* le dit agité, on ne voit pas même le plus léger mouvement ſur toute la ſurface de ſon corps. C'eſt donc uniquement la rapidité du coup qui produit l'engourdiſſement.

Deſcription de l'Eſcarbot-Eléphant.

Il eſt de la plus grande eſpece qu'on ait jamais connue. On le rencontre à Surinam ſur la Riviere de Ronock & dans la Province de la Guiane dans l'Amérique Méridionale. Il eſt noir, & tout ſon corps eſt couvert d'une coquille forte & épaiſſe comme celle d'un petit Cancre. Sa longueur eſt de trois pouces ſept dixiémes depuis les yeux juſqu'au derriere, & depuis le derriere juſqu'à l'extrémité de la trompe, elle eſt de quatre pouces ſix dixiémes. Le diamétre tranſverſal du corps eſt de deux pouces un quart. Ce qu'on appelle les Antennes, ou les Cornes dans les autres Inſectes, eſt immobile dans celui-ci ; mais auſſi la trompe eſt mobile à ſon inſertion dans la tête, & ſupplée au défaut de mobilité dans les Cornes. Ces Cornes ont huit dixiémes de pouce de longueur & ſe terminent en pointe. La trompe a un pouce & un quart de long, eſt recourbée, & ſe termine en deux courtes cornes qui ne ſont pas

perforées au bout, comme les trompes des autres Inſectes. Vers la partie ſupérieure de la tête, il y a une petite corne ou une éminence qui reſſembleroit aſſez à la corne d'un Rhinoceros. Il y a cependant toujours de la différence entre la forme des cornes du Rhinoceros d'Aſie, puiſque ces dernieres ne partent pas du même lieu que celles de l'Eſcarbot-Eléphant M. *Linnæus* parle de deux grands Eſcarbots dont il appelle l'un Cerf volant, & l'autre *Naſicornis*, parceque ſa corne ſort du nez. Cette derniere eſt nommée par les Anglois Unicorne. Quoiqu'il en ſoit, M. *Linnæus* n'a point donné la deſcription de l'Eſcarbot-Elephant.

Deſcription du Serpent à ſonnettes, par Catesby.

Ce Serpent a la tête brune, & les yeux rouges; la partie ſupérieure de ſon corps eſt d'un brun tirant ſur le jaune, marquée tranſverſalement par de larges rayes noires & irrégulieres. Sa ſonnette eſt de couleur brune, compoſée de pluſieurs cellules membraneuſes,

d'une figure piramidale, & ſi bien articulées l'une avec l'autre, que la pointe de la premiere arrive juſqu'à la baſe de la troiſiéme, & ainſi de ſuite. Cette articulation étant très lâche, donne la liberté aux parties des cellules qui ſont renfermées ſous les vioſines, de frapper les unes contre les autres ; c'eſt ce qui cauſe ce bruit terrible qu'on entend, lorſque cet animal remue la queue.

Ce Serpent eſt un des plus grands & des plus terribles de tous ceux de la nature des Viperes. Il y en a de huit pieds de longs & qui péſent huit à neuf livres. Leur morſure eſt preſque toujours mortelle. Si leurs dents pénétrent les veines ou les arteres, la mort eſt inévitable pour les perſonnes mordues, & on expire en moins de deux minuttes. Lorſqu'ils mordent dans une partie charnue, il faut la couper auſſitôt pour arrêter le cours du venin. Ils ſont pareſſeux & ſe meuvent fort lentement ; ils ne ſont même jamais aggreſſeurs, & s'ils ſont provoqués, ils avertiſſent de leur prochaine

attaque en ſecouant leur queue. On eſt généralement perſuadé en Amérique du charme & de la puiſſance attractive de ces Serpens. On aſſure que les oiſeaux & les écureuils, au moment où ils apperçoivent cet animal, ſe trouvent tellement ſurpris, qu'on s'en apperçoit à leurs cris & à leur agitation. Ils négligent tout & ſe trouvent forcés invinciblement de deſcendre du ſommet des arbres les plus élevés, & ils arrivent juſqu'au Serpent qui les dévore auſſi-tôt.

Il n'eſt pas extraordinaire de les voir dans les maiſons. Un Domeſtique du Colonel Blake faiſant un lit dans la Caroline au mois de Février 1723, & ayant quitté la chambre qui étoit à rez-de-chauſſée, trouva, lorſqu'il y revint peu de minutes après, un Serpent à ſonnettes entortillé dans les draps.

Le danger de la morſure eſt proportionné à la force du Serpent, & au plus ou moins de quantité de poiſon qu'il injecte. Lorſque la morſure eſt légere, les Indiens ſe contentent

de ſuccer la playe, & cela leur réuſſit quelquefois. Mais la perſonne guérie ne manque jamais de reſſentir des douleurs tous les ans au même tems où elle a été mordue.

Les Indiens de la Virginie & de la Caroline uſent encore d'un autre remede : ils portent dans leur poche une petite racine tubéreuſe qu'ils mâchent, & dont ils appliquent le jus ſur la bleſſure.

Serpent nommé Anacondo, *eſpéce de Serpent à ſonnettes.*

Le Directeur de la Compagnie des Indes m'ayant envoyé dans l'Iſle de Ceylan pour y traiter des affaires importantes, on m'y prépara un appartement à l'extrémité de la capitale, vis-à-vis des bois qui l'avoiſinent. Il y avoit entre autres près de ma fenêtre trois ou quatre palmiers très grands ſur un terrein un peu élevé qui faiſoient le point de vûe le plus agréable pour moi, lorſque j'étois couché. Un matin que je les regardois, je vis

avec étonnement une branche conſidérable d'un de ces arbres fort agitée, quoiqu'il n'y eût pas de vent; elle touchoit quelquefois juſqu'à terre, ſe relevoit & ſe perdoit dans les feuilles. Il entra chez moi dans ce moment un habitant de l'Iſle: je le priai de jetter les yeux ſur ce qui cauſoit ma ſurpriſe; la ſienne ſe tourna en frayeur, je le vis tout d'un coup devenir pâle, & donner les marques du plus terrible effroi. Il me conjura de fermer toutes les portes, & me dit que ce qui me paroiſſoit une branche d'arbre, étoit dans la réalité un Serpent d'une grandeur monſtrueuſe qui ſe jouoit autour de l'arbre, & qui ſe baiſſoit juſqu'à terre pour attraper ſa proie. En y regardant de plus près, je lui vis en effet ſaiſir un petit Animal qu'il portat ſur l'arbre. Le Ceylanois me dit que ce qui l'étonnoit le plus, c'étoit de voir le Serpent ſi proche de la Ville; qu'il n'étoit que trop connu dans l'Iſle; mais qu'il ſe tenoit ordinairement dans l'intérieur du Pays & ſurtout dans les bois, & que lorſqu'il lui arrivoit de

deſcendre d'un arbre, s'il rencontroit un Voyageur, il le dévoroit tout en vie.

Le Monſtre que nous regardions continua de s'amuſer ſur l'arbre, & il nous donna le tems de nous aſſembler juſqu'au nombre de douze perſonnes. Nous eumes ſoin de nous bien armer, & nous montames tous à cheval pour l'aller combattre. Pour ne pas nous expoſer à un danger inutile, nous nous mimes derriere un buiſſon, d'où nous pouvions tirer ſans être vûs. Nous arrivions au moment où la chaleur du jour étoit la plus forte. Nous le trouvames d'un ſi terrible volume & ſi fort au deſſus de ce que nous attendions, que la plupart d'entre nous auroient voulu ſe revoir chez eux ſains & ſaufs. Les habitans de l'Iſle plus accoutumés que moi à voir ces ſortes d'Animaux, convinrent que c'étoit le plus grand qu'ils euſſent jamais vû. La vûe de cet animal formoit un mêlange de beauté & d'horreur fait pour étonner. Il étoit de la groſſeur du milieu du corps d'un homme d'une moyenne taille, ſans

cependant être gras, & il étoit long à proportion de ſon épaiſſeur. Lorſqu'il ſe pendoit par la queue aux plus hautes branches de l'arbre, ſa tête touchoit à terre. Il étoit ſingulierement agile & diſpos, & il ſe divertiſſoit à faire des ſauts & des gambades; quelquefois auſſi il s'entortilloit tout autour du tronc. Au milieu de ces ſauts, nous le vîmes ſe jetter promptement dans l'arbre, & on ne tarda pas à ſçavoir pourquoi. C'étoit un petit animal tenant du Renard, ſans cependant reſſembler à nos Renards Anglois, que le Serpent avoit vû venir & qu'il ſe préparoit à recevoir. Il s'élança ſur ce petit animal, le ſucça en peu de minutes & enſuite lécha ſes machoires avec une double langue de couleur noirâtre; il s'étendit enſuite le corps par terre, ayant toujours la queue entortillée le long de l'arbre, & c'eſt dans cette ſituation que j'eus tout le tems de le regarder. Il étoit tout couvert d'écailles rayées par le milieu, comme celles du Crocodille; ſa tête étoit verte, & l'on voyoit au milieu une tache noire. Les

rayes qui étoient autour de ſa machoire étoient jaunes, ainſi qu'une eſpece de cercle qu'il avoit autour du col ſemblable à un collier d'or. Ses côtés étoient d'un noir olivâtre & ſon dos d'une grande beauté. On y voyoit des ondes larges, noires, bouclées, bordees d'autres rayes couleur de chair & du jaune le plus brillant. Sa tête étoit plate, mais fort large; ſes yeux étoient grands, étincelans & terribles.

Telles étoient ſes couleurs, lorſqu'il étoit couché. Quand il vint à ſe remuer, la réflexion du Soleil fit paroître ſes couleurs cent fois plus belles & ſemblables à celles de nos ſoyes changeantes.

Ce fut en ce moment que nous le tirames tous enſemble en le viſant à ſa tête. Soit que le hazard l'eût fait retourner, ſoit que la frayeur nous empêchât de le tirer juſte, nous le manquames, & nous ne le bleſſames ſeulement pas. Il parut même ne faire aucune attention aux coups qu'on venoit de tirer, & après un conſeil de guerre, nous convinmes tous de ne point faire

de nouvelles tentatives ce jour là, de nous retirer, & de revenir le lende main avec un parti plus fort.

Je retins mes Ceylanois à dîner nous paſſames l'après midi à nous en tretenir de cet Animal qu'ils nommen *Anacondo*. Ils s'occuperent tous du plai ſir qu'ils ſe faiſoient d'avance de man ger de ſa chair, & ils y comptoient for ſur ce qu'ils ſçavoient que lorſque ce Animal choiſit un arbre pour ſon ha bitation, il y fait un long ſéjour. Il m'en raconterent des particularité preſqu'incroyables ; mais je me bor nerai à ce que j'ai vû par moi-même

Le lendemain nous nous aſſembla mes une centaine de perſonnes au même buiſſon ; nous y vimes l'enne mi à ſon ancien poſte. Il avoit l'ai terrible & paroiſſoit plus affamé que h veille ; nous en vimes bientôt les ef fets. Il y a une grande abondance d Tigres dans le Pays ; un de ces Tigre d'une taille monſtrueuſe, vint à paſſ ſous l'arbre. Nous entendimes auſſit le redoutable cliquetis des ſonnette & le Serpent uſant de toute ſa vi

cité, ſauta ſur les épaules du Tigre, & lui arracha un morceau du dos qu'il tenoit dans ſon horrible gueule. Le Tigre en rugit, & il nous fit la plus grande frayeur, en courant vers nous avec ſon ennemi qui ne lâchoit pas priſe. Cependant la courſe du Tigre fut bientôt ſuſpendue; ſon agile adverſaire s'étant entortillé trois ou quatre fois autour du corps de ſa proie, le ſerra ſi violemment & ſi étroitement, que ce malheureux Animal fut bientôt dans les plus grandes angoiſſes. Le Serpent lâcha alors le dos, pour engloutir le tête du Tigre que nous vimes auſſitôt diſparoître. Tous les mouvemens qu'il ſe donna pour ſe débattre & ſe ſouſtraire à ſon vainqueur, furent vains, & les rugiſſemens étouffés qu'on entendoit ſortir de cet Animal dans la gueule du Serpent, furent les ſignaux de ſa défaite.

J'étois d'avis de tirer ſur le Serpent en ce moment, mais toute le monde ſe déclara contre moi. On m'aſſura qu'on ſçavoit parfaitement ce qui arrivoit en pareil cas; on ajouta que nous

étions sûrs de nous en défaire s
courir aucun risque en attendant
lendemain ; mais que, si nous l'a
quions en cet état, il en couteroit
vie a plusieurs d'entre nous. J'acqui
cai à leur conseil, & je crus dev
me fier à leur expérience.

Quoique le Tigre ne pût pas se
livrer de son cruel ennemi, il ne la
pas de lui donner beaucoup d'occu
tion. Les tentatives qu'il fit à plus
cent reprises pour se débarasser,
mandoient toute la force & toute l
tention du Serpent. Ce n'étoit q
force de l'opprimer de son poids
de le serrer étroitement qu'il pouv
le subjuguer ; encore le Tigre n'étoi
pas au point de servir de pâture
Serpent. On ne peut pas concevoir
douleurs du Tigre ; elles surpass
toutes les tortures qu'on pourroit ima
ner. A force de souffrir, il sembla ép
sé au bout de quelques heures, &
l'auroit crû mort. Ce fut alors que
Serpent essaya de lui casser les os
faisant un nouvel effort, pour le
rer plus violemment : ne pouvan

parvenir, il traina ſa victime vers l'arbre, & nous vimes alors l'uſage qu'il en faiſoit. La nature ſemble avoir averti ces Animaux que, quoiqu'ils en puiſſent terraſſer d'autres auſſi forts que le Tigre, ils ne peuvent pas les dévorer tels qu'ils ſont, le volume de leur corps étant trop conſidérable pour le faire paſſer dans leur eſtomach. Il faut donc qu'ils les réduiſent en une maſſe moins ſolide, & lorſqu'ils l'ont tenté par eux-mêmes ſans ſuccès, c'eſt à quoi leur ſert un arbre.

Lorſque notre Serpent fut arrivé à arbre, il reprit encore une fois ſa oie par le dos, l'appuya contre l'ar- e & environna l'un & l'autre avec nt de force, qu'il falloit néceſſaire- nt que les os ſe briſaſſent. C'eſt ſi qu'il lui rompit les côtes l'une ès l'autre, & il en fit autant des pattes. dant ce ſupplice, le miſérable Ti- continuoit de vivre, & à chaque ure des os qu'on entendoit cra- , il faiſoit un hurlement capable rter la compaſſion dans le cœur s cruel, & de nous faire oublier la

haine que nous devons naturellemer porter à ſon eſpece.

Le Serpent voulut faire la mên opération ſur le crâne ; elle lui coû beaucoup plus, de ſorte qu'accablé fatigues, & voyant que ſa proie lui pouvoit pas échapper, il la laiſ aux pieds de l'arbre pendant toute nuit, & ſe retira lui même dans l branches pour ſe repoſer.

Nous retournames le lendemain champ de bataille, & nous y tro vames du changement. Le corps Tigre n'étoit plus qu'une maſſe roug informe & luiſante, comme ſi elle ét couverte de glue ou de gelée ; no vimes ce qui lui donnoit cette co leur. Le Serpent lui léchoit le cor & le couvroit de ſa bave, pour le re dre plus propre à lui ſervir de me Enfin, après l'avoir préparé à ſon gr il commença à le ſucer. Ce repas n' toit pas de peu de durée ; lorſque me retirai pour aller dîner, il n'en ét qu'aux épaules, & ceux qui reſtere pour le ſurveiller, me dirent que nuit étoit venue avant qu'il eût fi

Le lendemain nous nous raſſemblames pour la derniere fois. Pour le coup, les femmes & les enfans étoient de la partie; tout le monde y alloit avec confiance, ſur la certitude que, lorſqu'une fois l'Animal eſt bien raſſaſié, il n'eſt plus dangereux. Je m'en convainquis bientôt : le Monſtre étoit ſi chargé, qu'il ne pouvoit ni combattre, ni courir, ni preſque ſe remuer. A notre approche, il tenta de grimper à l'arbre, ſans pouvoir y réuſſir, & nous le tuames à coups de bâton ſur la tête.

On le meſura, & on lui trouva trente-trois pieds quatre pouces. Il fut auſſitôt coupé en morceaux; la chair m'en parut plus blanche que celle du Veau, & ceux qui en mangerent, m'aſſurerent quelle étoit du goût le plus exquis.

RECETTE

POUR LE CARMIN.

DEPUIS que l'uſage de colorer le Eſtampes pour les mettre dans de verres optiques, eſt ſi fort en vogu parmi nous, nous avons fait venir beau coup de Carmin de France, ne s'e faiſant point ici, ſi ce n'eſt par quel ques François, dans le quartier de Sohe Cette marchandiſe étant ſi chere, j crois rendre ſervice au public de don ner une recette pour en faire encor de meilleur qu'on n'en fait en France Notre Carmin l'emportera d'autan plus ſur l'autre, que le principal in- grédient en eſt l'étoffe d'écarlatte, & qu'elle eſt chez nous d'une qualité beau coup meilleure.

RECETTE.

PRENEZ 16 ou 20 pintes d'eau claire meſure de Paris; faites y diſſoudre de la cendre, pareille à celle dont on fait le ſavon, pour qu'elle vous donne une

ſorte lie ; purifiez là en la filtrant, & mettez-y bouillir dans un pot de cuivre une livre de coupons propres de drap teint en cramoiſi, juſqu'à ce qu'il ait entierement perdu ſa couleur. Preſſez enſuite ces coupons, & paſſez la lie à travers un ſac de flanelle. Faites fondre deux livres d'alun dans une quantité convenable d'eau, & ajoutez cette diſſolution à la lie. Remuez bien le tout enſemble, pour le faire épaiſſir; repaſſez le encore dans le ſac de flanelle, & quand tout ſera bien teint, faites rebouillir le tout avec l'addition d'un peu de diſſolution d'alun ; repaſſez enſuite la liqueur, & tout le Carmin reſtera dans le ſac. Verſez dans ce ſac de l'eau fraiche à pluſieurs fois, juſqu'à ce que l'alun diſparoiſſe entierement. Séchez enſuite la couleur, de ſorte qu'il ne s'y mette point de pouſſiere ; réduiſez la en une poudre impalpable dans un mortier de verre ou de marbre, & le Carmin ſera prêt pour l'uſage qu'on en veut faire.

Nota. Si pendant que la liqueur bout,

il s'évapore tant d'eau que vous ſoy
obligé d'en remettre, ayez ſoin d'
prendre de bouillante, & gardez-vo
d'en mettre de froide.

II

Suite des Fables de GAY.

Le Peintre qui contente & mécontente tout le monde.

MOINS vous êtes ſoupçonné d'être infidele dans vos récits, plus vous devez vous obſerver & vous renfermer dans les bornes de la probabilité. Le Voyageur qui les paſſe, décrédite ſon livre ; celui qui prétend avoir mis lui ſeul en déroute des armées entieres, fait même douter de ſon courage. Il n'y a que la flaterie qui ne paroiſſe jamais abſurde. Les louanges les plus outrées, les impoſſibilités même ſemblent à peine juſtes à ceux que l'on flatte. L'hyperbole la plus forte reſte toujours au deſſous des chimeres de l'amour propre.

Un Peintre exprimoit ſes modeles

avec tant de vérité, qu'on les reconnoiſſoit au premier coup d'œil : il rendoit d'une main ſi ſûre l'air, les traits, les carnations, que ſes Portraits ſembloient reſpirer. Ennemi de la flatterie, il n'employoit jamais ſon art à ranimer le teint jauni d'une fille flétrie. Son pinceau ſincere donnoit à chaque muſcle toute ſa force, à la bouche, au nés, au menton, toute leur longueur ; enfin il ne peignoit qu'avec vérité, & retraçoit exactement dans chaque copie l'âge de l'original.

Cette façon étrange de *faire* lui fit perdre tous ſes amis, & ſes portraits reſterent chez lui entaſſés en monceaux poudreux : » Il faut ſe conformer à » la mode, dit-il ; il nous faut flatter. Bien réſolu de ſuivre l'uſage, il place devant lui deux buſtes, l'un d'Apollon, l'autre de Venus : il deſſine d'après eux, il les corrige, & donne de l'eſprit à la plus ſtupide.

Un Milord s'adreſſe à lui. A l'heure fixée le Peintre fut prêt : l'original arrive, & il lui fait prendre une attitude agréable ; il le place en un jour

brillant ; il eſquiſſe ſon ouvrage, apprête ſes teintes, parle de l'ancienne Grece, du coloris du Titien, des airs de tête du Guide. » Que d'eſprit dans » ces yeux là, Milord, dit-il ! il fau- » droit la main de Raphael pour en » exprimer le feu. Convenés que tous » ces traits fins ſont bien difficiles à » rendre ; mais un peu de patience » & vous jugerez de tout le pouvoir » de notre Art. Voyez Milord «. Milord examine. » Je me croyois, dit-il, » une grande bouche ; aſſurément mon » nés eſt un peu plus long, & je ne » ſuis pas, mon cher Maître, auſſi » jeune que cette figure. Oh, par- » donnés moi, Milord, dit le Peintre ; » c'eſt à nous autres à décider » ſur ce point, & je vous garantis ce » Portrait extrêmement reſſemblant, »Cela frapperoit les yeux les moins exer- » cés«. Milord examine encore, avoue ſa mépriſe, & nulle glace ne lui paroît à beaucoup près auſſi vraie.

Une Dame vient : le Peintre lui prête les graces de ſa Venus, & ſon Art eſt exalté par le Galant de la

Belle, tant la copie eſt conforme à l'image qu'il porte en ſon cœur. Cet Artiſte devenu flateur ajouta ainſi des charmes à chaque figure, à chaque âge, & les beautés qu'il peignit en furent à peu près contentes.

On ne parla plus dans toute la Ville que de ſa ſupériorité; ſa maniere plut généralement, & ſon prix augmenta, ainſi que ſa renommée. S'il eût continué de peindre avec vérité, quel homme eût avoué ſon portrait? Au lieu de copier, il compoſa des originaux dont chacun trouva au dedans de ſoi la plus fidéle copie.

LA VIEILLE POULE ET LE COQ.

CONTRAIGNÉS votre fils, vous ſerés dans peu convaincu que tous les hommes deſcendent d'Eve.

Une vieille Poule menoit ſes petits, & leur indiquoit en béquetant çà & là les endroits où étoit le grain; elle grattoit, écartoit la paille, & glanoit dans la baſſe-cour. Un de ſes Pouſſins voulant eſſayer ſes aîles, vole vers le

puits, de-là ſur le bord, puis il ſaut tant qu'il s'y précipite. La mere en fut tout le jour d'une triſteſſe extrême.

Peu de jours après un Coq s'offre à elle; elle reconnoit ſon fils, & ſe ſent émue de tendreſſe. » Mon fils, lui dit-elle, » je ſçais qu'à votre âge » on n'a plus beſoin de leçons; je vous » vois vigoureux, hardi, & j'entends » tous les jours conter vos triomphes » avec joie. Ce ne ſont point les Coqs » que je crains pour vous; mais ſoyés » prudent, mon fils, & que tous vos » pas vous éloignent de ce puits là. » Il eſt fatal à votre famille. Que le » conſeil que je vous donne de- » meure gravé au fond de votre ame; » je laiſſe le reſte aux juſtes Dieux «.

Le jeune Coq la remercie, & au même inſtant l'envie de déſobéir le brule. Les yeux attachés ſur ce puits, il mépriſe en ſoi-même la loi de ſa mere, & le violent déſir d'en éprouver les dangers l'en approche peu à peu.

» A quoi bon cet ordre, dit-il? un » courage mâle doit reſpecter les im-

» béciles craintes des femmes. Mais » ſerois-je ſoupçonné de lâcheté par » ma mere ? ſeroit-ce là le motif de » ſon conſeil ? Peut-être elle a caché » dans ce puits des grains qu'elle ré- » ſerve à mes jeunes freres, & veut pré- » venir mes recherches. Je m'y réſous » & vole au danger ».

A l'inſtant il eſt ſur le bord du puits. Pour voir juſqu'au fonds, il s'avance, & il étend le col de toutes ſes forces. Mais voici que d'en bas un Coq ennemi, le col étendu de même, s'avance. Le premier courroucé enfle ſon plumage; l'ennemi en colere enfle auſſi le ſien: celui-là menace, & auſſitôt il eſt menacé. Sa fureur l'emporte, il vole au combat, & ne trouve au fond du puits que la mort. » Voilà, dit-il en ſe noyant, » l'effet malheureux de la défenſe de » ma mere «.

LE BOUC SANS BARBE.

IL eſt certain que le peuple prend tout vice à la mode pour une maniere polie. Qu'on m'excuſe donc ſi je donne aux Singes, aux Chevaux, aux Baudets même l'orgueil & la fatuité, vices ordinaires à l'homme. C'eſt d'après lui que j'ai peint ces animaux, il eſt vrai; mais ai-je dit qu'ils l'égaloient?

Un Bouc étoit auſſi vain, auſſi fat qu'un animal peut l'être. Trouvoit-il un plant de thym, il ſe rouloit, ſe parfumoit ſur cette plante odoriférante, & contemploit avec complaiſance ſa figure réfléchie par l'eau.

» Je hais cette barbe, diſoit-il un jour, » elle me vieillit de dix ans. » En vérité ſi nos femelles n'avoient » pas éprouvé ma force, elles pour- » roient bien être épouvantées de cette » vénérable figure «.

Auſſitôt ayant réſolu de faire raſer ſa face velue, il court chez le Barbier du lieu. C'étoit un Singe vif & leſte qui près de-là exerçoit cet art.

Un petit baſſin de cuivre ſuſpendu à ſa boutique, des dents noires & quelques coupes arrangées ſur une fenêtre avec deux ou trois haillons rouges, annonçoient ſon triple métier.

Notre Barbier bien appris reçoit le Bouc avec politeſſe, lui montre de la main la chaiſe de bois, lui ſavonne le muſeau, le col, & le raſoir tond promptement toute ſa tête. » Monſeigneur, lui dit le Singe, j'eſ» pere l'honneur de votre pratique; » je vous jure qu'aucun muſeau ne » fut jamais mieux tondu «.

Empreſſé d'être applaudi, l'Animal court promptement à la montagne voiſine. Tous ſes Confreres velus firent la grimace en l'appercevant. » Qu'eſt-ce donc, frere, lui dit l'un d'eux? » quelles mains envieuſes t'ont » ravi ta barbe? Fais nous vite part » de ta diſgrace ».

Le fat ſouriant d'un air dédaigneux: » Quelles ſont, dit-il, les Nations » polies qui portent encore la barbe? » Les Moſcovites mêmes ſe ſont fait » raſer le menton. Conſerverons nous

» ſeuls ce barbare uſage, & porterons » nous toujours comme des Cyniques » ce poids ridicule au menton. Quand » nous traverſons les villages, ne ſom- » mes-nous pas inſultés & pourſuivis » avec de grands cris ? Tous les pe- » tits garçons ne nous tirent-ils pas » par la barbe?

» Frere, lui répliqua le chef du troupeau, » ſi vous ne voulés plus » vivre parmi nous, vous avez rai- » ſon ; mais ſi les huées des petits gar- » çons peuvent bleſſer votre amour » propre, comment ſoutiendrés-vous, » dites-moi, les railleries d'un trou- » peau entier ? Va, ſot affecté, les » Fats qui te reſſemblent ſont le jouet » de qui ne l'eſt pas «.

La Vieille et ses Chats.

La ſociété d'un fripon fait ſoupçonner de friponnerie. La Matrone qui accompagne une fille de bonne volonté paſſe toujous pour une intrigante ; & ſi l'on voit une fille modeſte avec celles qui font peu lan-

guir, on la croit peu délicate & l'on demande quel eſt ſon prix. Les amis font la renommée.

Une vieille ſorciere reconnue pour telle, courbée par l'âge & par le froid, étoit aſſiſe près d'un petit feu qu'elle couvroit de ſes mains ridées. Ses genoux tremblans ne portoient qu'avec peine le poids de ſon corps. Sa tête attaquée de paralyſie ne ceſſoit pas de branler. Elle marmotoit de longues prieres lentement & du bout des levres & elle étoit entourrée de Chats maigres & miaulans de faim.

Fatiguée de leurs cris, elle entre en colere, & leur balbutie ces injures: » Hors d'ici, méchante race, que je » fus folle de vous prendre! Lutins, » folets, vrai train d'enfer, ſi vous » n'euſſiés jamais été logés & nourris » chez moi, on ne m'eût pas maudite, » comme une ſorciere. C'eſt à cauſe » de vous que les petits garçons ne » ceſſent de me pourſuivre, & qu'ils » mettent des pailles en croix ſur mon » chemin, pour m'arrêter. Sans vous, » un fer de cheval garderoit-il toutes

» les portes, & toutes les Servantes » cacheroient-elles leurs vieux balais, » de peur que je ne m'en ſerve comme de cheval pour m'en aller au » Sabat. C'eſt vous qui êtes cauſe » qu'on garnit ma chaiſe d'épingles, » & qu'on ne ceſſe de me demander » à voir par où le Diable me téte.

» Par tout ce babil, répondit un Chat, » vous feriés renier un Saint. Et qui » de vous ou de nous a plus de raiſons de ſe plaindre ? Venons au » fait. Si nous n'euſſions jamais ſouffert la faim dans votre chaumiere, » nous euſſions vécu honorés comme » de bons chaſſeurs ; aulieu que c'eſt » une infamie de ſervir une Sorciere. » On croit que vos Chats ſont des Diables, votre balai un Cheval, & tous » les petits garçons conſpirent contre » notre vie : ils croient que nous en » avons neuf (1).

(1) Cette Fable eſt proprement l'hiſtoire des opinions populaires invétérées parmi les Anglois, ſur la matiere des Sorciers & l'ancienne *Diabologie*.

LE PAPILLON ET LE LIMAÇON.

QUE les Faquins parvenus qui s'oublient juſqu'à l'inſolence, rapellent bien la baſſeſſe de leur extraction!

Au Soleil brillant du matin, un Papillon nouvellement né ſe panadoit ſur une roſe. La vanité gonfloit ſon cœur; il déployoit avec fierté ſes aîles d'or enrichies d'azur, & la brillante roſée réfléchiſſoit ſes vives couleurs.

Son ami déja oublié, le Limaçon portant ſa demeure, ſe traînoit ſur le gazon. Le Papillon l'apperçoit, & tout en colere, il crie au Jardinier: « Pourquoi vous occupez-vous à délivrer » la terre de plantes inutiles? Pourquoi levé avant le jour vous appliqués-vous à corriger les ſaiſons? La » Pêche ſe pare-t-elle de ſes couleurs » vermeilles? la Prune eſt-elle couverte de cette fleur attrayante, pour » plaire à ce vil inſecte & flatter ſon » goût? Ecraſés-moi cet Animal vorace » qui déshonore votre Jardin.

Quelle arrogance, dit le Limaçon! » Qu'un Faquin parvenu devient im-

» pudent & ſtupide ! Si tu n'avois pas » laſſé ma patience à force d'injures, » je n'euſſe jamais révélé ta baſſe & » vile extraction, je ne t'euſſe pas fait » rentrer dans la fange dont tu ne fais » que de ſortir. Neuf Soleils ont à peine » fait croître les fruits, & coloré les fleurs, » depuis que je t'ai vû naître ſous une » forme miſérable. Inſecte vil & déteſ- » ſté, tu te traînois avec effort & » lenteur ; tu formois d'inutiles & » hideux ouvrages. Pour moi j'avoue » mon humble naiſſance ; je naquis Li- » maçon & je mourrai tel. Mais » qu'eſt-ce qu'un Papillon ? Tout au » plus une Chenille parée, & toute ta » ta race, vermine nombreuſe, n'en- » gendrera que des Chenilles.

Le Mourant et l'Ange.

» N'y a-t-il plus, diſoit un homme mourant, « n'y a-t-il plus d'eſpoir ? » le Médecin branlant la tête & déſeſpé- rant d'être payé le lendemain, ſe re- tira d'un air triſte.

» Je ſens, dit alors le malade d'un ton foible, « je ſens le friſſon de la

» mort : puiſqu'il faut que je quitte
» le monde, examinons notre vie paſ-
» ſée. Il faut avouer que mes con-
» trats ont été bien faits. Mais, hélas!
» tout homme trompe dans le com-
» merce de la vie. Il eſt toutes les
» profeſſions de défendre ſon intérêt,
» & ſe défendre ſoi-même n'eſt aſſu-
» rément point un mal. La petite por-
» tion de bien que j'ai reçûe de la
» providence, s'eſt bien accrue entre
» mes mains ; mais c'eſt en prenant
» ſur les terres des ſûretés légitimes.
» Si par hazard la Juſtice que j'ai exi-
» gée pour moi-même & pour mes
» héritiers, a fait périr mon débiteur
» en priſon ; ſi mes écrits, mes billets,
» mes actes ont contribué à la ruine
» de quelques familles, j'ai publique-
» ment réparé ce mal & je mets mon
» eſpoir dans mes charités. Quand je ſe-
» rai au nombre des morts, & quand
» tous mes dons pieux ſeront connus,
» le Ciel & la terre verront combien
» je fus charitable.

Un Ange parut. » Ami, lui dit il,
» ne te flatte point. Tes bonnes actions

» paſſées pourront-elle jamais balancer » tes crimes ? Quelle veuve ou quel » orphelin prie le Ciel, pour qu'il t'ac- » corde une longue ſuite de jours? Une » action pieuſe eſt en ton pouvoir : » ſaiſis avec joie ce moment heureux ; » tant que tu reſpires encore, prouve » la ſincérité de tes intentions. Ton » voiſin manque & tu abondes, don- » ne lui à l'inſtant cent livres.

» Pourquoi me hâter, répondit le malade en ſoupirant ? Qui ſçait ce » que le Ciel a réſolu ? Peut-être il me » rendra la ſanté, & cette ſomme & » plus ſont en ma puiſſance.

» Inſenſé, réplique l'Ange, vous » venez de vous condamner. Votre ame » étoit ſauvée, vous montiez au Ciel, » mais vos refus vous ont perdu. Pen- » dant votre ſéjour ſur la terre, vous » avez amaſſé ſans ceſſe au-delà de tous » vos droits, & vous voudriez dans » un moment expier vos injuſtices, en » donnant ces Tréſors qui ne ſeront plus » en votre puiſſance « ?

» Tant qu'on reſpire, dit le Mori- nd, « il y a de l'eſpoir. Pourquoi me hâter ? Il ſoupire & meurt.

LE PERSAN, LE SOLEIL ET LA NUE.

EST-IL un Poete dont le génie brûlant ſoit inſpiré par les Dieux mêmes? L'envie pâlit en liſant ſes nerveux ouvrages; elle invective, elle extravague, elle ſéche de douleur. Ses Serpens gonflés de venin appellent avec de longs ſifflemens la troupe infernale à leur aide, & tous les Gagiſtes de *Courl* (1). Ainſi la gloire produit la haine & la calomnie; ainſi le jour rend la nuit ſenſible.

Proſterné devant le Dieu du jour, un Perſan commença ainſi ſa priere accoutumée: « Pere de la lumiere, Soleil » qui vois tout & dont les doux rayons » font éclorre les préſens de la provi- « dence, daigne accepter nos louan- » ges, & exaucer nos vœux; ſouris à nos » champs, & rends les fertiles.

Une nue qui ſe rioit de ces mar-

(1) Imprimeur de Libelles.

ques de reconnoiſſance, obſcurcit tout à coup le jour, & ſon orgueil jaloux lui arracha cette plainte.

» Peux-tu, mortel aveugle, adorer » un Dieu ſi foible, que je lui ôte ſon » éclat, & me priver conſtamment » d'encens & de prieres ? Rends ton » hommage à qui le mérite mieux. » Le Perſan tranſporté de zéle repouſſe à l'inſtant par ces mots ſa ridicule calomnie.

C'eſt le Dieu que j'implore & que je » révere, qui t'a formée & élevée dans » les airs. Lorſque tu es entre lui & moi, » je n'en vois que mieux ta mince ſub- » ſtance. Un ſeul coup de vent diſſipe- » roit cent nues comme toi, réunies » enſemble.

Auſſitôt un vent frais s'éleve, la nue emportée ſe diſſipe, & l'orbe radieux du jour réparoit dans tout ſon éclat. Ainſi l'on voit s'évanouir les noires vapeurs de l'envie, & le mérite briller bientôt dans toute ſa gloire.

LA FOURMI EN CHARGE.

A *un Ami.*

VOUS craignés donc que mes vers n'offenſent les eſprits trop délicats, & vous penſés que je ne devrois pas gloſer ſur les déſordres de notre Cour Britannique ? Celui-ci ni celui-là n'y eſt pas nommé, dites-vous ; mais je ne ſçaurois empêcher les applications des autres. Vous me demandés encore ſi je ſçus jamais que nos Chapelains de Cour prennent cette voie pour parvenir à l'Evêché. Ah ! je ne veux parler, je vous jure, ni de la Robe, ni de la Mitre. Je vous avoue que tous les Poetes qui parviennent, ſont flatteurs ; ils connoiſſent la délicateſſe des oreilles de haut parage, & ils ont grand ſoin de ne pas parler des vices de leurs Protecteurs. Mais je mépriſe ce ſentier battu, & les grandeurs ne ſont pas l'objet de mon ambition. S'il faut, pour les obtenir, que ma muſe ſe proſtitue, j'y renonce.

Je ne diffame ni ne flatte, mais je voudrois qu'on punît le crime. Je ſais qu'en déchirant le voile dont la corruption s'enveloppe, je m'attire l'inimitié de tous les cœurs corrompus ; je le ſçai, mais que m'importe ? je hais cette vile race. Que la vertu ſoit mon partage, & le leur de honteux préſens. Je n'envahis le bien de perſonne, mais je pourſuis la corruption & ſon trafic illicite : elle ne cauſeroit pas de grands maux, ſi je pouvois la flêtrir juſqu'à extinction. Je ſçais que cette réforme ſeroit pour maints Politiques un ſupplice affreux ; car ce ſeroit borner leur pouvoir, mettre un terme à leurs richeſſes, & dépouiller leurs talens d'un air de profondeur. Si on leur refuſoit les inſtrumens qui leur ſont propres, comment conduiroient-ils leurs eſclaves ? Suppoſons qu'ils en ſont privés, & conſidérons quels malheurs épouventables en ſeroient la ſuite. L'Etat en deviendroit plus floriſſant, il eſt vrai ; mais des Particuliers faſtueux mangeroient-ils ſur de la vaiſſelle plate ? Les Rois recompenſeroient leurs vrais amis, je l'avoue ;

mais les Miniſtres ſeroient bien moins révérés; mais les Délateurs, & les Eſpions ne feroient pas augmenter les ſubſides de l'année. Peut-être même, en leur ôtant cet appui, ruineroit-on un ou deux de leurs projets chaque année; & que deviendroit le luxe, ſi les penſions n'avoient plus lieu? L'état ſeroit à l'abri de tout mal, & de tout dommage; mais que pourroient les Miniſtres?

Peu m'importe la maniere dont tout Anglois m'interprétera. Je veux le bien de mes Patriotes, & je ne veux autre choſe: blame qui voudra ma franchiſe. Je voudrois de plus que nos Courtiſans penſaſſent comme moi. Quoique beaucoup de gens y perdiſſent, je voudrois voir ma patrie ſans dettes. Je ne mets pas l'ambition privée & le bien public dans la même balance; & pour ne pas voir nos Loix oubliées, je donnerois volontiers ma voix à un Miniſtre diſgracié. J'attaque le vice, quelque part qu'il ſoit: que m'importe, ſi les vicieux en ſont offenſés! On peut je crois parler avec véhémence des corrupteurs & de leurs préſens. Connoiſ-

ſés-vous quelque Loi qui en faſſe un crime d'Etat ?

Je ne calomnie, ni ne hais perſonne ; je ne veux point juger autrui. Je veux diffamer le vice, & non pas les hommes. Ne pourai-je donc cenſurer l'abus que l'on fait de la confiance publique, parce que des fripons connoiſſent leur iniquité? Tous ceux dont les comptes ſont clairs, demandent eux-mêmes qu'on les examine, & que leur fidélité ſoit miſe dans tout ſon jour : ils ne cherchent point les ténébres pour agir ; juſtes en tout, ils veulent être reconnus pour tels.

Mais vous penſés que mes Fables font trop clairement alluſion aux manéges de la Cour Britannique : j'avoue qu'elles y ont du rapport. Eh! à qui eſt-il donc permis de fourber impunément? Si ſous quelques regnes futurs, des mains rapaces pillent la nation, je ne m'oppoſe point aux applications que mes Lecteurs pourront faire alors.

Une Fourmi jeune & préſomptueuſe diſcutoit toute les matieres d'Etat, ſans y rien comprendre. Impudente autant

qu'on peut l'être, elle ne ceſſoit de parler, & affectoit en toute occaſion des connoiſſances univerſelles. Elle aſpira aux premieres places, & parvenue par degrés à être écoutée des Grands, on la vit bientôt atteindre à ſon but : elle devint Tréſoriere en Chef du grain de la République.

Mais comme les Loix de ce peuple ſage puniſſent ſévérement l'abus de la confiance publique, il eſt ordonné (de peur qu'une adminiſtration frauduleuſe ne cauſe la famine) que tous les comptes rendus par les Tréſoriers, ſeront clairement expoſés, & que pour obvier à tout détriment public, ils ſeront examinés & viſés par les *Auditeurs*.

Le jour fut fixé pour cet examen, & les *Auditeurs* s'aſſemblerent : il fallut que la Tréſoriere produiſit & livra ſes comptes. Obligée de comparoître, elle leur apporta quelques chiffons de papier, pour les amuſer. Une Fourmi, zélée Patriote, expoſa ainſi ce que lui inſpiroient la Juſtice & l'amour du bien public.

» Comment nos fonds ſont-ils épui-
» ſés, & qui a pû cauſer tant de profu-
» ſion ? Je connois nos revenus : quel a
» pû être l'objet d'une pareille dépenſe ?
» Où ſont les comptes du Tréſorier ?
Celui-ci répond en ces mots avec ſon arrogance ordinaire.

« Conſidérés, gracieux Milords,
» que ſi les ſecrets de l'Etat étoient ré-
» vélés, les projets les mieux concer-
» tés n'auroient que des ſuites funeſtes.
» Si nous laiſſions découvrir ces myſ-
» teres importans, ce ſeroit prêter le
» flanc à notre ennemi. Mon devoir,
» mon zéle éprouvé, m'ordonnent de
» cacher nos projets préſens ; mais je
» jure ſur mon honneur que ces dé-
» penſes, quoique grandes, n'ont eu
» d'autre objet que la défenſe de la
» république. Les Auditeurs ſatisfaits
» viſerent le compte, & ils vouerent au
» Tréſorier une confiance implicite.

Un an s'écoule, & les magaſins ſe trouvant encore épuiſés, le Tréſorier en donna à ſes Juges les raiſons ſuivantes.

» Conſidérés attentivement l'état des

» de nos affaires actuelles, & les dan-
» gers qui nous menacent. Conſidérés,
» gracieux Milords, quelles puiſſantes
« armées de Coqs-d'Inde nous entou-
» rent de toutes parts : il n'eſt pas une
» Fermiere qui n'en ait une couvée.
» Penſés qu'étant menacés de l'inva-
» ſion la plus formidable, nous ſom-
» mes forcés d'acheter, à quelque prix
» que ce ſoit, une connoiſſance exacte
» des mouvemens de nos ennemis. Un
» ſeul ſecret révélé dans une ſituation
» ſi critique, perdroit la nation ſans
» reſſource. Mais je vous jure ſur mon
» honneur, que ces dépenſes, quoique
» grandes, n'ont eu d'autre objet que
» la défenſe de la République.

Les Auditeurs l'abſolvant encore ſans examen, le complimenterent ſur ſa prudente adminiſtration.

Une troiſiéme année ſe paſſa, & les magaſins furent trouvés vuides. On en avoit fait des emplois ſecrets, & l'honneur du Tréſorier fut engagé de nouveau à ce qu'il en rendît compte. Mais tout à coup un des Auditeurs, ſaiſi d'une honte panique : « Que ſom-

» mes

» mes nous, dit-il ? Des outils de frau-
» de, de petits fripons, de grands
» fors. Ce n'eſt qu'en nous corrom-
» pant, que ce maître Fripon épuiſe
» nos magaſins. Pour chaque grain
» qu'il nous a donné, il en a détour-
» né mille, & à peine un cent a ſuffi
» pour ſa famille & pour nous. Ainſi
» pour de vils & minces préſens, nous
» nous dupons nous-mêmes & toute la
» Nation, puiſque ces Tréſors qu'on
» nous diſtribue ſont les produits de
» nos travaux & de nos peines an-
» nuelles.

Les Auditeurs ordonnerent que ſes comptes fuſſent revûs. L'adroit Fripon démaſqué fut condamné à l'inſtant, & ſes amas furent, comme il étoit juſte, rapportés au tréſor public.

L'ÉPINGLE ET L'ÉGUILLE AIMANTÉE.

UNE Epingle avoit très long-tems ſervi une belle des plus expertes dans l'art ſavant de la toilette : elle avoit contenu ſes cheveux, donné des graces à ſa manche, un air élégant à ſes nœuds;

elle s'étoit vûe quelque fois pla
prés de ſon cœur, quelquefo
bannie, reléguée au bas de ſa
mais pouvoit-elle accuſer la
d'injuſtice? Les Amans de ſa M
étoit ſujets aux mêmes revers.

Enfin déchûe de tous les hon
de la toilette de la belle, ell
chez le Tailleur; de là aux l
d'un pauvre; puis au ſervice d'u
qui l'employant à réunir les lar
de ſon habit, en tira environ
ſols de rente. Elevée de nouveau
ſort, elle ſervit un Médecin &
gea dans ſon caroſſe. Enfin ayar
d'état en état, elle fut un jour
dans la ſalle de *Gresham*.

Enchantée des merveilles q
apperçoit, elle fait mille queſti
chaque objet qui la frappe, & ce
comprend le moins, eſt ce qu'elle
le plus. Au reſte, il n'étoit pas ét
que ces nouveautés l'affectaſſen

(1) Salle où l'on donne des leçon
ques de pluſieurs Arts & Sciences.

ſorte : c'étoit une virtuoſe, un de ces eſprits à la mode, un génie univerſel.

» Qu'eſt-ce cela, je vous prie, dit-elle, » & ceci, mon cher Monſieur ? c'eſt » une Aiguille, répond le Démonſ- » trateur. Une Aiguille ! Ce nom la frappe, & auſſitôt elle lui parle comme à l'inſtrument d'un Tailleur.

» Que faites vous donc avec cette » pierre ? Vous emploiriés bien mieux » vos talens chez une lingere ; mais, » dites-moi, s'il vous plaît, d'où tant » d'amitié entre vous & cette pierre » rouillée ?

» Amie, répondit l'Aiguille, mettez fin à vos reproches. Je cherche » le mérite réel & la véritable gloire. » Avez-vous entendu parler du fameux » pouvoir de l'Aimant, & ſavez-vous » qu'il le communique ? Toutes ſes propriétés me ſont devenues communes, il m'en a fait part. Jugés à » préſent, s'il eſt bien aiſé d'abandonner » un pareil ami ? Par une vertu qui eſt » encore ſecrette, je dirige la main » du Pilote ; je lui fais éviter les écueils » & les bancs perfides ; j'ai fait voir aux

„ Européens des mondes nouveaux, & je
„ les ai rendus maîtres des deux Indes.
„ Si j'euſſe vécu parmi des Merciers,
„ qu'aurois-je été? le guide du fil, ainſi
„ que les Aiguilles vulgaires d'auſſi
„ petite valeur que vous.

LE CHIEN COUCHANT ET LE DOGUE.

UN Chien couchant, l'Eſpion de ſon maître, & au demeurant traître & lâche, mais Adulateur, en étoit bien recompenſé pour ſes menſonges journaliers. Rongé de crainte & de jalouſie, il écoutoit & répétoit tout. Le Chat diſgracié chaque jour, étoit remplacé par un autre, le Chien courant étoit battu, le Dogue grondé, le Singe fut même banni de la chambre; enfin dans cette maiſon chacun marquoit de la froideur à ſon plus intime, ſans lui en dire la cauſe.

Un Voleur ſe mit en tête de déménager la maiſon. Il mit l'amour de la partie, gagna la Servante, cajola, flat-

ta le Chien, & un morceau de pain acheva d'en acheter le ſilence. Il voulut enſuite ſéduire le Dogue ; mais dans cette eſpece, une gueule honnête ne reçoit pas de-préſens. Le Larron lui tendit la main en lui offrant davantage, & le fier mâtin lui mordit les doigts.

Le Chien couchant trop heureux, court vîte à ſon Maître, qui écoute ſon récit avec indignation : " Qu'on » pende, s'écrie-t-il, ce Dogue mau» dit ». A l'inſtant même un Valet lui paſſe une corde au col.

L'Accuſé préſente requête & demande à être entendu. Le Maître s'aſſeoit & confronte à l'inſtant les deux Chiens enſemble. *Brillant*, l'eſpion, prenant la parole, de ce ton lâchement flatteur qui décéle une baſſe & vile origine, expoſe le fait en Rhéteur, & l'aggrave en homme de loi.

L'honnête *Turc* répond : " O Milord, » ne me jugés pas ſans m'entendre ; pe» ſés notre cauſe avec attention ; ne » penſés pas qu'un lâche & qu'un traî» tre ait quelque ſentiment de juſtice ;

„ & gardez-vous de regarder ſes ac-
„ cuſations comme vraies. *Brillant* eſt
„ un fourbe & un impoſteur qui tend
„ la pate à qui la graiſſe, & qui nous
„ trahit tous deux. Vous vous déſho-
„ norés, Milord, en protégeant un
„ coquin. N'eſpérés pas que ſes infa-
„ mies ſoient demeurées inconnues;
„ ſi vous ne ceſſés de le ſoutenir, on
„ vous en croira vous même capable.

Il dit, & la vérité parut dans tout ſon éclat. Le Dogue fut relâché, & le faux témoin pendu.

UN RENARD MOURANT.

UN vieux Renard touchoit à ſa derniere heure. Déja ſa machoire tremblante & déſarmée par le tems avoit perdu tout appétit; environné de ſa famille prête à recevoir ſes dernieres volontés, il ſouleva la tête avec effort & fit entendre ces foibles ſons.

» Ah! mes enfans, renoncés aux » voies de l'iniquité. Suivés mes ſa- » lutaires avis. Dans ces derniers mo- » mens, je ſens tout le poids de mes

„ crimes. Voyés, voyés ces Oyes égor-
„ gées ! Pourquoi ces Coqs d'Inde
„ ſanglans s'offrent-ils à moi ? Et cette
„ troupe de Volatiles qui me demande
„ ſes petits !

Ses enfans affamés regardoient de tous les côtés, & ſe préparoient de bon cœur au feſtin que leur annonçoit leur Pere. „ Où eſt donc, dirent-ils, „ tout ce bon repas? Nous avons beau
„ regarder, nous ne voyons pas une
„ plume. Ces Oyes, ces Poules, ces
„ Coqs d'Inde ſont apparemment des
„ fantômes de votre eſprit, & vos
„ enfans lèchent en vain leurs lévres?

„ O gloutons ! dit-il ! reprimés
„ cet appétit déreglé. Un jour vien-
„ dra où vos remords vous feront dé-
„ plorer votre goutmandiſe : oubliés
„ vous que les chiens décélent nos
„ pas fugitifs, que les piéges, que
„ les lacets & que les fuſils nous dé-
„ truiſent? Les fripons redoutent tou-
„ jours les recherches de la juſtice ;
„ ils n'ont pas un inſtant de paix. La
„ vieilleſſe rare parmi nous met au-
„ jourd'hui un terme à mes maux.

„ J'ai beaucoup vû : ainſi, croyés-moi, „ que l'honnêteté regle vos paſſions, „ & vous jouirés du bonheur ſu- „ prême. Vivés, honorés, eſtimés, „ mes chers enfans ; rachetés votre ré- „ putation perdue.

„ Le conſeil eſt bon, répliqua l'un d'eux, „ & nous voudrions qu'il fût „ praticable ; mais rappellés vous ce „ qu'ont été vos ancêtres, tous fri- „ pons de pere en fils. Ils nous ont „ tranſmis leur mauvais renom ; ils „ nous ont notés d'infamie, & quand „ même nous vivrions comme d'in- „ nocentes Brebis, quand nous n'au- „ rions que des penſées, des paroles, & „ des actions honnêtes, dès que le „ nombre des Poules diminueroit dans „ les baſſes-cours, nous n'en ſerions „ pas moins accuſés, & nous paſſerions „ pour des hypocrites. La réputation „ perdue ne ſe recouvre pas.

„ Soit donc comme il a été, dit le Moribond : „ Mais écoutés : ce ſont „ des cris de poule, il me ſemble. Cou- „ rés, mes enfans, mais ſoyés ſobres. Je „ ſens auſſi qu'un Poulet me feroit grand „ bien “.

LA GRONDEUSE ET LE PERROQUET.

Las des calomnies de ſa femme, certain Mari la rançoit ainſi : » Qui ſe » permet de calomnier, vit en diſpute » avec tout le monde. Tu es le hé- » rault de ton infamie ; tu déclares & » tu fais la guerre à toute ton eſpéce. » Rien ne peut-il donc réprimer cette » langue de vipere qui n'épargne ni » ami, ni ſexe, ni âge ; tous nos » voiſins en ſont effrayés. Hé ! bon » Dieu ! c'eſt comme un torrent qui » roule à grand bruit & que rien n'arrête. » Quoi ! tu n'es jamais fatiguée ? Tu » ſémeras la diſcorde éternellement, » & l'exercice donnera toujours à tes » poulmons de nouvelles forces ?

» Mais voyés donc, repliqua-t-elle, » qu'il eſt grave, le ſot, qu'il » eſt ſage ! Vraiment il nous refu- » ſera l'uſage du plus beau don de » la Nature ? Oh ! ne froncés pas le » ſourcil. Je veux parler & être écou-

„ tée. Les femmes d'aujourd'hui ſe-
„ roient bien à plaindre, ſi on les pri-
„ voit du privilége qu'on accorde à
„ un Perroquet. Vous loués ſon ba-
„ bil, ſa chanſon criarde, & vous
„ trouvés mauvais qu'une femme parle ?
„ C'eſt que vous avez juré de blâmer
„ tout ce qu'elles font “.

Après ce bruyant exorde, les réputations entrerent en jeu : Meres, Niéces, Filles & Tantes, tout fut mis en piéces. Plus criarde mille fois que le Perroquet, elle ſe déchaîne contre tout ſon ſexe : avares, coquettes, laides, intriguantes, tout eſt exécuté ſans procès.

Ce torrent de paroles allarme le Chien, le Chat, les Oiſeaux, les Singes ; ils s'uniſſent pour la confondre. Le Singe grommele autour d'elle, le Chat jure, le Chien glapiſſant lui mord les talons ; la Pie l'appelle de cent noms ; & au milieu de tout ce tumulte, le Perroquet réprimande en ces mots ſa méchanceté.

„ On eſtime un Perroquet qui jaſe,
„ mais on n'a que du mépris pour
„ une femme bavarde & méchante. On

„ attaque l'honneur d'autrui, on ſe „ fait un ennemi de tout être qui reſ- „ pire ; ſongés, ſongés, Madame, en „ dilatant ainſi vos poulmons, que „ tous vos voiſins ont des langues. „ Toute médiſante doit s'attendre à „ en eſſuyer dix fois plus qu'elle n'en „ dit. Ces dettes-là ſont toujours ac- „ quittées avec uſure ".

LE CHIEN COUCHANT ET LA PERDRIX.

LA tête haute, le nés au vent, un Chien couchant parcouroit un chaume. Tout à coup il ſent quelque proie ; il s'en approche en rampant, & fait ſon arrêt près de la couvée. Auſſitôt les Chaſſeurs avertis par lui de la préſence du gibier, approchent & tendent leurs rets.

Une Perdrix que l'expérience avoit rempli de ſageſſe, examinant avec attention ces frauduleux préparatifs, ſe rit de tous ces ſoins inutiles. Elle alarme ſes petits ; ils partent & gagnent

le bois, mais elle avant que d'eſſayer ſon aile aſſurée, voulut tancer cet eſpion rampant.

„ Eſclave flatteur du luxe des hom-
„ mes, vil inſtrument de leurs plai-
„ ſirs, méchant fourbe, lui dit-elle,
„ déſhonneur de ton eſpece, elle de-
„ vroit te déſavouer; car autant que
„ je peux juger de leurs qualités natu-
„ relles, les Chiens naiſſent avec un
„ cœur droit. Avant qu'ils s'abaiſſaſſent
„ à ſervir des vûes ſcélérates, ils
„ étoient ou vrais amis, ou ennemis
„ généreux.

Le Chien ſourit dédaigneuſement & répond : « Sûre de ton aîle, tu oſes
„ m'injurier? vas, je te pardonne. Tous
„ ceux qui, ainſi que toi, habitent dans
„ les campagnes, ne ſentent pas les
„ belles manieres. Que l'eſprit ruſtique
„ eſt ignare! Il n'appartient qu'aux
„ hommes polis de connoître tout mon
„ mérite. C'eſt en rampant comme moi,
„ que l'intriguant qui fait commerce
„ de belles, s'enrichit en accroiſſant
„ les dettes de la Nation; que pla-
„ çant tous ſes amis ſans diſtinction

„ & ſans choix, il obtient des recom-
„ penſes. Elevé au ſein de la Cour,
„ j'en ai appris les uſages, & c'eſt en
„ les pratiquant que j'accrois ſans ceſſe
„ ma faveur, & que je rends heu-
„ reux tous mes jours.

„ Ah ! j'aurois deviné, répond la Perdrix, " quelle a été ton école.
„ L'eſprit ſouple des Valets ſe plie
„ en un tour de main à tous les vi-
„ ces de leurs maîtres. Vous venez de
„ la Cour, dites vous ? Adieu mille
„ mille fois. „ Elle part & va trouver
„ ſa couvée.

L'Ours dans un Bateau.

A un Fat.

L'homme qui s'étudie ſans partialité doit tous les jours devenir plus ſage. Il péſe ſes projets d'une main fidele, & la raiſon ſeule eſt le fondement ſur lequel ſon eſpoir s'éleve. Il fait eſſai de ſes forces, avant que d'entrer dans l'arêne, & il ne s'attire jamais de honte par une ſotte imprudence. Il ne

quitte pas le rivage, ſans connoître les voiles & la bouſſole. Il dreſſe un devis, avant que de bâtir, & ne ſe livre jamais à de folles entrepriſes. Il recherche, il étudie les bornes de l'eſprit humain, & il marche en deça avec aſſurance. C'eſt ainſi que ſe convainquant de ſa propre imperfection, il réprime les vains mouvemens que l'orgueil éleve en ſon ame.

Si en cherchant à nous connoître, nous conſidérons l'homme par toutes ſes faces, nous aurons bientôt découvert que parmi les ſots que la vanité peut mettre au grand jour, les fats méritent la prééminence.

Il en eſt de tout rang & de toute eſpece. La fatuité n'eſt annexée ni à un ſexe ni à un âge : riches & pauvres, grands & petits, tous les hommes y ſont ſujets. Ils ſont tous aveuglés par la vanité, vice qui vit d'ignorance, & qui n'eſt jamais plus puiſſant que dans les cervaux les plus vuides. Peſés dans la balance qu'ils ſe ſont forgée, ils ſe trouvent d'un poids étonnant ; mais à celle de tout autre, ils ſont plus légers que l'air même.

Cependant la folie & le ridicule ne ſont pas les mêmes dans tous les fats : chacun prétend à ſon mérite. Il en eſt de tranſcendans en vanités amoureuſes ; d'autres éperdûment épris de leur figure & de leur taille, placent leur gloire dans leur parure. D'autres encore ont une vaſte & ſavante Bibliothéque ; ils connoiſſent parfaitement les livres & s'ignorent eux-mêmes.

Mais tous ces genres de fatuité ne peuvent être comparés à celle des Ambitieux. Enflés par le ſouffle de la flatterie, ils uſurperoient avec inſolence le gouvernement d'un Royaume entier. Ils ne ſoupçonnent pas de partialité les louanges les plus groſſieres : à peine même les trouvent-ils juſtes, tandis que leurs ſycophantes confeſſent que tout ce qu'ils diſent n'eſt que flatterie.

Un Fat de cette eſpece eſt bientôt connu dans tous les rangs & dans tous les états. Politique bourſouflé d'orgueil, il les régle, il les corrige. Le commerce Anglois a-t-il éprouvé quelque dommage conſidérable ? ſon habileté va le réparer. Notre Fat ſaiſit le gou-

vernail du Royaume : c'eſt lui qui va diriger nos flottes. Navigateur conſommé & à l'abri de toute critique, il pourroit, s'il le vouloit, commander nos armées navales. Ce n'eſt pas tout, il eſt auſſi homme de guerre & grand Général. Il ordonne des levées, des augmentations. Profond politique, il exerce les Ambaſſadeurs aux rôles qu'il prétend leur faire jouer, pour renouer ſes ridicules traités. Qu'arrive-t-il ? Il faut qu'il emploie toutes les taxes annuelles à déguiſer ſes ſottiſes. Ses projets mal conçus avortent, & des millions en paient à peine les frais. Mais dans ſon arrogance, il eſt inacceſſible à la crainte. Plein de confiance en lui-même, il guide la nation ſur d'autres écueils, & croit être excellent Pilote. Loin de ſoupçonner qu'il eſt ignorant, il s'aveugle ſur ſes ſottiſes ; enfin paſſant du mal au pire, & manquant de toute reſſource, il accuſe la fortune & ſes événemens imprévûs. De crainte que mes Lecteurs ne ſe trompent dans l'application, je leur réciterai la fable ſuivante.

CERTAIN Ours dont les manieres étoier

rudes comme ſa fourure, cependant aſſez expert à grimper les arbres, voloit adroitement tous les ans & à l'inſçû de ſes confreres. Enrichi de cette façon du produit des travaux & des ſoins d'autrui, il s'enorgueilliſſoit de ſes fourberies. Elles le rendirent ſi vain, qu'il ne vit au deſſus de lui aucune entrepriſe. Génie univerſel, il poſſédoit toutes les Sciences, il exerçoit tous les Arts. Bruyant, fier, affairé, brouillon, ſon ignorante préſomption ne fut jamais contredite; il ſe fit un parti nombreux.

Emerveillées de ſon ſavoir, les autres Bêtes le regardoient comme un Ours vraiment prodigieux. Avoient-elles un butin commun? c'étoit lui qui faiſoit les parts: il eût trouvé même à rapiner ſur le partage d'un Poulet. Il s'éleva par degrés, & il prétendit être payé en qualité de Boucher. Enfin après avoir comblé la meſure de ſon arrogance, il voulut préſider à tout. Le lourdaut pouvoit, diſoit-il, tromper cent fois les meilleurs Chiens: il paſſoit de loin les Renards en fineſſe & en ſtratagêmes.

Il ſe promenoit un jour le long de

la Mer, & un bâteau armé de rames, de voile & de gouvernail flottoit à l'ancre près du rivage. Le Fat ſe tournant vers ſa ſuite, lui parle ainſi d'un air ſuffiſant.

„ Que les hommes ſont ignorans en „ toutes ſortes d'Arts & de Sciences! „ Ah! que je ris de bon cœur de leurs „ écoles pédanteſques! Qu'eſt-ce que „ leurs bouſſoles & toutes leurs régles? „ fatras inutile. C'eſt moi que vous „ allés voir conduire ce gouvernail „ d'une griffe ſûre, & les hommes en „ m'obſervant pourront connoître leur „ ignorance «. Il dit, gagne le bâteau, & y grimpe avec hardieſſe. Tous les Animaux, étonnés de ſon ſçavoir, bordent le rivage. L'Ours leve l'ancre & pouſſe au large; la voile flotte de tous les côtés, le bâteau ſans leſte ſe panche, les vagues y entrent, le vent le pouſſe au haſard, la rame ſe briſe, le gouvernail ſe détache. L'Ours comptant toujours ſur ſa ſcience, va, court de la proue à la poupe, juſqu'à ce qu'échouant ſur du ſable, le bâteau fracaſſé s'arrête. Tous les Poiſſons le

voyant dans cette détreſſe, le baffouent, le raillent ; les Goujons même ſe rient de ſa vanité ; le Marinier s'avance en criant, jurant, menaçant ; il ſaiſit le ſot animal, le bat, l'enchaine, le traîne à terre ; & les huées des rieurs font retentir le rivage.

Ces Fables paroîtront plus foibles que les autres, parce qu'elles font alluſion à des mœurs & à des caracteres ignorés de la plûpart de ceux qui les liront. Mais on a cru devoir les repréſenter dans toute leur naïveté Britannique, pour ceux qui dans nos traductions aiment à reconnoître le génie national & celui des Langues étrangeres, ce qui doit être le principal but de notre Journal.

ALLEMAGNE.

I.

DESCRIPTION.

D'une Pierre formée ſous la langue d'un Homme

DANS le ſixiéme Volume de la *Collection de Hambourg*, eſt une Diſſertation du fameux Profeſſeur *Kriiger* au ſujet d'une Pierre qui s'étoit formée dans le palais d'un homme. Cet habile Profeſſeur démontre, qu'il eſt fort poſſible qu'il ſe forme de pareilles Pierres dans toutes les parties du corps. Nous renvoyons à ſon Ouvrage ceux qui voudront connoître ſes preuves.

La Pierre que ce Profeſſeur a vû & deſſinée, étoit ſituée dans le palais. Les parties qui l'entouroient étoient

ulcérées, & elle a été vraiſemblablement enveloppée de quelque pellicule juſqu'à ſon entier développement. L'ulcere s'ouvrit, & la Pierre dont je viens de parler en tomba.

Dans la cinquiéme piéce de ces mêmes feuilles, (page 559), on lit une obſervation tirée des tranſactions Philoſophiques, où il eſt fait mention d'une Pierre ſemblable formée dans la bouche de la femme d'un Prêtre Anglois de Cottered près de Boddak en Hertfordshire. Elle étoit ſituée ſous la langue du côté gauche de la ligne médiane entre les vaiſſeaux ſanguins; elle s'eſt détachée ſans douleur, & ſans effuſion de ſang.

La malade fut incommodée de cette Pierre pendant dix-huit mois. La douleur qu'elle reſſentoit étoit tantôt plus, tantôt moins violente. La tumeur devint groſſe à peu près comme une muſcade, & ſe durcit peu à peu. Quinze jours avant que la Pierre ſe détachat, il s'amaſſa un peu de pus; on apperçut quelques taches blanches, & pour diminuer un peu les douleurs, on mit

à cette femme un cataplaſme ordinaire de mie de pain blanc & de lait, qui facilita la chute de la Pierre en très peu de tems.

Mais j'en ai aſſez dit des Pierres dont quelques Auteurs ont fait mention, je vais paſſer à celle que j'ai vûe. Une vieille Payſanne âgée de ſoixante à ſoixante & dix ans, vint me trouver l'an paſſé, ſe plaignant des douleurs quelle reſſentoit ſous ſa langue, & ne ſçachant ce que c'étoit. J'examinai le ſiége de cette douleur, & j'apperçus une Pierre pareille à celles qu'on avoit trouvées deux fois. Elle s'élevoit ſous la langue en forme de pyramide, & elle avoit au côté droit de la ligne médiane la même ſituation que celle de la femme Angloiſe avoit au côté gauche de la même ligne. Sa pointe étoit aſſez aigue pour bleſſer la langue, & en rendre l'uſage difficile. Auſſi l'un & l'autre arriva-t'il. La femme ſe plaignoit beaucoup; il ſurvint à langue une inflammation, & un Chirurgien fit eſpérer à cette femme, qu'il la guériroit au moyen d'une in-

cision, reſſource ordinaire des Chirurgiens ignorans.

J'avois lu l'avis de *Williams Freeman*; je conſeillai donc à cette femme de ne rien précipiter, & d'eſſayer d'abord le remede que je lui indiquai. Sur le champ, je lui donnai un peu de miel mêlé d'eau-de-vie de France, & je lui recommandai de ſe laver pluſieurs fois avec cette liqueur, la bouche, & ſurtout l'endroit malade. Ses douleurs étoient déja ſi fortes, qu'elle ne pouvoit dormir : elle ſuivit mon conſeil. Le premier jour les douleurs diminuerent, & l'inflammation ne fit plus de progrès. Elle continua le gargariſme que je lui avois ordonné, & le troiſiéme jour les douleurs devinrent plus vives. Le quatriéme elle tomba tout à coup dans un profond ſommeil; en ſe réveillant, elle ne ſentit plus de douleur, & la Pierre ſe trouva libre & dégagée dans ſa bouche. Elle en fut fort étonnée, & par reconnoiſſance elle m'apporta cette Pierre que j'ai encore chez moi.

Elle eſt preſque ſemblable à celle de

la femme Angloiſe ; celle dont je parle en fut incommodée pendant dix-huit mois, & beaucoup plus que la premiere. Elle n'eut point de gonflement, de glandes, ni d'ulceres; mais il lui ſurvint une très grande inflammation à l'endroit de la langue qui touchoit la Pierre. Après ſon développement, il ne reſta ni tumeur extraordinaire, ni cellule, ni élévation, dans laquelle on pût croire que la Pierre avoit été enfermée.

Sa ſubſtance eſt réellement pierreuſe; mais il eſt aiſé de voir, qu'elle s'eſt formée très lentement : cependant le tems de ſa formation ſeroit encore aſſez court, ſi l'on ſuppoſe qu'elle eſt parvenue à cette grandeur en dix-huit mois de tems. Elle me paroît de la même eſpèce, que cette matiere qui s'attache aux dents & qui devient pierreuſe ou tartareuſe, comme on la nomme. Elle étoit d'abord très petite, & l'on voit aiſément qu'elle s'eſt formée de couches poſées ſucceſſivement les unes ſur les autres. Son épaiſſeur eſt à peu près celle de la pointe du pe-

tit doigt, & ſa couleur d'un blanc jaunâtre. D'ailleurs c'eſt une vraie Pierre, & je lui en ai trouvé toutes les propriétés ; mais cependant en la grattant avec un coûteau, elle paroit tartareuſe : voilà tout ce que j'y ai pû remarquer.

Je laiſſe aux Médecins, & ſurtout à ceux qui aux moindres accidens accourent armés de leurs biſtouris, le ſoin d'examiner, ſi le cataplaſme que l'on avoit ordonné à la femme Angloiſe, & le remede que j'indiquai à cette vieille femme, peuvent toujours être employés avec réuſſite dans les mêmes accidens ; & je conſeille à ces meſſieurs de ne couper & tailler, qu'après avoir employé des remedes ſimples.

Qu'il me ſoit encore permis de citer ici l'exemple ſingulier d'un jeune homme de très forte complexion, auquel dans ſa vingtiéme année, il vint une dent au milieu du palais. Cette dent lui fit ſouffrir les plus vives douleurs, & pour l'en délivrer, tous les ſecrets de l'Art furent inutilement épui-

ſés. Que la nature eſt merveilleuſe & infinie dans ſes productions !

Nota. *La formation d'une Pierre ſous la langue, que l'on donne ici comme un phénomene peu ordinaire, eſt une maladie très commune. Il y a peu d'Auteurs qui n'ayent parlé de* la Grenouillette ; *& tous les Praticiens ſçavent que l'humeur qui s'y amaſſe, a ordinairement la couleur & la conſiſtance d'un blanc d'œuf, mais qu'elle devient plâtreuſe, & même qu'elle acquiert une dureté pierreuſe, par un long ſéjour. On peut voir à ce ſujet dans les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, tom. 3, pag. 460,* une Diſſertation de M. *Louis* [1], Sur les humeurs ſalivaires des glandes maxillaires & ſublinguales.

[1] Démonſtrateur & Cenſeur Royal, de l'Académie Royale de Chirurgie, & Chirurgien Major de l'Hôpital des Freres de la Charité de Paris.

II.

LE SOIR (1).

POEME,

Par M. ZACHARIE.

TRADUCTION & EXTRAIT.

VOICI le Précurſeur de la Nuit; le doux Veſper qui amene ſur l'horizon des nuages couleur de roſe. Ses cheveux fleuris & ſes vêtemens répandent d'agréables odeurs dans

(1) Les trois autres Parties du Jour ont été données dans le Journal d'Avril 1757, & dans les Journaux de Janvier & Avril 1758. Le *Soir* auroit dû paſſer ſans doute avant la *Nuit* qui ſe trouve dans le Journal d'Avril dernier; mais nous n'avons recouvré que depuis peu de jours la traduction de ce Poëme, & il vaut mieux que l'ordre en ſoit interverti, que d'en priver le Lecteur.

les jardins & dans les campagnes qui exhalent plus fortement. De bienfaiſantes roſées s'élévent des prairies devenues plus obſcures ; & toute la nature rafraichie par la préſence des ombres n'eſt plus qu'un Eden riant & tranquille.

Le Soleil tourne maintenant ſes chevaux fatigués vers l'Océan, & lance des rayons plus doux. Le Voyageur preſqu'effrayé, voit ſon ombre giganteſque marcher devant lui ; les prairies ſe tapiſſent de noir, & les montagnes couvertes de bois, interceptent avec leur dos bleu la vûe des lointains. Veſper s'eſt emparé de l'horizon ; il cache ſon ſceptre dans des nuages épais, qui viennent former une ceinture autour du Ciel, juſqu'à ce que le Dieu du jour lui ait entierement abandonné les plaines occidentales de l'air, & ſe ſoit plongé dans les flots. Déja retentit la cloche du ſoir du haut des clochers dont le Soleil fait briller de l'or le plus pur, le toît couvert de terre cuite ou d'une vile ardoiſe. Les Villages circonvoiſins répondent à cet agréable ſon, qui ré-

jouit le Payſan fatigué des travaux de la journée ; la houe lui tombe auſſitôt des mains ; la hache que l'Artiſan tenoit levée pour frapper le coup qui devoit ſuivre tous ceux qu'elle a déja frappés, reſte ſuſpendue juſqu'au lendemain. La Servante entend de loin dans la campagne le ſon de cette cloche ; elle l'écoute appuyée ſur ſa hôte ; ſoudain elle ſe hâte de charger ſon treſle, & s'en retourne vîtement. Le Laboureur aſſis négligemment à travers ſur ſon Cheval auſſi fatigué que ſon maître, laiſſe les Chevaux de labour prendre lentement le chemin, pour retourner au village : lui-même il tâche d'adoucir la fatigue de ſon retour par un chant ruſtique, plein de gaieté, ou forme avec ſes lêvres ſur une feuille un ſifflement artificiel qui l'amuſe. Il entend en riant l'écho des vallées qui lui répond. Le Berger ſe hâte auſſi de raner ſon troupeau par la friche pierreuſe, pour arriver à ſon Parc. Appuyé contre ſa maiſon errante, il compte ſes troupeaux d'un bout à l'autre, juſqu'à ce que l'étoile du ſoir l'avertiſſe

de ſe traîner dans ſa cabane. Les Vaches raſſemblées autour du Taureau, reviennent du bois par les campagnes; elles mugiſſent & ſuivent le Pâtre pour gagner la baſſe-cour ouverte, où elles ſont reçûes avec joye. Chacune d'elles marche à l'étable; la Servante active ſe trouſſe, prend le ſceau qui ſert à cet uſage, trait ſes Vaches & revient chargée d'un lait délicieux qui fait la richeſſe & le principal mets de ſon Maître. Maintenant le Laboureur joyeux fait galopper ſes Chevaux henniſſants pour regagner plus promptement ſon Village; les douces vapeurs de Bacchus font hériſſer ſes cheveux; ils lui donnent un air hardi & entreprenant. Auſſi ne permet-il à qui que ce ſoit de le devancer; la rapide roue de ſon chariot arrête juſqu'aux voitures du Seigneur; il paſſe en jurant, & le char des Vainqueurs aux Jeux Olympiques ne rouloit pas plus rapidement. Sa femme & ſes enfans l'attendent avec une douce impatience; car il revient chargé de préſents achetés à la foire du canton, qu'il leur partage égale-

ment. Ses pauvres enfans ſont remplis de joie, & ils ne changeroient pas dans ce moment leur facile bonheur contre celui des enfans des Rois. Cependant le pere à qui ſa femme ſoigneuſe prépare un des meilleurs repas qu'elle ait coutume de lui donner, ſemble mépriſer ce repas ruſtique, & il vante le roti de la Ville. Il ſe met enſuite à raconter beaucoup de merveilles de tout ce qu'il a vû à la Foire, de l'adreſſe d'un Singe, de poupées vivantes, d'un Cheval inſtruit qui a ſauté par des cercles; il a ſoin d'exagérer encore & d'orner par ſes menſonges innocens toutes ces merveilles. Ses domeſtiques qui l'écoutent avec attention reſtent de bout autour de lui, la bouche béante & tout ébahis de ſes bourdes.

Mais tout à coup un vaſte rideau de nuages jaunes s'ouvre avec bruit devant moi, & me fait voir la ſcéne du monde la plus magnifique. Le Soleil ſe précipitant paroît ſur le bord du Ciel avec une face plus large & avec des rayons plus doux, bienfaiſants. Des

nuages légers & tranquilles entourent ſon char, & leur regard riant le colore de mille nuances. La campagne ſi variée par les fleurs, n'offre pas au Printems, après une pluie féconde, un ſpectacle auſſi magnifique, que les champs du Ciel en ce moment nous en préſentent. Le Soleil avec ſa derniere pompe fuit par les vaſtes champs de l'éther, & plonge déja les roues de ſon char brillant dans les ondes, qui s'ouvrent pour le recevoir. Ses rayons plus tempérés éclairent encore la terre fleurie qu'il paroît quitter à regret; il ſemble regarder en arriere & ſuivre d'un œil plein de deſir les eſpaces qu'il abandonne, & dont le ſombre Veſper s'empare, à meſure qu'il ſe retire. Toute la milice aîlée du Ciel ſe diſpoſe pareillement à quitter les airs, comme ſi la trompette avoit ſonné la retraite. Le rouge étendard du Soir ſe déploie au loin, & ceint l'horizon. Tout ſe met en marche & cherche un aſile pour ſe garantir de la nuit, qui ſe tient comme en embuſcade, pour nous ſurprendre tout-à-coup. De

bruyantes légions de Pêcheurs s'élevent des marais avec leurs aîles argentées, & ſe tournent vers le Soleil. Des bataillons de Grues babillardes, qui s'annoncent de loin, ſe hâtent de gagner la Ville fumante; elles ſe repoſent en voltigeant ſur le toît ſolitaire de l'Egliſe, ou cherchent l'abri de quelque tour tombée en ruine, d'où ſortent des touffes d'herbes non plantées par la main des hommes, qui pouſſent leur verdure entre les pierres. Les mélancoliques Corneilles les ſuivent en plus petites bandes, & leur marche eſt auſſi plus tranquille; elles ſe rangent l'une à côté de l'autre ſur le dos le plus chaud du toît, & paſſent les longues nuits en ſommeillant. Le reſte de la Gent Volatile cherche ſa retraite ou dans les broſſailles peu fréquentées & dans les buiſſons couverts d'épines, ou dans des arbres creux & dans des rochers entr'ouverts. A préſent les bois & les campagnes ſont abandonnés de leurs Chantres. Le ſilence effrayant des bois redouble; l'air même plus ſolitaire eſt entierement dépeuplé, ſi ce n'eſt

que quelques triſtes Corbeaux, d'une aîle peſante, ſe diſpoſent à gagner les chênes couverts de mouſſe, & qu'à la fin du crépuſcule le Cánard ſauvage revient à l'étang de ſon pays natal. Le Soleil lance encore un dernier regard, & il diſparoît. Les couleurs brillantes qu'il traîne à ſa ſuite, ſont encore arrêtées quelque tems ſur la terre qui exhale ſes vapeurs. Mais bientôt le vermillon de Veſper ſe diſſipe, & l'étendard brun qui marche audevant de la nuit eſt arboré ſur les créneaux du Ciel. Il répand une ombre plus épaiſſe ſur toute la nature; un rideau gris tombe tout-à-coup, & le théâtre varié du jour ſe change en une infinité de ſcénes plus pâles & ombrées plus profondement.

Tout s'empreſſe, tout ſe remue dans le ſein tumultueux des Villes. Les voitures roulent à la file avec leurs roues tonnantes, pour en ſortir, & les ponts ébranlés gémiſſent ſous les pas des Chevaux. Les hommes en foule ſe preſſent pour entrer, & l'on entend ſous les portes une confuſion de voix différentes

qui ſe mêlent au henniſſement des Chevaux, bruit farouche & qui étonne les oreilles.

Sauvés-vous du cahos des Villes & de cet horrible fracas, qui dans leurs ſuperbes murs accompagne ordinairement les plaiſirs tumultueux. La preſſe effrénée des portes où fourmille le Peuple, ſemblable à des vagues pouſſées par le vent, vous a jetté ſur des bords tranquilles. La campagne vous reçoit à bras ouverts, & mille agrémens s'offrent à votre rencontre. Mais où ma Muſe pourroit-elle ſe repoſer avec plus de ſatisfaction, que dans les agréables champs de Riddagshauſen ? Quelle tranquillité, quel ſilence profond y regnent ! Les bois qui ſont à l'entour ne ſont plus agités par le vent ; & les humides prairies ne préſentent qu'un verd obſcur qui ſe noircit peu à peu.

On ne voit pas le moindre zéphir voler ſur la ſurface des étangs ; ils ſont tranquilles & ſans rides, ſemblables à des miroirs d'argent un peu troubles. Un Couvent dont l'aſpect ſolitaire imprime un reſpect religieux, gît dans

le paiſib le fond des bois, où les Bouleaux & les Tilleuls le cachent & le défendent du bruit. Cette ſolitude ſemble appeller les paſſans : on diroit que du fond de ces vénérables mâſures, il ſort un religieux friſſon qui me ſaiſit Puiſſamment, & qui par une vertu ſecrette me conduit à l'Hermitage. Ici les tranquilles penſées ſe promenent dans des allées déſertes, & ſur le bord des étangs ; tout contribue à nous plonger dans une douce mélancolie. Le triſte Genévrier baiſſe d'une façon pittoreſque ſes rameaux fourchus. Ah ! ſi tu ne crains pas de t'entretenir quelquefois de penſées ſérieuſes, ſi ton cœur n'appréhende point d'examiner ici le preſtige des plaiſirs trompeurs de la Ville, tranſporte-toi dans ces murs ſimples, où reſpire dans les bois d'alentour l'air monaſtique qui ſouvent eſt beaucoup plus ſalutaire à l'ame, que l'air de la campagne ne l'eſt pour un corps malade, quand la phthiſie a enflammé nos veines brûlantes. Ici tu peux fortifier ta foible vertu par la penſée de la mort qui eſt le baume de la piété ;

à moins que, noyé dans les plaiſirs de ce monde, tu n'ayes entierement perdu le goût de la ſageſſe. Et ne rougis point de ſuivre les pas du pieux Anachorete, lorſqu'il va chanter les louanges de Dieu, & à l'heure que la cloche au ſon argentin l'appelle au repos du ſoir. Orgueilleux, elle t'appelle auſſi : l'homme, qui n'eſt que pouſſiere, peut-il jamais s'abaiſſer aſſez vers la terre, pour remercier le Tout-Puiſſant de ſes graces ? Sois beni, Temple reſpectable : je benis tous les momens où e puis aſſocier ma tranquille priere aux Hymnes, qui font retentir depuis tant le ſiécles les louanges du très-Haut. Qu'entends-je ? Eſt ce un ſonge trompeur ? Pendant que tranſporté par mes ieuſes rêveries, je marche ſur les tomeaux, & que tout occupé de Dieu e brûle pour lui l'encens le plus pur ur le vaſte autel des campagnes, des uages rayonnants & remplis de gloire 'ouvrent ſur ma tête, & le Ciel ſemle deſcendre vers moi. Des chœurs éraphiques mêlent leur céleſte mélodie des chants mortels.

Veſper a verſé ſur la terre des vapeurs fraiches & balſamiques, & le foible jour va bientôt céder entiérement à la nuit qui nous prépare d'autres douceurs. Voici l'heure la plus agréable pour la promenade. Ne la paſſe point dans la Ville entre des murs humides, quoiqu'une élégante tapiſſerie vous repréſente les campagnes, & qu'un bois toujours verd s'offre à vos regards.

La ſomptueuſe & riche nature a couvert toutes nos prairies de tapiſſeries bien plus précieuſes, & par l'éclat des couleurs & par la vérité des objets. Elle-même a brodé de fleurs émaillées les bords de nos vignes, & a planté les bois les plus frais autour des fertiles coteaux. Ne réſiſte point à l'envie de goûter les agrémens infinis du Soir, de reſpirer les odeurs fraiches & aromatiques qu'il t'apporte ſur l'aîle du zéphir. Hâte-toi de pénétrer dans les campagnes profondes; ſuis le cours du champêtre ruiſſeau, qui par différentes courbures deſcend en ſilence dans la prairie; enfonce-toi dans la forêt, où l'herbe fleurie exhale auſſi fortement

que les Orangers, & porte au cerveau des odeurs plus ſaines. Tourne auſſi quelques fois tes pas vers ce riant côteau, que les rameaux du ſolitaire ſapin te montrent dans l'éloignement. De là laiſſe errer tes regards au loin dans toute l'étendue des champs que dore le ſoleil du Soir, en y lançant ſes derniers rayons. Quelle vûe, quelle douce clarté! Des Villages qui ſe touchent ſont ſitués au fond de l'agréable aſile que forment de hauts Tilleuls & des Ormes. La fenêtre du toît de l'Egliſe, jette un éclat ſemblable à celui de l'or en fuſion, & la métairie voiſine ne ſe fait voir qu'à demi entre les arbriſſeaux épais. De l'autre côté, s'étend la Ville ſuperbe dont les clochers orgueilleux ſaluent les nuages. Des Chevaux ſolitaires qui paiſſent, des troupeaux de Brebis bêlantes, des Vaches traverſant le marais & conduites par le Taureau, tout ſe raproche ſous nos yeux dans une agréable confuſion, & forme une ſcène champêtre qui ne fatigue [illegible] la vûe. [illegible] le ſi[illegible] au déſert? Deſ-

cend dans la mélancolique vallée, où des rochers pendants s'inclinent ſur un étang ſilentieux, où des frênes argentés ſe mirent & ſe peignent ſur la ſurface des eaux, avec les ombres frémiſſantes. Que de charmes cette retraite offre à ceux qui fuient le fracas des Villes! Que ces allées ont d'attraits pour des ames ſérieuſes & tranquilles, pour ceux qui aiment la ſolitude, & qui plongés dans une utile mélancolie, s'entretiennent volontiers avec eux-mêmes ſur la vraie grandeur de l'homme & ſur la vertu! L'Amant affligé qui veut pleurer ſans témoin l'objet de ſes feux, qu'une mort prématurée lui a enlevé, ſe plait auſſi dans tous ces lieux ſolitaires. Ce ſilence profond qui inſpire une ſecrette horreur, l'invite & flatte ſa triſteſſe. Il voit devant lui l'urne ſépulcrale de l'objet chéri qu'il regrete en vain. Il eſt longtems courbé ſur cette urne qu'il arroſe de larmes ameres. Dans le déſordre de ſes ſens, il croit encore entendre ſa voix, cette voix douce & harmonieuſe dont le ſeul ſon l'ennyvroit d'amour. Il

voit même ſa gracieuſe figure, & lui ſourit amoureuſement juſqu'à ce que l'illuſion ſe diſſipe comme un ſonge, & que ſa raiſon le rappelle à lui : plus heureux cependant encore, bien plus heureux que l'infortuné qui pleure quelque choſe de pis que la mort, l'infidélité de ſa Belle. Son cœur ſans ceſſe tourmenté paroit trouver quelque repos dans la ſolitude, où les rochers pendants & le ſauvage vallon forment un aſpect ſympathique propre à nourrir ſa mélancolie ; car maintenant un Paradis ne ſeroit pour lui qu'un déſert.

Mais l'amant que Veſper conduit dans un lieu ſolitaire avec ce qu'il aime, eſt né ſous de plus heureuſes influences. Quelle flame étincelle dans leurs yeux ! La douce ſympathie de leurs ames qui ſont montées à l'uniſſon, ſe peint dans tous les traits de leurs viſages, attendrit leur voix, & donne à toutes leurs paroles un ſentiment délicieux. C'eſt pour eux que Veſper répand les plus pures ſatisfactions ; les coteaux fleuris ſemblent pour eux être

dans un négligé charmant, où les graces ſuppléent à la parure. Belle de ſa propre beauté qui n'a rien emprunté de l'art, une main d'yvoire & un bras d'albâtre ſoutiennent ſa tête dans une attitude touchante. De l'autre main, elle tient ſon portrait, & de tems en tems ſes levres brulantes y impriment les plus doux baiſers. Lucindor croit entendre ſes ſoupirs, & ſon nom murmuré tendrement par ſa belle bouche ſemble avoir frappé ſon oreille : douces illuſions de l'Amour, vaines images dont cet Amant nourrit ſa tendreſſe abuſée ! On arrive cependant au Château, & Lucindor eſt étonné de le trouver en fête. Il voit une illumination brillante, & la joie répandue partout ; une foule de peuple & de domeſtiques dont les cris font éclater l'allégreſſe, s'empreſſent tumultueuſement, vont & viennent, & courent en confuſion. Le Voyageur fait à tout ceux qu'il rencontre queſtions ſur queſtions, & perſonne ne fait ſeulement attention à ce qu'il demande. Enfin un Vieil-

lard auquel il s'adreſſe lui tient ce diſcours. » Noble Etranger, dit-il, » (car vous êtes ſurement Etranger, » puiſque vous ignorés le ſujet de » tous ces préparatifs), voici l'heu» reux moment où le vieux Dorante » va épouſer Seréne, ſa pupile, qui eſt » une très riche héritiere «. Lucindor à cette nouvelle frappé comme d'un coup de foudre, reſte pâle, interdit, & preſque ſans aucun ſentiment. Auſſitôt d'un pas chancelant il perce la foule, monte l'eſcalier, & pénétre dans une ſalle décorée magnifiquement pour l'odieuſe fête qu'on vient de lui annoncer. Il cherche des yeux la Fiancée : » on va la chercher, dit tout bas un des ſpectateurs. Lucindor déſeſpéré, furieux, ſort précipitamment de la ſalle, d'une voix terrible appelle ſes gens, leur ordonne de quitter au plus vite cet effroyable ſéjour, & ſe jette dans ſon caroſſe. La rage & le déſeſpoir dans le cœur, une affreuſe nuit vient couvrir ſes yeux qui ſe rempliſſent d'un torrent de larmes. La noire Jalouſie vole au-

tour de ſon char, & de ſes aîles de corbeau ſecouant le déſir de la cruelle vengeance, lui fait boire à longs traits la coupe empoiſonnée de la Haine. Déchiré par mille paſſions différentes, toute ſa force enfin l'abandonne, & il alloit s'évanouir, lorſque ſon rapide carroſſe s'étant arrêté tout à coup, une voix tendre entrecoupée par des pleurs pénetre ſon oreille attentive. Une femme preſſant ſes pas timides, & tremblante s'avance vers lui, & lui adreſſe ces paroles : „ Qui que vous „ ſoyez, la compaſſion a ſans doute „ des droits ſur vous ; elle vous por„ tera ſurement à ſauver une beauté „ malheureuſe qui fuit avec moi, & „ qui n'a plus la force de marcher. „ Nous vous quitterons au premier „ village & nous retournerons chez „ nos parens qui nous attendent avec „ impatience ". Elle dit & le foible Lucindor qui venoit d'exhaler ſon indignation contre le ſexe de l'infortunée qui implore en ce moment ſon ſecours, lui qui venoit de lui jurer une haine implacable, ne pût étouffer ſa

ſenſibilité naturelle ; il recueillit les deux fugitives, & leur permit de monter dans ſon carroſſe. La plus jeune reſte évanouie dans les bras de ſa compagne qui pleuroit amerement ſon ſort. Mais quelle heureuſe révolution ſucceda tout-à-coup à cette triſte ſcene, lorſqu'à la premiere hotellerie la lumiere découvrit à nos Voyageurs le ſpectacle le plus interreſſant ! Quels furent l'agréable ſurpriſe & le trouble de Lucindor, quand il eut reconnu l'aimable Serene pâle, froide & mourante, appuyée ſur ſa fidele compagne ! Il ſe jette à ſes pieds, l'embraſſe, & reſte dans une douce extaſe, juſqu'à ce que ſes ardens baiſers ranimant ſa chere Serene, elle ouvre languiſſamment les yeux & reconnoit enfin ſon Amant. Mais rappellant à peine ſes ſens, elle croit encore errer dans l'affreuſe nuit de la mort qu'elle vient d'entrevoir, & que c'eſt l'ombre de Lucindor qui ſe rencontre avec la ſienne. Peu à peu l'illuſion ſe diſſipe : ſes regards plus aſſurés lui confirment que ſon cher Lucindor eſt vivant &

qu'elle vit elle-même pour lui. Cet Amant lui peint le déſeſpoir où l'avoit plongé l'appareil de ſon mariage avec ſon Tuteur. Des larmes de tendreſſe & de joie coulent des beaux yeux de Serene. „ Tu m'as donc ramené, dit-elle, » mon aimable & fidele Lucin-„ dor? Et je vis encore, & je ne vis „ que pour toi ? Cher Amant, que „ tu m'as couté de larmes, & les „ larmes les plus ſanglantes, les plus „ ameres que le plus vif amour „ ait jamais verſées! Que j'ai déteſté „ le funeſte amour de Dorante, de „ cet infidele Tuteur qui t'avoit tant „ promis ma main & qui avoit „ formé nos nœuds! Le perfide vou-„ loit, diſoit il, garder pour lui-même „ la fleur qu'il avoit élevée avec tant „ de ſoin. Mes larmes, mes prieres „ n'avoient pû lui faire changer de „ réſolution. Inutilement je lui repro-„ chois ſa folle & honteuſe perfidie: » cent fois je lui avois déclaré que » mon amour pour Lucindor avoit jet-» té de trop profondes racines, & qu'il » me forceroit de le haïr autant que je t'aimois :

» t'aimois, il n'écoutoit que ſa paſſion in-
» ſenſée. J'étois ſa captive juſqu'au ter-
» rible moment qui devoit m'unir avec
» lui par des liens de fer. Mais pen-
» dant qu'on étoit occupé à me parer
» comme une victime, je profitai d'un
» inſtant où l'on oublia de m'obſerver
» avec la même attention qu'on avoit
» coutume de faire, & je me ſauvai
» avec cette fille. Les ombres de la
» nuit qui s'approche ont favoriſé no-
» tre fuite, & mon horreur pour mon
» Tiran me donnoit des aîles. Cepen-
» dant les forces m'abandonnoient, &
» je ſerois retombée dans ſon eſcla-
» vage, ſans le bonheur qui m'a fait
» rencontrer mon libérateur dans mon
» Amant. »

Pendant ce diſcours qui enchantoit Lucindor, le caroſſe avoit repris la route de ſa Terre, & il voloit plus rapidement pour y conduire la belle. C'eſt là que l'Hymen & l'Amour parfaitement d'intelligence unirent deux cœurs faits l'un pour l'autre; & Dorante fut condamné à ſécher dans un profond mépris du bonheur conſtant de ces

époux qui fit perpétuellement ſon ſupplice

Mais ſans les rêveries de l'amour; goute-t-on un plaiſir moins pur dans une belle ſoirée du Printemps, où toute la campagne n'eſt qu'un jardin, à ſe promener ſeul ſur le bord d'un ruiſſeau, à ſuivre pas à pas ſon cours & celui de nos penſées, à pouſſer même aſſez loin dans les champs? C'eſt alors que j'aime à parcourir les environs d'un côteau couvert de bois, & entouré d'un plant d'haricots en fleurs dont l'agreable parfum m'embaume: car je veux toujours reſpirer l'air pur que Pomone & Flore parfument; je veux m'abreuver à longs traits, dans la vaſte coupe des campagnes, des charmantes exhalaiſons que nos vaſes artificiels répandent foiblement dans nos ſales. Là, tout rit autour de moi, tout prend un aſpect agréable. De grandes forêts me forment une perſpective que tout l'art humain ne peut imiter. Une ceinture bleue de montagnes qui ſe confond parmi les nuages, termine ce beau point de vûe. Je découvre entre

autres les monts du Hartz, reſpectables dans leur obſcurité, & le haut Meliboc, voiſin du Ciel qui regarde au loin diverſes Provinces. Ici, Muſe, il faut changer de ſpectacle & varier nos tableaux. Deſcends avec moi dans les profondes vallées, & avançons courageuſement dans une contrée qui va nous paroître étrangere. Mêlons nous parmi ces Mineurs, peuple content, quoiqu'un Ciel auſtere s'étende ſur ſes froids vallons, qui ſont rarement échauffés des bienfaiſans rayons du Soleil, & où ne deſcend jamais la charue, ni le diligent Laboureur; lieux ſtériles oubliés de Ceres à qui jamais le pâle Mineur n'a préſenté les fruits de ſa moiſſon. Du ſommet des rochers de marbre, pend le ſapin lugubre étendant ſes branches ſur l'abîme dont l'aſpect ſeul fait frémir. D'en bas on entend la Bude précipiter ſes flots bruyans dans le lit pierreux qu'elle s'eſt creuſé. Elle coule d'abord paiſiblement ſur la pente des monts ſauvages; enſuite ſoumiſe aux efforts de l'art, elle prête ſes forces pour mouvoir d'énormes ma-

chines qui ſervent à briſer la Marcaſſite, fait tourner des moulins, & baigne les cabanes bâties ſur ſes bords. Le mugiſſement de ſes eaux, le bruit des roues & les coups redoublés du Marteau, frapent au loin l'écho des vallées parſemées de rocs. Ici Vulcain ne ceſſe pas d'allumer ſes ardents fourneaux qui répandent avec un ſifflement effroyable des torrens de fer fondu. Malgré l'ardeur du feu dont le degré eſt décuple, le dur Cyclope, près du fourneau, voit tranquillement les étincelles brûlantes voler autour de lui, & la flamme *lécher* ſon feutre. Tandis que le Mineur ſe courbe pour pénétrer dans les entrailles du mont & pour chercher la Mine, les beaux jours & les diverſes ſaiſons paſſent rapidement ſur ſa tête, ſans lui cauſer aucune ſenſation. L'Aurore n'éclaire point ſes premiers travaux; Veſper ne les couronne point en lui ſouriant ſur un horiſon de roſe. Un jour triſte & foible, qui ſe gliſſe à peine par l'ouverture de la mine, répand autour de lui ſes rayons tremblans à travers les exhalaiſons ſouterraines, &

lui montre les brillans minéraux qu'il coupe avec une peine inexprimable ; heureux ſi l'air groſſier qu'il reſpire ne l'étouffe point, ou ſi des vapeurs envenimées ne lui cauſent point avant le tems la phthiſie. Mais ſouvent hélas ! un pied mal aſſuré l'entraîne au fond de la mine ; ſouvent un mur croulant tout à coup l'enterre ſous le poids de ſes mineraux ; ou de la poudre qui a pris feu trop précipitament, le fait périr ſous les éclats des rochers. Tous ces accidens ne l'empêchent point d'aimer le ſéjour obſcur de la mine, où à peine il a du pain à manger & ne boit ſouvent que de l'eau dont il a découvert la ſource : tant l'habitude de ſa jeuneſſe & quelque ombre de liberté ont de pouvoir ſur ce malheureux. Car dès qu'il a quitté le ſein de ſa mere, érigé en garçon de moulin, il marche nuds pieds ſur la neige, & gagne ſon pain en chantant aux rudes ſons d'une ruſtique Guitarre. Bientôt l'ambition lui fait embraſſer la vie ſouterreine, juſqu'à ce qu'il ait mérité le tablier & le chapeau de Mineur. C'eſt alors qu'après

avoir été courbé ſous le roc pendant toute la ſemaine, il eſt richement dédommagé de tous ſes travaux par le jour de paye où il reçoit ſon ſalaire. Plein de joye, il prend le cor de chaſſe, le hautbois, le violon ou la guitarre au ſon clair, & jamais il ne permet que ſa coupe dans laquelle il ne boit que le plaiſir, ſoit vuide. Il la remplit d'une bierre fortifiante, & en buvant il fait retentir les montagnes de chants & de cris d'allégreſſe.

Voici le tems où les ombres épaiſſes s'étendent plus profondément ſur la ſurface des objets qui deviennent à chaque inſtant plus obſcurs. Les nuages ſombres & démeſurés engloutiſſent, abſorbent peu à peu les derniers rayons de la lumiere : le crépuſcule rembruni confond enſemble prairies, champs, vallées.

Le Cerf maintenant plus hardi, quitte la forêt & conduit la Biche dans la campagne. Envain le Laboureur a entouré d'une haie ſon champ couvert de verdure, & y a mis des Gardes de paille ; l'Animal preſſé de la faim mé-

priſe ces vaines terreurs, parcourt à ſon gré les Guerets, & ruine ſouvent dans une nuit toute l'eſpérance de la moiſſon. Que les Chaſſeurs faſſent la guerre à ces avides Animaux qui enlevent aux Laboureurs leurs uniques & véritables richeſſes ! Qui ne benira vos amuſemens guerriers, Rois & Princes ; quand vos Chaſſeurs, entourant les bois, formeront autour un rempart de toiles pour y renfermer les Animaux deſtructeurs ? Le Laboureur ira gayement ſe joindre à la troupe. Faites environner les campagnes du côté de la Bruyere, & dreſſer les tentes de chaſſe. Raſſemblés autour de vous les Grands de la Cour, armés de pieux & d'arquebuſes brillantes. Que les creux vallons retentiſſent des cris des Chaſſeurs & du ſon des cors, juſqu'à ce que les Biches timides cherchant à ſe ſauver paſſent devant les tentes à la portée du plomb meurtrier, & que le Sanglier hériſſant ſes ſoyes, vienne donner contre l'épieu qui l'attend. Voilà des plaiſirs dignes de vous : jeux cruels pour les Animaux qu'on immole, mais

bienfaits pour le Laboureur dont ils ravageoient les champs.

Le Loup vorace, ami des ombres qui favoriſent ſes rapines, commence à quitter les bois & ſa profonde retraite. Il preſſe ſes pas pour gagner les champs, où la ſeule vue d'un troupeau lui cauſe un plaiſir proportionné à ſa faim. Mais toute ſa hardieſſe l'abandonne, lorſqu'il entend les Chiens actifs faire en aboyant le tour du Parc. D'un autre côté le courageux Coq, entourré de toutes ſes femmes, & perché ſur le bâton le plus haut du poulailler ſoumis à ſes loix, eſt dans la plus grande ſécurité. Mais s'il apperçoit un Renard, ou quelqu'autre brigand ſemblable, il éleve ſon cri de guerre qui les fait fuir à l'inſtant.

C'eſt auſſi le moment où la Chauve-Souris quittant ou le trou d'un vieux mur, ou la fente d'un rocher voiſin, ou la crevaſſe d'une cheminée, avec ſon aîle chargée de ſuie, deſcend en voltigeant preſque à terre.

La Chouette vient à ſon tour péſament s'abattre ſur le toît d'une mai-

ſon ſolitaire qu'elle fait retentir de ſon triſte chant. Sa voix lugubre fait friſſonner la foible Matrone remplie de ſuperſtitions ; mais le ſage Fermier, ſans faire attention aux vains préſages de la Chouette, ſonge à garantir ſes Pigeons des coups meurtriers de ſon bec. Le Papillon tardif déployant ſes aîles enfarinées s'élance ſur l'ardente bougie de l'homme d'étude, & tourne cent fois autour de la flame, juſqu'à ce que ſes plumes ſoient brulées.

Maintenant tous les travaux ceſſent. Le Marteau tombe des mains appéſanties de l'Ouvrier, & l'aiguille ſi riche en inventions ſe repoſe. L'Artiſan eſt aſſis tranquillement à la porte de ſa boutique, la pipe fumante à la bouche, & il reſpire l'air du Soir. Il va enſuite à la Taverne groſſir la bruyante aſſemblée qu'abreuve gayement un gros vin, ou la peſante cervoiſe. C'eſt là que le Cordonnier politique regle les affaires de l'Empire, cenſure le Gouvernement, & en brouillant ſa raiſon met l'ordre partout. Sa femme de ſon côté va viſiter ſes voi-

fines : & la voilà bientôt engagée dans un tourbillon de caquets ſans fin, où préſide la médiſance ; ou quand l'hyver allongeant les triſtes ſoirées les rend encore plus ennuyeuſes & que l'on commence à bailler à la quenouille, alors l'hiſtoire des Revenans, ornée de beaucoup de menſonges, fait le tour de la compagnie, juſqu'à ce qu'une terreur panique force nos Conteuſes, effrayées de leurs propres imaginations, à ſe ſerrer l'une contre l'autre, & qu'elles ſoient ſaiſies d'un friſſonnement général.

Que l'hyver de ſes aîles noires ſecoue la neige & les frimats ; qu'il ſeme la triſteſſe & l'ennui ſur les momens ennuyeux du Soir dont le pareſſeux ſans reſſource eſt embarraſſé, jamais il n'entendra ſe plaindre de ſa trop longue durée quiconque ſçait trouver ſa ſociété dans lui-même ou dans le commerce des Muſes. Que cette précieuſe partie du jour s'écoule agréablement pour moi, quand je la paſſe avec un petit nombre d'amis, dont les ames harmonieuſes ſont dans un

juſte accord avec la mienne! Que de douceur dans nos entretiens dont les ſujets continuellement variés ſont tantôt enjoués, tantôt inſtructifs, toujours ſages & toujours utiles! Nous y admettons ſouvent d'aimables Etrangers que nous évoquons, ſans baguette magique, du ſéjour des ombres. Grecs, Romains, Anglois, Anciens & Modernes, nous trouvons partout gens de la meilleure compagnie.

Le reſte de ce Poeme contient une deſcription des plaiſirs du Soir chez les Grands ou les heureux du ſiécle. Ces plaiſirs ſont le Bal, le Jeu, la Comédie (à l'occaſion de laquelle le Poete fait ici l'éloge de quelques Dramatiques Allemands), & l'Opera dont le tableau amene un long épiſode ſur les progrès de la Muſique en Allemagne, » qui compte, dit l'Auteur, » parmi ſes Maîtres de plus grands » noms & de plus nombreux que l'Ita» talie & la France «. M. *Zacharie*, après avoir célébré le Violon de *Seinert* & le Clavecin de *Silbermann*, oppoſe

aux Nations qui cultivent la Muſique, l'Orphée des Anglois, *Hendel*; *Haſſe*, heureux dans l'expreſſion; le tendre & gracieux *Graun*; *Telemann*, le pere de la Muſique; *Bach* pere & *Charles Bach* ſon fils, qui ont ſçu multiplier les doigts de la main la moins propre à toucher le Clavecin; enfin *Matheſon*, *Wagenſeil*, *Kayſer*, *Agrelle*, *Agricola*, *Pfeifer*, *Gluck*, *Marburg*, *Sorge*, *Nichelmann*, *Benda*, *Fleiſcher*, *Quantzi*, *Kuntz*, *Schkaffrath*, *Forſter*, & *Weiſe*, qu'il appelle, puiſſant Magicien ſur ſon Luth.

Ce morceau ſur les talens Germaniques, termine le beau Poeme du du Soir, que l'Auteur nomme ingénieuſement l'*Automne du Jour*.

III.

Si l'on doit permettre aux Nobles de faire le Commerce.

EXTRAIT *du Journal intitulé*, Neve Erweiterungen, *&c.*

CE n'eſt pas ſeulement dans le dernier ſiécle, mais du tems des Grecs & des Romains, que l'on a penſé diverſement ſur cette matiere. Ceux qui ont crû que le Commerce ne convenoit pas aux Nobles, ont prétendu qu'il avoit quelque choſe de vil & de bas, & ont allégué les Loix, pour prouver la vérité de leur opinion. Les défenſeurs du Commerce ont ſoutenu au contraire, qu'il devoit être permis aux Nobles, & qu'il ne pouvoit que leur faire honneur.

Les Commerçans Grecs & Romains s'étant rendus mépriſables par leur avarice, & odieux par leurs uſures, & les

Grands qui s'y adonnoient, le faiſant avec tant d'avidité, qu'ils perdoient de vûe la Patrie & les affaires publiques, le Commerce devint vil par l'abus qu'on en faiſoit, & il fut défendu aux Nobles dans l'une & l'autre République.

Le ſage Platon banniſſant tout Commerce de ſa République, & Ariſtote en l'interdiſant aux Grands & aux Magiſtrats, ſont peut-être partis du même principe que celui qu'on ſuit aujourd'hui en le défendant aux Nobles. Mais laiſſons ces Philoſophes, & examinons ce que nos Loix & nos Politiques ont fixé ſur cette matiere.

Honorius & Théodore ont défendu le commerce aux Nobles; & quoique leurs Loix à ce ſujet ſoient aſſez préciſes, *Saumaiſe* (1) a cependant douté ſi elles s'étendoient indiſtinctement ſur tout le Commerce; & pluſieurs autres Sçavans très célébres en ont penſé de la même maniere. *Godefroid* remarque ici que

(1) *De Uſuris, cap. VIII. p. 536.*

cette défenſe avoit été faite aux Nobles, non parce que ces Empereurs regardoient le Commerce comme vil & indécent, mais parce que le peuple ſeroit fort gêné avec de pareils Marchands. Il cite à ce ſujet le ſentiment de *Dumoulin*, qui prétend, que plus une perſonne eſt diſtinguée, moins il lui convient de commercer. Cicéron qui étoit profond Politique eſt un peu plus indulgent. « Si le commerce, dit-il, (2) « eſt conſidérable & fort » étendu, s'il attire dans l'Etat un grand » nombre de marchandiſes, ſi elles y » ſont débitées ſans fraude, ſi ce Com- » merce eſt fait par mer, & ſi le Com- » merçant ſatisfait d'un gain honnête, » l'emploie au plus grand avantage » de la République, & à l'amélioration des terres, il paroit une occupation très-utile & fort honorable. Cependant *Boeker* (1) obſerve ſur ce

(1) *De Off. lib. I. cap. XLII.*

(1) *Conſ. Mercat. Polit.* §. 32. *Diſſ. Acad. Tom. II. p.* 1023.

même paſſage, que *Ciceron* n'y autoriſe pas le Commerce qui nous occupe toute notre vie, mais celui qu'on peut faire pour un tems ſeulement, & qui rend plus propre à des emplois plus diſtingués. La neuviéme Oraiſon de *Ciceron* contre *Verres* prouve aſſez que chez les Romains le Commerce n'étoit pas honorable aux Grands. *Verres* avoit acheté en gros beaucoup d'argenterie, de bijoux, de vaſes d'or & d'yvoire, &c. dans la Province dont Rome lui avoit confié le gouvernement, & on lui reprochoit d'avoir extorqué ces richeſſes. *Verres* s'en juſtifioit, en diſant qu'il les avoit achetées. » Dieux quelle excuſe, s'écrie l'Orateur! » Avons nous envoyé dans » cette Province un Marchand précé- « dé de faiſceaux, afin qu'il en ache- » tât toutes les ſtatues, les tableaux, » l'or, l'yvoire & les pierreries? » Il eſt vraiſemblable que *Verres* avoit abuſé de ſon autorité, & c'eſt préciſément cet abus, que les premiers Légiſlateurs ont voulu prévenir, en enterdiſant le Commerce aux Grands. Qu'il eſt facile

d'être ſéduit, quand un million d'hommes travaille pour nous, ou lorſqu'on eſt perſuadé qu'ils attendent tous ardemment des marques de nos déſirs! Ces abus étoient fréquens parmi les Romains, & la ſoif des richeſſes y étoit ſi grande, qu'il fallut plus d'une Loi pour la réprimer (1); mais les uſuriers ſurent bien en ſecouer le joug. Il y eut même des Sénateurs, que l'avarice corrompit & rendit concuſſionnaires; ce fut contre eux que l'on promulga les Loix Cornelienne & Julienne, que *Ciceron* ſoutint au Sénat avec tant de véhémence (2).

On a lieu d'être étonné, que les Grands de Rome aient oſé faire le Commerce, même d'une maniere cachée. Il ne fut fait dans Rome naiſſante que par des Eſclaves; Romulus en fondant cette Ville, eut des vûes purement militaires, & toutes ſes Loix eurent pour objet la Science des armes.

---

(1) *Tacit. Annal VI. XVI. Livius XXXV.*
(1) *De Lege Agrar. Contr. Rullum LXII.*

Dans cet esprit il interdit tout Commerce à ses sujets, & ne le permit qu'aux Esclaves. Mais les Romains n'ayant plus d'hommes à subjuguer, eurent à combatre le Luxe, & furent vaincus par lui. Peu satisfaits des produits de leurs manufactures, leur molesse & leur avidité mirent à contribution la Grece & les Provinces d'Orient. Les Commerçans devenus les instrumens des plaisirs des riches, furent plus considérés. L'an de Rome 259, on établit une Compagnie de Commerce qui fut mise sous la protection du Dieu Mercure, & dès lors on commença à distinguer les Négocians (*Negociatores*) qui faisoient le Commerce en gros, d'avec les Marchands ordinaires qu'on appelloit *Propalæ*. Mais ces derniers qui vendoient publiquement & qui tenoient sans doute boutique, étoient subordonnés à la communauté des Négocians; ce qui fit qu'on attacha à ce nom une idée de bassesse & d'ignominie.

Ciceron dit en parlant d'eux (1):

(1) *De Officiis, lib. I. cap. XLII.*

» Les Revendeurs, c'eſt-à dire, ceux qui achetent des Marchands en gros, » pour vendre en détail, ſont des gens » mépriſables, qui ne gagnent qu'en » mentant. » Mais quand les Romains manquerent d'Eſclaves propres au Commerce, ils prirent des Affranchis ou même des Citoyens libres qu'ils payerent pour exercer cette profeſſion; & comme l'avarice eſt un vice aſſez ordinaire aux Grands, ceux de Rome commencerent à commercer en ſecret & à la faveur de leurs charges.

Mais pourquoi les Nobles de France, d'Allemagne & d'Eſpagne n'oſent-ils pas commercer? C'eſt parce que les Princes de ces trois Etats, ſentant que leur grandeur & leur ſûreté ont pour baſe l'Etat militaire, l'ont élevé autant qu'ils ont pû; & pour y attirer l'élite de leurs ſujets, ils ont voulu les détourner du Commerce. Ils ſe ſont en conſéquence efforcé d'y attacher une idée de baſſeſſe; ils ont amené leurs ſujets au point de confondre le Commerce avec la maniere honteuſe dont quelques hommes le font, & cet utile préjugé

a jetté des racines ſi profondes, qu'on a tenté inutilement de l'extirper. Par-là une partie conſidérable de la Nobleſſe de France eſt réduite à la miſere, où elle devoit néceſſairement tomber. Dans une Société, ou un Etat quelconque, il n'y a que l'induſtrie ou la faveur du Prince qui puiſſe élever un Sujet. Le premier de ces moyens eſt interdit à tous les Nobles de France; le ſecond l'eſt à la plupart. Les biens de chaque Famille Noble qui ne peut parvenir ni prétendre à des graces conſidérables, ces biens diviſés & ſubdiviſés ſans ceſſe, ſont enfin réduits à rien & la Famille périt de miſere. On peut conclure de ces vérités, que ſi les Princes dont nous avons fait mention ſont interreſſés à entretenir le préjugé des Gentilhommes ſur le Commerce, ils ne le ſont pas moins à ſecourir la pauvre Nobleſſe. Ils doivent lui tenir lieu de Pere, & lui procurer les moyens de les ſervir, eux & l'Etat. C'eſt ce qu'a fait l'Auguſte Marie-Thereſe, en établiſſant dans ſes Etats une Ecole Militaire. Cette grande

Impératrice, douée d'un génie capable de ſaiſir tout ce qui eſt bon, n'a pas ſeulement ſenti l'utilité d'un pareil établiſſement, elle en a vû la néceſſité ; & comme ſon activité égale ſa pénétration, elle en a pourſuivi l'exécution avec un zéle infatigable, certaine que dans tous ſes Etats il n'y a pas un Citoyen qui ne ſoit charmé de voir conduire cette entrepriſe à ſa perfection.

Revenons au Commerce, & diſons avec M. de *Monteſquieu*, qu'il eſt contraire à l'eſprit de la Monarchie. La liberté de commercer accordée aux Anglois Nobles, fait que le Gouvernement Monarchique n'a jamais pû ſubſiſter en Angleterre. Si dans un tel Gouvernement les Nobles faiſoient le Commerce, ils deviendroient ſi puiſſans, qu'ils ôteroient tout pouvoir au Prince, ou tenteroient de l'affoiblir, ne fut-ce que pour donner plus de reſſort à leur commerce. Une médiocre connoiſſance de la conſtitution des divers Gouvernemens, peut aiſément faire voir le même inconvénient dans

l'Ariſtocratie & la Démocratie, mais avec quelque différence dans ces deux derniers.

Comme un Etat acquiert des forces & des richeſſes par le Commerce, les premiers Légiſlateurs l'ont favoriſé de tout leur pouvoir. Le Commerce demandant une liberté entiere, il eſt eſſentiel qu'il ſoit fait par des gens égaux entre eux. Mêler parmi eux des Nobles, c'eſt leur donner des tyrans, c'eſt cauſer à la machine un frottement qui en ralentit le mouvement & peut le détruire. Il en ſeroit de même d'un Gouvernement Ariſtocratique, où la Nobleſſe feroit le Commerce; & c'eſt ce qui arriva dans la République Romaine, quand les Gouverneurs des Provinces commencerent à commercer. C'eſt ce qu'on a éprouvé en Pruſſe, lorſque les Chevaliers de l'Ordre Teutonique, un des plus puiſſans Ordres d'Allemagne, s'emparerent du Commerce contre tous les priviléges des Habitans de ce Royaume. S'il étoit poſſible que les Nobles conſentiſſent, en embraſſant le Commerce, à ſe dé-

pouiller de leurs droits & à vivre en égaux avec leurs confreres, à quoi ſerviroit la Nobleſſe ?

Quelques Princes l'ont employé à protéger le Commerce. Charlemagne dont l'unique objet étoit d'aſſurer le bien être de ſes ſujets, informé que les Vandales inteſtant les grands chemins, pilloient ſouvent les Marchands, ordonna qu'ils mettroient leurs marchandiſes en dépôt dans certains châteaux, où l'on n'avoit rien à craindre de la part de ces Brigands. Par là il rendit encore leurs voyages moins longs, & plus commodes : il les mit hors d'état de vendre à ces Barbares des armes ou autres marchandiſes. Enfin il confia la garde de ces dépôts ou magazins & le ſoin de veiller à la ſûreté des grands chemins, à certains Comtes ou Gouverneurs qui avoient leur réſidence dans les principales villes de Commerce. (1) Mais on ne voit nulle part,

(1) *Vid. Capitular. II. Carol. Maj. Art.* 805. *tit.* 7.

que ces Comtes aient fait le Commerce. Charlemagne étoit trop ſage pour leur donner ce privilege.

Nous voyons encore aujourd'hui des Grands, & même des Rois qui protegent le Commerce. Le Parlement d'Angleterre eſt revêtu à cet égard d'une autorité ſi vaſte, que le Roi même ne peut établir aucune Loi qui concerne cet Objet. Les Etats de chacune des Provinces-Unies ont une Juriſdiction ſouveraine ſur le Commerce, & il en eſt de même dans toutes les Provinces particulieres de l'Allemagne; mais on a ſoin que les Droits ſouverains de l'Empereur & des Electeurs ne ſoient pas lézés, & qu'il ne ſe faſſe rien dans une des Provinces-Unies, qui puiſſe nuire aux intérêts d'une autre Province. Enfin il eſt aſſez ordinaire, que les grandes Compagnies & Juriſdictions de Commerce aient à leur tête des Grands.

Nous convenons qu'un Gentilhomme ne peut commercer en détail, & jouir des droits attachés à la qualité de Noble; mais il y a des entrepri-

ſes

ſes de commerce, qui demandent une avance exhorbitante, & dont le gain eſt ſi douteux & d'abord ſi mince, qu'il eſt, pour ainſi dire, impoſſible qu'un particulier s'en charge. Cependant il importe à la République, qu'il y ait des gens qui veuillent faire ces entrepriſes. En ce cas il eſt bon d'accorder des monopoles à l'Entrepreneur, comme *Grotius* l'a déja prouvé (1), & cet Entrepreneur peut être Gentilhomme, ſans qu'il puiſſe en réſulter le plus léger inconvénient. Il peut être même Prince ou Roi. Chrétien VI. Roi de de Dannemark ſe chargea du Commerce du Groenland, lorſque la Compagnie de Bergue, qui en avoit fait l'entrepriſe, refuſa de la continuer. Ce Prince ne voulant pas voir abandonner un projet qui avoit coûté tant de peines, fut obligé de s'en charger, & il ne fit en cela, que ce qu'un Particulier, ou une ſimple compagnie n'étoit pas en état de faire, ou plûtôt

(1) *De jure Belli. & Pac. II.* 12. 16.

n'oſoit entreprendre, vû l'incertitude du ſuccès. Chriſtian agit alors en vrai Roi, qui ne voit que l'utilité & le bien de ſon Royaume. Ptolomée Philadelphe avoit agi de même en Egypte, lorſqu'il établit une Compagnie de Commerce pour les Indes. Mais Théodore femme de Théophile, Empereur de Conſtantinople, ne vouloit que s'enrichir, lorſqu'elle fit venir de Syrie un vaiſſeau richement chargé; auſſi Théophile le fit-il brûler. » Je ſuis Empereur, lui dit-il, » & vous me faites Patron » de Galere? Comment voulez-vous » que nos ſujets vivent, ſi nous faiſons » leur métier (1)?

Il eſt vrai que l'Etat ſouffriroit beaucoup, ſi le Prince & les Grands faiſoient un Commerce qu'un Particulier ou une Compagnie pourroit faire avec avantage. Lorſque les Rois de Portugal voyant les heureux ſuccès du Commerce de leurs ſujets aux Indes Orientales, furent aſſez avides pour s'en

---

[1] *Zonaras. Annal. Tom. III. fol. 146.*

emparer, il fut preſqu'auſſitôt détruit. Diſons donc avec *Strabon* (1), que chaque pas que les Grands feront dans un Etat en fait de Commerce, ſera comme un nouveau faix impoſé au Commerçant. Mais avouons en même tems, qu'il eſt fort avantageux pour l'Etat, que le Prince ſe mêle convenablement d'un Commerce que ſes Sujets, ſans ſon ſecours, ne pourroient faire qu'avec perte; & qu'en ce cas même il eſt plus avantageux, que le Prince laiſſe ce Commerce à une Compagnie qu'il ſoutient.

Tout ce qu'on vient de dire, fait voir clairement ce qu'on doit examiner, lorſqu'on veut fixer quelque choſe touchant le Commerce des Nobles. Il faut d'abord le conſidérer par rapport à leur caractere & à leur état, & l'on trouvera que le ſeul qui puiſſe leur convenir, eſt le Commerce en gros, qui demande de grandes avances. Les plus profonds Politiques ont permis ce Commerce aux Nobles & à ceux

(1) *Lib. XVI.*

qui poſſedent quelque dignité. Lipſe, qui ne fut jamais partiſa Commerçans, avoue (1) qu'il eſ quelquefois & avantageux à l'Eta leur donner de grandes dignités ; à condition que le Commerce ne faſſe pas négliger les devoirs de Charges. Il eſt aiſé de diſſiper crainte, en leur permettant de faire leur Commerce par des qu'ils payent; comme aujourd'hui niſe, à Gênes, à Florence, en lande, &c, on voit des Comme parvenir au Miniſtere & aux prem Magiſtratures.

M. de *Monteſquieu* a bien vû con il eſt avantageux d'ouvrir aux C merçans un chemin vers les pre rangs de l'Etat, & de leur per tre d'employer le bien qu'ils a gagné à acheter le titre de Noble privileges [2].

(1) *Politic. III. 6. 15.*

(2) *Vid. Eſp. des L. liv. XX. cap. Tom. II. prem. Edit. pag.* 19.

Il faut de plus conſidérer, qu'il n'y a point de prétexte qui puiſſe faire violer les Loix fondamentales de l'Etat. Si la defenſe du Commerce à la Nobleſſe en étoit une, qui ſeroit aſſés inſenſé pour prétendre qu'il ſeroit bon de le lui permettre ? Cette Loi exiſte à Veniſe, & il n'y a point de Gouvernement où la Nobleſſe ait moins d'inclination pour le Commerce. Elle exiſte auſſi en Saxe, comme l'affirme *Leyſer*; mais avec cette reſtriction, que ſi les Nobles ont déja commercé pendant très longtems, ils pourront reſter en poſſeſſion de ce privilege. Le même Auteur parle encore plus clairement ailleurs [1] du Commerce que les Nobles font des produits de leurs Terres, & il cite à ce ſujet la réponſe de la Faculté de Wittemberg, où le Commerce intérieur n'eſt pas défendu aux Nobles, lorſqu'ils le font avec permiſſion du Prince.

(1) *Diſſertatio de Juribus pradiorum Nobilium imprimis Saxonicorum.* §. *LV.*

donner dans la ſuite quelque choſe de plus étendu ſur cette Iſle, & d'en faire connoître les principales familles.

Les anciens noms de l'Iſle & des adjacentes, ſont le premier objet de l'attention de M. *Ferragut.* Les Grecs les ont nommées *Gymneſias*, ce qui ſignifie *combattantes.* Le nom de *Baleares* que leur ont donné les Romains, déſigne auſſi le mérite guerrier de leurs habitans & l'adreſſe avec laquelle ils ſavoient jetter la fronde. Pour y exceller, ces Peuples y accoutumoient de bonne-heure leurs enfans, & ils ne leur donnoient à manger que quand ils avoient atteint avec la fronde leur diner. Tous les anciens Auteurs s'accordent en effet à vanter l'habileté des Majorquains en ce genre. Ils touchoient & manquoient rarement le but à ſix cens pas. Ils jettoient avec la fronde des pierres qui peſoient juſqu'à une mine, ou cent drachmes, & ils portoient à la fois juſqu'à trois frondes. L'une étoit autour de leur tête, l'autre leur ſervoit de ceinture, & ils tenoient à la main la troiſiéme. L'Auteur attentif à

rechercher toutes les louanges que les anciens Auteurs ont pû donner à ſes compatriotes, rapporte cette Epigramme, qui eſt un éloge un peu outré de l'Iſle.

Divitias Natura ſuas Balearibus omnes
Contulit; ignoſcas cætera terra mihi.
Ingenio valet & formâ, valet Inſula bello;
Mars hic imperium poſſidet, atque Venus.
Nympharum domus, & miti domus ampla Lyæo,
Has Bromius colles, hæc colit arva Ceres.
Denique præcellit cunctis Majorica tellus:
Vivere nec alibi malo, nec opto mori.

On attribue cette Epigramme à un certain *Diſiponſius*, Auteur ignoré.

L'Auteur rapelle enſuite les louanges que les Auteurs modernes donnent à ſa Patrie. Il copie à cette occaſion un paſſage d'un Auteur Eſpagnol qui a donné à chaque Peuple d'Eſpagne l'épithéte qu'il lui a crû la plus propre. Selon lui, les Habitans de la Nou-

velle Caſtille ſont généreux ; ceux de la vieille, dociles ; les Montagnards, francs ; ceux du Royaume de Leon, forts ; les Aſturiens, humbles ; les Galiciens, pauvres & miſérables ; les Biſcayens, effrontés ; les Navarrins attentifs ; les Arragonois, conſtans ; les Catalans, Patriotes ; les *Majorquains, valeureux* ; les Valenciens, curieux ; ceux de Murcie, vindicatifs ; les Andalouſiens, venteurs ; les Sevillans, traitables ; les Grenadins, fins ; les Cordouans, compoſés ; ceux de Jaen, laborieux, & les Portugais, hautains. On voit que les Majorquains ne ſont pas des plus maltraités dans cette énumération des Peuples d'Eſpagne. Ici M. Ferragut releve une faute des premieres éditions de *Moreri* qui avoient fait naître le Maréchal d'Ornano dans cette Iſle, ce qui n'a aucun fondement : auſſi cette faute ne ſe trouve plus dans les dernieres Editions.

L'Abbé *de Veyrac* dépeint dans ſon Etat d'Eſpagne, les Majorquains comme aſſez reſſemblans pour le génie aux Catalans, bons Soldats, habiles Mari-

piers, capables d'étude, dévots comme le reſte des Eſpagnols, mais moins livrés à l'extérieur de la Religion. Notre Auteur adopte ce portrait de ſa nation ; mais il n'eſt pas du ſentiment de cet Abbé ſur l'attachement & la partialité qu'il leur ſuppoſe pour la Maiſon d'Autriche. Si l'on en croit M. Ferragut qui s'appuie de l'autorité de pluſieurs autres Auteurs, la flotte d'Eſpagne commandée par le Comte de Dansfeld ne trouva pas de réſiſtance à Majorque, quoiqu'il y eût garniſon Allemande, parce que la plus grande partie de la Nobleſſe s'étoit toujours maintenue dans la fidélité dûe à ſon légitime Monarque. Il ajoute qu'en plus d'une occaſion les Majorquains ont ſoutenu les Catalans & les Portugais, particulierement en 1641. Quoique fort épuiſés d'hommes & d'argent, ils firent une levée conſidérable & ſecoururent fort à propos leurs voiſins. La ville d'Alcudia, la ſeconde de l'Iſle, ſignala tellement ſon attachement à la Couronne, que Charlequint lui accorda le titre de *Très-fidele*.

vingt Gentilhommes de l'Ile de
jorque, pour faire avec lui cet impor
voyage, & il leur confia la ga
de ſa perſonne. Ce choix, de la
d'un Prince auſſi défiant, prouve
le fond qu'il faiſoit ſur cette nati
Les Peuples voiſins ne comptoient
moins ſur les Majorquains, pour la
reté du commerce. Ceux de Nice
remirent les droits qu'ils faiſoient pa
aux autres nations. La fermeté
Majorquains & leur conſtance à
der un ſecret, ſont encore célébrées
plus d'un Auteur. Les tortures &
tourmens ne leur arrachoient rien :
ce qu'atteſte D. Miguel Serra y Mau
Magiſtrat de Majorque, qui en a
pluſieurs à la queſtion.

Après s'être muni d'environ

M. Ferragut entre lui-même dans le détail des actions qui ont pû les illuſtrer. Il recherche leur origine ; il avance que les Grecs ſont les premiers qui ont habité l'Iſle, & enſuite les Phéniciens ; mais quels Phéniciens ? Il nie que ce ſoient ceux de Tyr & de Sidon, ainſi que l'ont prétendu quelques Auteurs. Pour rejetter cette opinion, il ſe fonde ſur ce qu'ils n'étoient pas aſſez puiſſans ni aſſez nombreux, pour former ſitôt des Colonies, ſans compter qu'ils n'étoient pas aſſez habiles Navigateurs, pour entreprendre un voyage de ſi long cours. Il penſe que ce ſont plutôt les Cananéens dont parle l'écriture, & que pluſieurs Auteurs regardent comme Phéniciens. Il cite, à l'appui de ſon opinion, un paſſage de D. *Calmet*, qui dit que lorſque Joſué eût pris poſſeſſion de la Paleſtine, les Cananéens troublés & effrayés abandonnerent aux Hebreux l'intérieur du Pays, ſe livrerent au commerce & à la navigation, & ſe répandirent dans les Iſles de la Méditerranée.

Si une antiquité auſſi reculée ne nous

fournit rien ſur ces premiers Habitans de l'Iſle, on eſt plus inſtruit ſur leurs deſcendans. Les premiers peuples qui chercherent à les ſubjuguer, furent les Carthaginois; mais leurs premieres tentatives furent vaines. Les frondes des Majorquains leur ſervirent de rempart, & les Carthaginois furent repouſſés avec perte. Les premiers avertirent même les Eſpagnols de ſe tenir ſur leurs gardes. Par la ſuite ils firent davantage pour ſecourir leurs voiſins. Ils allerent au devant des Carthaginois qui venoient pour conquérir l'Eſpagne, & maltraiterent fort leurs Vaiſſeaux. Ce ne fut donc que par les voies de la pacification, que les Carthaginois gagnerent ces Inſulaires. Ils en firent leurs alliés, ils s'en ſervirent comme auxiliaires, & l'an 346 de Rome, avec leur ſecours, ils ſubjuguerent les Agrigentins; ce fut même la valeur de ces nouveaux alliés qui décida la victoire,

Notre Auteur paſſe de là au ſiécle d'Annibal, & il réclame ce grand homme comme Majorquain. Il le fait naître dans la petite Iſle nommée Ti-

quadra, dépendante des Iſles Baleares. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Annibal n'étoit pas né en Afrique; du reſte il eſt vraiſemblable que Hamilcar, qui étoit pour lors en voyage, l'eût vû naître dans l'une de ces Iſles, ſurtout ſi l'on ajoute qu'Annibal ſe faiſoit gloire de ſe dire Eſpagnol. Si les Hiſtoriens le font paſſer pour Carthaginois, c'eſt parce qu'il étoit originaire de Carthage, & que Tiquadra, où il étoit né, n'étoit qu'une colonie Carthaginoiſe. Au reſte notre Hiſtorien confond les louanges d'Annibal avec celles des Majorquains, en ce qu'ils ont eu la plus grande part à ſa plus belle expédition, qui eſt le paſſage des Alpes.

Ces mêmes Majorquains devinrent enfin un objet de jalouſie pour les Romains. La République leur déclara la guerre, & cette guerre fut nommée Baléarique. Q. Cecil. Metellus fut chargé de l'expédition. Leur valeur les conduiſit au devant des Romains qu'ils comptoient diſſiper avec leurs frondes; mais ceux-ci s'étoient précautionnés, &

avoient garni le pont de leurs vaiſſeaux de cuir. Ce fut ainſi qu'ils s'en garantirent, & qu'enſuite il leur fut facile de dompter ces montagnards. Cette victoire eut lieu l'an de Rome 627. Metellus fonda dans l'Iſle deux Colonnies nommées *Palma* & *Pollentia*, où il laiſſa trois mille Citoyens Romains. A ſon retour, cet habile Général obtint les honneurs du triomphe & le ſurnom de Baléarique. *Dumet* rapporte qu'on voyoit de ſon tems cette Inſcription à Tarragonne :

Q. C. M. B. Inſ. Bal. O. e. I. Imp. Rom. S. In Per. ce qui ſignifie : *Quintus Cecilius Metellus Balearicus, Inſulas Baleares obtinuit, & illas [illegible]erio Romano ſubjecit in perpetuum*[illegible]n a auſſi trouvé dans le diſtrict d'Alcudia d'autres Inſcriptions & des monumens relatifs à cette victoire.

Les Baleares une fois ſubjugués, reſterent fideles aux Romains. Ce fut envain que *Sertorius* voulut les entraîner dans ſa rébellion : il ne put les gagner ni par l'inſinuation ni par la force. On perd enſuite les traces de

l'hiſtoire de ces Iſles, ſous Jules-Ceſar & ſes ſucceſſeurs.

M. *Ferragut* voudroit bien faire remonter l'établiſſement de la Religion au tems de S. Paul. On voit combien il ſe donne de peine pour y parvenir ; il met à profit les textes origniaux de l'écriture, où il eſt dit que S. Paul vint en Eſpagne & dans les Iſles adjacentes, où il fit beaucoup de fruit.

Notre Auteur n'eſt pas moins embaraſſé à donner la plus grande antiquité à l'Epiſcopat de ces Iſles. Si on lui objecte, que les ſignatures de ces Evêques ne ſe trouvent dans aucun des conciles d'Eſpagne, il répond qu'ils n'en dépendoient que pour le Gouvernement politique & ſéculier, & que ſubordonnés à la Province Carthaginoiſe ou Tingitane, il n'eſt pas étonnant que ces Evêques n'aſſiſtaſſent point aux Conciles d'Eſpagne. D'autres Auteurs veulent qu'ils appartinſſent à la Métropole de Cagliari en Sardaigne. Ce ne fut que vers l'an 303, que ces Egliſes devinrent ſuffragantes de Tarragonne, ce qui eſt encore plus conſ-

tamment établi par les actes du C
de Tolede renu l'an 675.

Les Annales Eccléſiaſtiques ra
tent un fait éclatant & bien gl
pour l'Iſle de Majorque, arriv
418. Ce fut la converſion de
breux de cette Iſle à l'arrivée d
liques de Saint Etienne. Cet é
ment miraculeux porta l'Empere
norius à publier un Edit qui p
les Juifs de toutes ſortes d'hon
& de dignités.

Le zéle de notre Auteur s'a
& ſe révolte ſur la deuxiéme
d'un proverbe Eſpagnol qui di
*Cavallero Sardo, ni ſanto M
quin;* c'eſt-à-dire, » Ni Chevali
» Sardaigne, ni Saint à Majorq
En convenant que cette Iſle n'a
de Saints canoniſés, il juſtifie
trie ſur ce qu'elle a eu du moins
coup de *Vénérables*, auxquels
manque, pour la canoniſation
la derniere déciſion du Pontife
main. Il fait mention de plu
cauſes de Bienheureux, actuelle
pendantes à la Cour Romaine do

droit eſt fondé, & auxquelles il ne manque pour les terminer, que des moyens ſuffiſans. Sans pouvoir déſigner nommément les premiers Martyrs Majorquains, M. *Ferragut* aſſure que les perſécutions ſous Neron, ſous Dece, ſous Dioclétien, n'ont pû manquer d'en faire dans cette Iſle. *Pervaſit & Inſulas ejuſdem perſecutionis furentis impetus*, dit *Baronius*, en parlant de la derniere. Au reſte il en reclame quelques uns, tels que le Bienheureux *Raymond Lulle*. Sans réfuter ceux qui ont oſé l'accuſer d'héréſie, il apporte pour ſa défenſe deux moyens qu'il prétend être ſans replique : l'un que *Raymond Lulle* ſoumit ſes Ecrits à la correction de l'Egliſe Romaine ; l'autre, que par ſon martyr il effaça toutes les erreurs qu'on auroit pû lui imputer. Il ne ſe diſſimule point que le feu Pape *Benoît XIV*, dans ſon ſçavant Ouvrage ſur les Canoniſations, déclare que l'antiquité du culte que l'on rend à *Raymond Lulle*, dans l'Iſle de Majorque, ne ſuffit pas pour le faire regarder comme Bienheureux.

Pour répondre à cette objection, il renvoye à la réponſe de *Raymond Paſcal*, Moine Majorquain de l'Ordre de Cîteaux, Ouvrage imprimé à Madrid en 1749, ſous ce titre : *Criſis contra la Critica.*

M. *Ferragut* paſſe enſuite en revue pluſieurs Religieux de toutes ſortes d'Ordres, dont la vie pure & les miracles qu'ils operent après leur mort, ſemblent annoncer la ſainteté.

Le Pere *Llinas*, Miſſionnaire des Indes, eſt un de ceux ſur qui l'Auteur s'arrête davantage. Il remarque qu'il arriva aux obſéques de ce Saint Religieux, une circonſtance qu'on n'a gueres vûe, même à la mort des plus grands Princes. Ce fut que la Muſique chanta la Meſſe à ſept Chœurs, ſept Maîtres de Muſique s'étant offert volontairement avec tous leurs Muſiciens.

Entre autres miracles, il en rapporte un d'un Novice Dominicain, qui avoit la plus tendre dévotion pour un image de l'Enfant Jeſus, entre les bras de ſa Mere. Ce jeune Novice d'un âge fort tendre, touché de voir que

ce divin Enfant ne mangeoit jamais, s'adreſſoit à ſa mere en lui diſant : voulez-vous, Vierge bénite, que j'apporte à manger à votre Enfant. Il portoit enſuite ſur l'Autel ſa petite portion qu'il déroboit au réfectoir, & l'Enfant Jeſus deſcendoit & mangeoit avec lui. Au bout de quelque tems, Notre Seigneur lui dit, que puiſqu'il l'avoit régalé tant de fois, Il le convioit auſſi pour le Dimanche ſuivant à manger chez ſon Pere. Le Novice s'étant excuſé ſur ce qu'il ne pouvoit ſortir du Monaſtere ſans permiſſion, l'Enfant Jeſus lui dit de la demander; ce qu'il fit en effet. Le Maître des Novices en réponſe, chargea ſon pieux Eleve de dire au fils de la Vierge, que les Novices ne pouvant ſortir qu'avec leur Maître, il falloit qu'il demandât la permiſſion d'y aller enſemble. Cette réponſe ayant été rendue à l'Enfant Jeſus, il y conſentit, aſſigna toujours le même Dimanche, & le Maître rendit en effet l'eſprit ce même jour, ainſi que le jeune Novice. On révére encore aujourd'hui ce Saint

Enfant à Majorque. Il a même c
ajoute l'Auteur, pluſieurs mirac

Il obſerve que les Majorquain
jamais mieux montré leur zéle p
Religion, que lorſqu'elle ſe
devoit s'éclipſer tout-à-fait dan
Iſle. Depuis l'an 807, que les
entrerent dans l'Iſle, ces Inſulai
fendirent avec opiniâtreté leur
pendant vingt-cinq ans, de ſoi
l'an 832, ils les combattirent e
s'étant raſſemblés à cet effet ju
nombre de 23000 Chrétiens.

On ſait que le Roi Don Jay
le premier Monarque Eſpagn
conquit cette Iſle. Il regarda c
nement d'une ſi grande imp
pour lui, qu'ayant appris la m
Dom Alfonſe, Roi de Leon,
avoit promis ſa fille en mariag
ſon Royaume pour dot, il dit e
occaſion, qu'il préféroit, pour l
de Dieu & pour l'honneur de ſ
ronne, d'avoir gagné Majorqu
voir Maître du Royaume de
ſans avoir cette Iſle. Peu de tem
aîdé par la valeur de Ramon de

Commandeur des Templiers de Majorque, il s'empara de l'Iſle de Minorque.

L'auteur paſſe de là aux expéditions des Majorquains ſous leurs Rois. La premiere qui s'offre, eſt la conquête de la Sardaigne, entrepriſe par Don Jayme, Roi d'Arragon. Dom Sanche, Roi de Majorque, le ſecourut en cette occaſion avec vingt galeres armées & deux cent Chevaux. Ce fut en récompenſe de leur zéle qu'ils obtinrent les privileges conſidérables dont ils jouiſſent aujourd'hui, & dont on pourra voir le détail dans l'hiſtoire de Dom Vincent Mut. Ils ne ſe diſtinguerent pas moins dans la guerre ſainte qui fut entrepriſe par les Arragonois contre les Infideles & les Mores. La moitié des vaiſſeaux qui compoſoient l'armée navale, étoit de Majorque. Ce fut encore Berenger de Tagamanent, Général né dans cette Iſle, qui commanda conjointement avec Pierre de Moncadas de Valence, la flote de 70 voiles que l'on envoya contre ces Infideles, en conſéquence de la Bulle de

la Croiſade que le Pape avoit a
en 1400. Nos braves Inſulaire
chés des pertes qu'eſſuyoient l
chands qui ne pouvoient envoy
denrées que ſur de petits b
dont les Mores s'emparoient
plus grande facilité, régle
leur propre mouvement, qu'c
roit une galere neuve pour eſc
Marchands. On a crû devoir r
une délibération qui fait tant
neur aux Majorquains.

Regia, crede mihi, res eſt j
lapſis.

La ſuite pour le Journal proc

I

ITALIE.

I.

Versi Sciolti di tre eccellenti Moderni Autori con alcune Lettere non più ſtampate, &c. Poëſies non rimées » de trois excellens Auteurs mo- » dernes, précédées de quelque Let- » tres qui n'ont point encore parû. » A Veniſe 1758, 1 *vol. in*-4°.

IL eſt beau & digne de nos jours de voir l'Italie, réformant elle-même ſes anciens préjugés, aſſigner enfin aux *Dantes* & aux *Arioſtes* la place qui leur convient; ramener au ſublime la Poëſie, devenue par trop de familiarité vile & rampante, & propoſer à ceux qui la cultivent des modéles parfaits puiſés dans ſon propre fonds. Tel eſt le but de cet excellent Recueil.

Trop de facilité à rencontrer la rime

dans une Langue auſſi riche & harmonieuſe que l'eſt l'Italien, a pe & ruiné la Poëſie dans ce climat. C cun ſéduit par cette apparente fac de faire des vers, a prétendu fran la double colline, & le langage Dieux s'eſt à la fin corrompu da bouche du vulgaire. Trois habiles lieus, MM. l'Abbé *Frugoni*, *Algar* & le Pere *Bettinelli*, Jéſuite, ten aujourd'hui de concert la cure d mal invétéré; & ils la tentent, non de vaines déclamations contre le n vais goût de leur Patrie, mais en y poſant tout le bon goût qu'ils reſpi C'eſt l'exemple à la main que ces tro luſtres conjurés propoſent aux Rim un genre d'eſcrime, que l'on appeller la vraie pierre de to de la Poëſie Italienne: c'eſt ce l'on nomme en cette Langue, *ſciolti*, vers ſans rime. Là nul ap nul ſecours à eſpérer de l'harmoni conſonnance des mots, nul moye un mot de donner le change au teur. Sans ſublimité, ſans force, o ſçauroit plaire en ce genre; c'eſt c

proſe qui ne devient Poeſie que par la richeſſe des images, l'énergie des ſentimens & la vigueur des expreſſions. C'eſt auſſi ce qui caractériſe principalement tous les bons morceaux dont eſt compoſé ce Recueil, comme on le verra par les échantillons que nous allons produire.

A la tête du Volume, ſont dix Lettres ſuppoſées écrites des Champs-Eliſées par Virgile, & adreſſées à l'Académie des Arcadiens à Rome. L'objet de ces Lettres, eſt de cenſurer cette ſuperſtitieuſe vénération que l'on a pour le *Dante*, *Petrarque*, l'*Arioſte*, *&c.* & qui va juſqu'à en admirer aveuglément les défauts. Une matiere ſi délicate ne demandoit pas une main moins légere, que celle qui entreprend ici de toucher cette corde, & il ne reſte rien à déſirer ſur cet article. Le venin de la ſatire n'a nulle part à l'Ouvrage; un noble enjouement l'en garantit, & écarte au loin tout ſoupçon même de rivalité.

Virgile, dans la premiere de ces Lettres, écrit aux Arcadiens que l'on

ne s'entend plus aux Champs Eliſées ; depuis qu'une foule de gens qui ſe diſent Poetes Italiens, y débitent ſans ceſſe des Sonnets & des Chanſons. La curioſité de comprendre quelque choſe à leurs déclamations, lui a inſpiré, ainſi qu'à ſes vieux compagnons, Grecs & Latins, le déſir d'apprendre la Langue Italienne, &c. Rien n'eſt plus légerement écrit que la deſcription ingénue qu'il fait de la peine qu'ils ont eue à accoutumer leurs oreilles à cet écho perpétuel, à la Rime qui termine chaque vers.

Dans la deuxiéme Lettre il leur fait part d'un événement auquel ſes amis & lui durent la connoiſſance du Dante & de ſes ouvrages. L'envie de lire ſon fameux Poeme les raſſemble tous autour de Virgile, qui en a trouvé un exemplaire entre les mains d'un ſombre Géometre. Le titre d'abord les étonne : une Comédie de quatorze mille vers, diviſée en trois Parties, qui traitent de l'Enfer, du Purgatoire & du Paradis, eſt pour eux une énigme inconcevable. Mais choſe plus ſin-

guliere encore pour le Poete Romain, c'eſt de ſe rencontrer dans ce Poeme faiſant un perſonnage qui lui paroit étrange & ridicule, & dont il fait ſentir les inconſéquences avec tout l'eſprit imaginable.

Le même ſujet eſt continué dans la troiſiéme Lettre : mais la critique y eſt un peu plus vive, attendu que c'eſt *Juvenal* qui tient le bureau. Ce Satirique trouve une très grande reſſemblance entre le *Dante*, & *Ennius*, *Pacuvius*, *Lucilius*, & les autres vieux Poetes qu'il appelle les Biſayeuls de la Poeſie Latine. Il appuye ſon ſentiment ſur des paſſages tirés de l'Italien & comparés à ceux dans la claſſe deſquels il prétend le placer. Enfin la cauſe de Juvenal paroit à toute l'aſſemblée ſi triomphante, que ſans un biais que propoſe Virgile pour accommoder l'affaire, le Dante ſe trouvoit ſans rang aux Enfers, & exclu de toutes les Sociétés Poetiques.

Les quatriéme & cinquiéme Lettres ont pour objet l'examen de *Pétrarque*, & le jugement du Tribunal ſur ce Poete. Il en obtient la juſtice & les éloges

dûs à ſon mérite. La peinture même que Virgile fait de l'impreſſion que cauſerent ſes ouvrages, eſt très flatteuſe. » Nous ſentîmes, dit il, en le » liſant, un certain pathétique; je » ne ſçai quels mouvemens indéfi» niſſables de tendreſſe & d'épanche» ment, ſe gliſſer dans notre ame, » & y cauſer un plaiſir que nous n'a» vions jamais connu «. La ſeule condition que porte la ſentence, eſt qu'il lui ſera nommé des Commiſſaires, à l'effet de retrancher certains endroits froids ou inutiles, ainſi que ſes Ballades & ſes Ritournelles, pour en faire un Auteur claſſique abſolument parfait.

Dans les ſixiéme & ſeptiéme Lettres, Virgile raconte aux Arcadiens ce qui s'eſt paſſé à l'occaſion d'une foule innombrable d'imitateurs de Pétrarque, qui prétendoient aux mêmes honneurs que lui, pour avoir compoſé dans ſon genre. Les uns décorés du beau nom de *Cinqcentiſtes*, c'eſt-à-dire, Partiſans du Cinq cent, parloient de ce ſiécle, comme ils auroient fait de l'âge d'or ou d'Auguſte. Les autres ſe diſoient *Sept-*

centiſtes, & ſe vantoient d'avoir fait revivre le Pétrarquiſme ignoré depuis cent ans. Après l'examen de leurs ouvrages, l'Aſſemblée jugea, dit Virgile, qu'ils n'avoient tous fait autre choſe que copier leur maître : il fut en conſéquence ordonné que le tout ſeroit mis en réſerve, pour y avoir recours dans le cas où la pureté de la Langue viendroit à s'altérer, & qu'on l'intituleroit, *Nouvelle Edition de Pétrarque.* Le reſte de ces deux Lettres contient de ſolides & d'importantes réflexions ſur cet invincible penchant à l'imitation qu'ont en général les Italiens.

Les huitiéme & neuviéme Lettres ſont un parallele très intéreſſant entre l'ancienne Rome & la moderne, où Virgile dit qu'il fut député par Minos, pour voir en quel état y étoit réellement la Poeſie. La deſcription des nouveautés ſurprenantes qu'il y a vûes eſt ingénieuſe & très bien faite. Enfin ſur le rapport qu'il en fait à ſon retour, l'Aſſemblée décide qu'il eſt à propos de faire un choix de ce qu'il peut y avoir de bon, & de le

déposer pour servir désormais de modele à la jeunesse.

Virgile rapporte en entier le contenu de cette Ordonnance Poetique, par laquelle le Dante, réduit à cinq Chants, est consigné parmi les Livres d'érudition & les monumens antiques, tandis que ses Contemporains sont condamnés au feu, ou relégués à la Crusca.

Pétrarque dont on retranche un tiers, est mis au premier rang, à condition qu'il n'usera pas en tiran de sa primauté. L'*Arioste* & le *Tasse* sont aussi conservés, aux conditions que leur prescrit la Sentence, où l'on passe ainsi en revue les anciens Poetes Italiens de différens genres, dignes d'être placés dans le dépôt, après avoir essuyé quelques réformes.

» Ce jugement ne manqua pas, dit Virgile dans sa dixiéme Lettre, » de » faire autant de mécontens qu'il y » avoit de Poetes mis à l'écart; mais » le Médecin *Fracastor* nous tira fort » plaisamment d'embarras. Il se chargea d'employer leurs œuvres à différens usages de Médecine. Tel fut

» par lui qualifié de ſoporatif, tel » d'émollient, tel d'aſtringent, *&c.*; » deſorte qu'il eſt ici l'Auteur d'une » nouvelle Pharmacie.

POËSIES

De M. l'Abbé Frugoni.

Le Poete dans ſon Epitre au Comte *Bajardi*, fait un beau Tableau de la Prudence:

» Vous êtes, dit-il, accompagné » de la Prudence (1), qui d'un œil en- » viſage le paſſé, & fixe l'autre ſur l'a- » venir; & qui tenant en bride l'aveu- » gle impétuoſité des paſſions, tou- » jours prêtes à nous égarer, re-

(1) *Teco Prudenza, che d'un occhio guarda*
Le andate coſe, e l'avvenir d'un altro,
E frenando i deſir, che ne lor ciechi
Impeti primi mai non diſſer vero,
Fatti, e conſigli a le ſtaggioni adatta:

» voit tout à coup briller à ſes
» le ſuccès. Chacun paye alors le
» de louanges dû à cette lente
» fléchie, que le vulgaire n'avoit
» de pénétrer «.

Quelle richeſſe d'idées ! Quel
teté de pinceau ! Celle adreſſée a
valier *Bernieri* n'eſt pas écrite
moins d'invention & de graces.

» Je ne ſçais, lui dit-il, pa
» haſard je me ſuis aujourd'hui ré
» contre ma coutume, de bon
» Morphée répand ordinaireme

Ad arte pigra, e da le incaute
Speſſo deriſa, fin chè il buon ſ

« mes paupieres la vapeur de ſes pa-
» vots la plus tenace, & jamais je ne
» ſuis témoin du retour de cette ai-
» mable & riante Déeſſe, ſi contraire à
» l'Amant & au Voleur(1), qui toujours
» empreſſée de diſtribuer aux plantes
» leur nourriture, quitte à la hâte la
» plume ſtérile, où le vieux Titon lui
» prodigue ſes froids embraſſemens.
» Mais ce matin ne pouvant refermer
» les yeux, je me mis à repaſſer dans
» mon cerveau, ſans quitter le du-
» vet, par combien de voies les ama-
» teurs de la gloire tentent d'eſcalader
» l'harmonieuſe colline, pour obtenir
» d'Apollon la couronne de Myrte ou
» celle de Laurier.

» L'un, diſois je en moi-même,
» chauſſant le grave Cothurne, oſe riſ-
» quer ſur la ſcéne périlleuſe l'hiſ-

Non mai rinaſcer veggio
La nimica dei Ladri, e degli Amanti
Ridente ſpoſa, che de i fior nudrice,
Del rugoſo Titon laſciar s'affretta
I vani ampleſſi, le infeconde piume.

» toire frappante de quelque fameuſe
» cataſtrophe. Mais alors même qu'il
» ſe flatte d'intéreſſer par un coup de
» théâtre ſes taciturnes Auditeurs, ou
» d'émouvoir en eux cette pitié furti-
» ve qui inonde quelquefois le viſage
» de larmes inattendues, alors dis-je,
» il a le chagrin de ne trouver ſur
» tous les viſages qu'ennui & froi-
» deur. Chacun baille, s'agite ſur ſon
» ſiége, & demande enfin que la toile
» mal à propos enlevée, vienne par
» ſa chute terminer un récit impor-
» tun. L'autre paſſe les nuits entieres
» & les fraiches matinées, à chercher
» la ſource où s'enyvroit l'élégant Pé-
» trarque, afin de raiſonner de l'amour
» comme lui, & avec la même grace.
» Celui-là, &c.

Le Poete paſſe ainſi en revûe plu-
ſieurs genres, puis il s'écrie: » Ah!
» que les Muſes accordent difficile-
» ment aux mortels le droit de laiſ-
» ſer après eux d'inéfaçables veſtiges
» dans ces riches & lumineux ſentiers
» d'où le voile de la ſcience dérobe la
» vûe au vulgaire ignorant, & que la

» ſage ſeul eſt capable de connoître &
» & d'admirer ! Je le ſçai mieux que
» perſonne, moi qui las du joug qu'im-
» poſent les Loix preſcrites aux Ri-
» meurs, ai non ſans peine pris la
» nature pour mon ſeul guide. Sem-
» blable au Nageur expérimenté qui,
» ſans le ſecours du liége, oſe lutter
» avec l'eau, & laiſſe bientôt derriere
» lui, à l'aide de ſa ſeule vigueur, la
» troupe moins adroite qui le ſuit,
» j'ai crû pouvoir m'ouvrir dans le do-
» maine des Muſes une route nouvelle
» & non frayée. Je l'ai faite : c'eſt au
» tems, ce Juge ſincere, à prononcer,
» lorſqu'une fois la mort aura exercé
» ſur moi ſon empire.

» Telles étoient les penſées, ajoute
le Poete en finiſſant, « dont je m'oc-
» cupois ſeul dans mon lit, lorſqu'un
» agréable Echanſon entra dans ma
» chambre, & me préſenta dans une
» de ces élégantes coupes, ouvrage de
» l'induſtrieux Chinois, la plus aima-
» ble & la plus odoriférante des boiſ-
» ſons que l'Inde nous fourniſſe. Je pris
» ce divin Nectar, & après l'avoir aval-

» lé, peu m'importent à préſent, t
» criai-je, toutes les eaux que le
» de Pégaſe a pû produire; cette
» liqueur me tient lieu d'Agan
» & d'Hyppocrêne. J'en jurai pa
» chevelure du blond Phœbus,
» je n'oſerois atteſter en vain, &
» l'inſtant un ſault me mit hors d

On ne peut encore rien de plus gant & de plus agréablement dit, ce qu'il écrit au même à l'occ de ſon mariage. Voici comme peint l'interêt que l'amitié lui fait dre à cet événement.

Dès le premier inſtant (1), que l
» cere amitié, dont une douce co
„ mité de mœurs & d'étude g
„ les pas, m'eût uni à vous par ces
„charmans, inconus au ſtupide vul
„ j'invoquai Euterpe en votre fa

---

[1] *Fin dal primier di, che mente*
Teco m'avvinſe al baſſo vulgo ig
Vera amiſtà, cui precedea ſoav

„ & ne pouvant me laſſer d'admirer
„ les progrès, que, ſemblable à la ver-
„ dure au retour du Printems, fai-
„ ſoit chaque jour en vous cette fleur
„ de jeuneſſe qui ſympatiſe ſi bien avec
„ les amoureux regards de la timide
„ pucelle & qui ſçait lui dérober ſes
„ premiers vœux, je m'adreſſai à cette
„ Muſe, & lui dis: Déeſſe, ſi vous
„ le trouvez bon, toutes ces roſes
„ d'Idalie que tranſplanta ſur le Par-
„ naſſe le Poete de Savone, ſerviront
„ à parer un jour le lit nuptial de votre
„ cher Bernieri. Je me ſouviens qu'elle
„ ſourit alors à ma propoſition. Mais
„ aujourd'hui mes vœux ſont exaucés,
„ puiſque ce matin je l'ai vûe joyeuſe,
„ élégante, & ſon bras divin chargé de

Somiglianza di ſtudi e di coſtumi,
Mirando l'età tua fiorir, qual campo
Che il novo April di gioventù riveſte;
(Felice età, che di fanciulle intatte
Gli ſguardi adeſca, e ne deliba i primi
Timidi voti, e la ſecreta fiamma t)
Diſſi ad Euterpe.

» couronnes ſans nombre, me préſen
» elle-même la Lyre en votre faveur.

Le reſte de la piéce répond à
débue, & ne ſe reſſent nullement
l'aridité du ſujet, tant cet admiral
génie ſçait donner de la nouveauté a
idees les plus ſimples & les plus rel
tues. Dans cette même Epître, le Po
voulant louer ſon Héros ſur la n
niere affable dont on eſt reçû à
campagne :

» Là, dit-il (1), eſt un palais ench
» té, aux portes duquel la Politeſſe co
» tamment aſſiſe, veille ſans relâc
» Près d'elle ſont les prévenans A
» cueils, enfans de la Sincérité, to

---

[1] *Evvi bella Magion, ſu le cui po*
Siede indefeſſa Corteſia cuſtode,
Cui ſtanno à lato Luſinghiere in atto
Grate Accoglienze, che mentir non ſan
Colà i dolci Conviti, e colà ſono
I dolci Sonni, e Libertà che in oro
Vi vergò di ſua man quell'aurea legg
Che a ſuo grado a ciaſcun viver co
ſente.

„ jours prêts à inviter le paſſant. Le „ plaiſir de la table, les douceurs du „ ſommeil, habitent ce lieu charmant, „ de concert avec la liberté, qui de „ ſa propre main a gravé par tout en „ lettres d'or cette aimable Loi qui „ permet à chacun de vivre à ſon „ gré.

Son Epitre au Comte *Scotti* eſt encore dans le même goût & de la même beauté. Il l'invite à ſe débaraſſer des piéges où l'Amour le retient. Après l'avoir comparé à l'oiſeau qui tente envain de ſecouer ſes aîles appeſanties par la glue : „ Il n'eſt que trop vrai, „ ajoute-t-il, " que l'Amour a eu ſur „ vous l'avantage. Autrefois on vous „ voyoit, aſſidu courtiſan de Thémis „ & religieux adorateur de la Divinité, „ fréquenter la demeure de l'une & „ de l'autre. Tous les jours le Soleil „ couchant vous voyoit venir avec la „ multitude à cette ſuperbe & com- „ mode promenade qu'offrent les rem- „ parts de Plaiſance, pour y reſpirer „ tranquilement & à pas comptés ce „ frais zéphir qui tous les ſoirs nous

„ dédommage, par la douce agitation
„ de ſes aîles, des ardeurs de la jour-
„ née. Aujourd'hui ce n'eſt plus de mê-
„ me. Y avoit-il autrefois un ſeul de
„ vos amis, qui n'eût pas le droit
„ d'entrer chez vous? Non certes;
„ s'y fût-on même préſenté, dès que
„ l'Aurore abandonne le lit mauſſade de
„ Titon, ou à l'heure que le brûlant
„ midi oblige les troupeaux de préfé-
„ rer l'ombre au pâturage, on étoit
„ toujours ſûr d'être accueilli de
„ vous favorablement. Mais à préſent
„ un ordre inexorable aſſiége votre
„ porte & en défend l'entrée, ſous
„ quelque faux prétexte impunément
„ allégué à des gens qui s'en retournent
„ triſtes, & fort touchés de votre état. Car
„ perſonne n'ignore que renfermé dans
„ un coin de votre maiſon, vous vous
„ laiſſez miner inſenſiblement par le
„ feu de l'amour. Chacun ſçait que
„ là tantôt immobile ſur un ſiége, l'œil
„ fixe & abbatu, tantôt portant de cô-
„ té & d'autres des pas involontaires,
„ d'un air inquiet & troublé, vous
„ fomentez par vos rêveries opiniâtres

l'agréable idée qui vous préoccupe. D'où vient que votre Lyre, cet amuſement jadis ſi fort de votre goût, reſte aujourd'hui muette & poudreuſe ? D'où vient que ces doctes guirlandes, ornemens ſacrés qu'obtiennent ſi peu de Poetes, ne parent plus votre tête. *Euterpe*, je vous en avertis, voit ce changement de mauvais œil, & ſe plaint vivement du tour que lui joue le fils de Venus. Je ne parle pas de la façon dont vous paſſez les triſtes nuits : qui ſçait cependant mieux que vous, ſi elles ſont lentes à terminer leur carriere ? Vous qui tandis que tout le monde repoſe, (hélas ! j'en puis juger par les effets que le même mal produit ſur le commun des hommes) ne pouvant fermer la paupiere, fatigués tour à tour l'un & l'autre bord du lit ennuyeux où vous êtes, par de profonds ſoupirs vainement réitérés. O terrible état ! jours triſtes & malheureux que paſſe un Amant !

Le Poete conclud ainſi : " J
„ qu'inutilement l'auſtere Philoſ
„ ſe mêle d'argumenter, lorſqu'u
„ rannique paſſion eſt maîtreſſe
„ cœur, c'eſt pourquoi je me tai
„ tracé votre portrait de mon
„ dans ces vers : tâchez de vous
„ connoitre, & d'avoir de vous u
„ de pitié. Le ſage ne prend c
„ que de lui-même ; il eſt ſon p
„ Mentor, & ſe guide par ſe
„ flexions.

Le Comte *Barattieri* avoit
fiévre, & quoique convaleſcent, i
toit trouvé à la premiere repréſent
d'une piéce nouvelle : l'Auteur
encore ce ſujet, qui n'eſt rien par
même, avec tant de graces & d'en
ment qu'il le rend intéreſſant.

„ Enfin, dit-il, cette importune fi
„ qui vous faiſoit porter ſouvei
„ main au côté autant par colere
„ par crainte & plaindre votre ſort,
„ heureuſement diſſipée comme la
„ au lever du Soleil, & eſt allée,
„ vie de la froide pâleur, de la

» lante ſoif, des agitations, & des
» triſtes inſomnies, ennemies du doux
» repos, établir je ne ſçai où ſa triſte
» figure. Dieu veuille que ce ſoit dans
» les reins de quelque ridicule avare,
» qui poſſeſſeur injuſte d'un bien qu'il
» rend inutile, cache ſous terre les
» tréſors qu'il amaſſe; ou dans le ſang
» ignoble de ce favori de la fortune,
» qui laiſſe les Arts languir dans la
» mendicité aux portes de ſon ſuperbe
» palais (1). Au ſurplus ce qui m'inté-
» reſſe, cher *Barattieri*, c'eſt qu'elle vous

---

[1] *Ita pur foſſe,*
Le vene a contriſtar di, ſozzo avaro,
Che ingiuſto poſſeſſor ripon ſotterra
Il cumulato argento, inutil maſſa.
O a ſparger fuoco ne l'ignobil ſangue
Di chi, ricco de i doni di fortuna,
Laſcia languir ſù le ſuperbe ſoglie
L'Arti mendiche.
Avrai pur era
Ritinta in roſſo, e del creſcinto; e meſto
Pel ripulita l'una, e l'altra guancia.

», ait abandonné. Vos joues débar-
», raſſées d'une longue & triſte bar-
», be, vont donc reprendre leur ver-
», millon naturel, & déſormais aſſis
», à votre délicieuſe table, vous y goûte-
», rez autre choſe que ces poudres diſ-
», gracieuſes & ces dégoûtantes larmes
», que diſtille l'une après l'autre la
», Retorte au col penché, drogues faſti-
», dieuſes dont tout le mérite n'eſt ap-
», puyé que ſur un nom ſpécieux, &
», ſur la crédule eſpérance des mortels.
» Que dis-je? Déja même le Théâtre
», vous a vû prêter une oreille attentive
», à ſes harmonieux accens. Ah! n'en
», doutez point, c'eſt à eux que vous de-
», vés le prompt rétabliſſement de votre
», ſanté. Maintenant qu'elle eſt de re-
», tour chez vous, ſongés à en faire
», uſage, & à vous précautionner, par
», des plaiſirs non interrompus, con-
», tre les triſtes jours que traînent
», après eux l'avenir & notre inconſ-
», tante deſtinée. Le ſeul ſouvenir des
», momens paſſés dans la joie, aide à cou-
», ler ceux que le chagrin accompagne.

Voici une Piece où le Poete à la cha-

leur naturelle de ſon ſtile, joint l'eſprit de Patriotiſme le plus ardent, & révendique pour l'Italie le privilége excluſif d'emboucher la trompette épique (1).

„ Précieux morceaux ! (s'écrie-t-il, écrivant au Cardinal *Bentivoglio*, à l'occaſion de la tragédie intitulée *la mort de Céſar*, par l'Abbé *Conti*) " Que „ déſormais la ſuperbe France céde „ à l'Italie les honneurs du Théâtre.

„ Notre Langue, ſelon M. l'Abbé *Frugoni*, n'eſt propre qu'à en „ impoſer à l'oreille indulgente du ſexe „ qui ſe laiſſe ſurprendre par une bleuette d'amour & par une équivoque galante ; mais non à peindre le brillant „ cliquetis des armes (1), le fer & le feu, „ arbitres des combats, les rocs renverſés, les campagnes déſolées, le fier „ aſpect du Vainqueur & cette ſan-

---

[1] *Ella ſel vede, e noſtra*
L'Epica tromba, e il ſuon grave de i verſi;
L'Alto fragor de l'armi, e il fumo, e il ſangue

„ glante moiſſon de la Parque et
„ rage & le déſir de la vengean
„ pirent encore.

Puis redoublant d'enthouſiaſ
défie notre nation de citer ſes
en ce genre de Poeſie.

„ Que la France, dit-il (2), no
„ voir, ſi elle le peut, ſes Taſſ
„ ronnés de l'immortel Laurie
„ pollon.

Il va plus loin encore, il préte
puter à nos Muſes l'avantage d
ler dans le Lyrique. Ce Poete n
connoit pas plus de Héros en ce
que dans l'autre. Ici plus d'un L
François nous prévenant nos

De le incerte battaglie, e le caden
Rocche, e i predati campi, e i cru
petti
De i vincitori, e le minacce, e l'
Vive ne i volti ancor de vinti ucci
(2) *Moſtri Gallia, ſe può, d'*
fama
Cinti i Torquati ſuoi.

Malh

Malherbe, *Quinault*, *Chaulieu*, le grand *Rouſſeau*, M. *Lefranc*, l'Auteur de la Henriade qu'on peut oppoſer à tant d'autres, (*quantùm inſtar in ipſo eſt*). &c.

M. l'Abbé *Frugoni* nous fait à la fin de ſa Piéce, un reproche peu mérité du moins à préſent, celui de refuſer nos éloges & nos applaudiſſemens à la Poeſie Italienne [1]. Il nous ſied fort mal, ſelon lui, de nous enorgueillir, nous dont la richeſſe vient des dépouilles de ſon pays. Pour prouver à ce Poete que la prévention n'a pas tant de part, qu'il ſe l'imagine, à notre jugement, & le mettre dans tout ſon tort, nous allons analiſer ſon beau Poeme ſur l'entrée publique de M. *Moroſini*, nommé Procurateur de Saint Marc, & rendre toute la juſtice due à ſon talent pour les vers.

---

(1) *Ma perchè a i plauſi noſtri invida e muta*
Ti ſtai, nè come vuol ragion, riſpondi?
Perchè tu ricca de le ſpoglie noſtre
A noi far onta, e ſuperbir cotanto?

LA VERITÉ,

POEME.

» MUSES, Filles de Jupiter, il » m'eſt donc encore permis d'aborder la Fontaine Sacrée, d'où l'on » voit le torrent de l'enthouſiaſme » précipiter à grands flots la riche & » l'éclatante Poeſie. Je puis donc encore, graces à vos faveurs, celeſtes » Nymphes, m'enyvrer à cette divine » ſource, & malgré les efforts que » fait la peſante charge de 60 ans, pour » me courber le dos, être du nombre de » ceux à qui Apollon d'un ſouffle » propice inſpire ſon eſprit inventif » & créateur, lorſque le ſujet en » eſt digne ".

Tel eſt celui qu'il entreprend de traiter. » A quel plus noble but, dit-il, » les flèches dorées du carquois de » Phœbus peuvent-elles atteindre? Peut-» on chanter une tige plus noble que » celle des *Moroſini* : plante ſuperbe

„ dont l'auguſte tête & l'éternelle ra-
„ cine ſe perdent depuis longtems dans
„ les épaiſſes ténébres de l'Antiquité "!

A ce début, plein d'enthouſiaſme & d'énergie, ſuccéde l'extaſe la plus vive, occaſionnée par la préſence d'une Divinité qui vient s'offrir aux yeux du Poete, montée ſur le char le plus éclatant. Ce céleſte objet ſe manifeſte à lui en ces termes,

„ Regarde, & reconnois en moi
„ le premier but où l'intelligence hu-
„ maine aſpire. Je ſuis la ſource du
„ bien; j'ai ſeule le droit de conten-
„ ter le cœur des Mortels: je ſuis en
„ un mot l'immuable Vérité. L'au-
„ guſte nom que tu tentes d'immor-
„ taliſer m'attire en ces lieux. Il eſt
„ juſte que je favoriſe un ſi noble
„ ouvrage, en y répandant tout l'é-
„ clat qui m'environne.

„ Ton Parnaſſe, ajoute la Déeſſe (1),
„ ne m'eſt pas auſſi inconnu que ſe-

---

[1] *Ne del Parnaſſo tuo, come mal ſogna,*

„ le figure l'ignorante multitude.
„ J'aime les neuf Sœurs, & je préſide
„ quelquefois à leur cercle. Les Poe-
„ tes me ſont chers, & lorſque ſai-
„ ſis d'une noble idée, ils quittent
„ le ſéjour rampant de la terre, &
„ s'élevent audeſſus des ſens, c'eſt
„ moi qui ſous mille formes écla-
„ tantes paroit alors ſur leur docte
„ Lyre, & dont la brillante image
„ cauſe tant de raviſſement ".

La Vérité inſtruit enſuite le Poete ſur la maniere dont il faut qu'il s'y prenne, pour chanter dignement ſon Héros. Elle paſſe en revue toutes les

---

L'ignara turba, a me le verdi ſelve
Ignote ſono. Amo le Dee ſorelle,
Con lor m'aſſido. Amo i divin Poeti;
E quando il caldo meditar gli leva
Sopra le baſſe terre, e i fra'i ſenſi,
Jo tutto allor ſulle ſublimi cetre
Sotto ſplendenti immagini mi moſtro,
E con le belle ſomiglianze mie
Di meraviglia amo ferir le menti.

époques de ſa vie, & s'arrêtant ſur les principales & les plus glorieuſes, elle fournit à ſon Diſciple les idées qu'il aura à développer. Après cela elle diſparoit. Telle eſt la marche de cet ingénieux Poeme, qui d'ailleurs ne le céde en rien pour la beauté du ſtile à tout ce qu'on a rapporté ci-devant.

EPITRES EN VERS,

Par M. le Comte Algarotti.

Beaucoup d'élégance, de pureté & de délicateſſe dans le ſtile; voilà ce qui caractériſe l'Auteur, qui d'ailleurs figure très bien avec le précédent pour la richeſſe des images. Voici dabord la maniere noble & ingénieuſe dont il loue l'Impératrice de Ruſſie, ſur la protection qu'elle accorde aux Arts dans ſon Royaume.

„ Digne héritiere [1] du génie du

[1] *Quella che a pochi conoſciuta un tempo*

„ Czar, Pierre le Grand, Princeſſe en qui
„ l'heureuſe Ruſſie retrouve tout à la
„ fois & Jupiter & Pallas, il eſt donc
„ vrai que vous daignés approcher du
„ Trône la Philoſophie, cette véri-
„ dique maîtreſſe des hommes, qui
„ méconnue ici bas ſe tenoit depuis
„ longtems ſous les Portiques de Pa-
„ doue ou d'Oxford, aſſiſe à l'écart
„ & le voile baiſſé ? Quelle prompte
„ exécution ſuit vos volontés ſuprêmes!
„ Déja pour enchanter vos oreilles par
„ ſes harmonieux accords, Euterpe
„ quitte l'Italie & vole chez vous,
„ fiere d'un tel emploi. Déja Flore
„ parée de ſes plus brillans atours aban-
„ donne la France en votre faveur,

Ne i ſolitari portici ſedea
Di Padova, o d'Oxford, chiuſa nel velo,
La maeſtra del ver Filoſofia,
Or tu la chiami, Auguſta Donna, al trono,
Tu del genio fra noi di Pietro crede,
Del Ruſſo Imperio tu Minerva, e Giove.

„ & fait naître ſous vos yeux des mer-
„ veilles qu'elle aſſaiſonne du plai-
„ ſir de la nouveauté. C'eſt ainſi qu'em-
„ braſſant, par l'étendue de votre gé-
„ nie, les qualités de Titus & de
„ Trajan, nouveau Céſar & nou-
„ vel Auguſte tout enſemble, vous
„ faites les délices de l'Univers, *&c.*

„ Chés vous, on voit les Rêves
„ de Deſcartes ſe diſſiper à la vive clarté
„ du Soleil Neutonien, & retourner
„ confus à ce Temple caduque bâti
„ ſur les rives de la Seine, qui re-
„ tentit ſans ceſſe des fades éloges
„ prodigués aux Prêtres qui l'habi-
„ tent, *&c.*

Il paroit que MM. *Algarotti* & *Frugoni* ne penſent pas de même ſur le compte de notre Philoſophe François. Voici ce que dit le dernier : en parlant de l'Abbé *Conti*, il le qualifie, » de ſage & illuſtre partiſan (1) » des fameux principes Cartéſiens,

(1) *L'amador di quelle*
Tanto del vulgo al veder corto oſcure

» qui ne ſont obſcurs qu'aux yeux peu » pénétrans du Vulgaire «. Ainſi ſans faire repaſſer les ſonges creux de Deſcartes de Ruſſie en France, M. *Algarotti* a, comme on voit, ſous ſa main des compatriotes auxquels il pouvoit les adreſſer.

Paſſons à celle des Epitres de M. *Algarotti* qui s'adreſſe à M. de *Voltaire.*

„ Quelle cruelle deſtinée, con- » traire à mes déſirs, m'empêche, dit-il, „ docte *Voltaire*, ami des „ Muſes, de revoir ce charmant pays „ que baigne d'un côté la Mer, & „ que terminent d'autre part les Al- „ pes & le Rhin ? Pays fortuné, où „ vous vîtes le jour pour la premiere „ fois, & où Minerve a planté l'Ar- „ bre ſacré dont Apollon compoſe ſes „ Couronnes ! Car il ne faut pas croire „ que cette ſuperbe Ville qui préſide en „ France à toutes les autres, que *Paris*

Carteſiane carte, il ſaggio, il chiaro Conti, &c.

„ ſoit la ſeule Ecole du goût, la „ ſeule dont le ſein fécond produiſe „ les ingénieuſes nouveautés. Ne voit-„ on pas chaque jour les Arts & le „ Génie lui apporter le tribut de tou-„ tes les Provinces qui l'environnent? „ Mais comme les cailloux, entraî-„ nés par le torrent qui ſe précipite „ du haut des Alpes, ſe poliſſent par „ leur choc continuel, ainſi l'eſprit de „ la Nation ſe perfectionne dans „ la Capitale. La Critique, fille „ du Sçavoir & de la douce Ur-„ banité, y met la derniere main, „ & ſçait en tirer l'éclat le plus vif. „ C'eſt là ce qui a fait naître parmi „ vous un ſecond *Horace*, un *Racine* „ digne Rival de la Grece, votre ſu-„ blime *Corneille*, & l'excellent *Moliere*, „ ce nouveau *Solon* dont la morale „ piquante & enjouée ne ceſſera ja-„ mais de plaire. Telle étoit Rome „ avant la funeſte époque de la bar-„ barie des Gots, & lorſque du haut „ du Capitole elle dictoit aux Nations „ ſes loix & ſes uſages.

„ Cependant, ajoute le Poete, la

„ tems viendra, je l'eſpere, où il me „ ſera permis de revoir Paris & ſes „ habitans ". Il finit par cette exclamation:

„ Heureux mortel, dont la proſe „ nerveuſe marche d'un pas égal à „ celui de l'harmonieuſe cadence; „ qui nourri de Miel Attique par les „ Muſes, doué par Minerve du plus „ profond ſçavoir, & toujours ſem„ blable à vous-même, poſſédes à bon „ droit le titre de *Roſcius univerſel*!

POESIES.

Du Pere Bettinelli.

DOUZE Poemes compoſent la part que ce Sçavant Jéſuite a au recueil que nous annonçons. Ces douze Piéces marquées au coin du goût le plus épuré & de la belle Poeſie, ſont au deſſus de tout ce que l'on en pourroit dire. L'expoſition la plus littérale, malgré ce qu'elles perdent dans la traduction, eſt l'éloge le plus complet qu'il nous ſoit poſſible d'en faire.

Le ſujet du premier Poeme, eſt la Peinture ; il eſt adreſſé à M. *Tiépolo*, connu pour exceller dans cet art.

„ Illuſtre *Tiepolo*, qu'elles graces „ n'ai-je point à rendre aux Dieux „ dont la faveur propice m'a conduit „ vers les bords fortunés de la mer „ Adriatique, moi qui paſſionément „ épris des beaux Arts, ai long-tems „ parcouru l'Italie d'une Mer à l'autre ; „ & des Alpes à l'Appennin, cher- „ chant quelque véritable & reſſem- „ blante image de l'Antiquité ? Où trou- „ verai-je, diſois-je en moi-même, „ un *Guide*, un *Corrége*, un *Veroneſe* ? „ Dans mon impatience j'accuſois les „ Dieux. Je n'avois pas encore vû Ve- „ niſe, cet heureux pays chéri du „ Ciel, digne objet de ſes ſoins & de „ ſa préférence, qui a le bonheur de „ te poſſéder ; en un mot je ne te con- „ noiſſois pas. Mais enfin un heureux „ ſort m'a conduit vers toi. Je t'ai vû, „ cher *Tiépolo* : ſur tes pas s'avançoient „ le Coſtume richement paré, les vi- „ ves manieres, & la reſſemblance, „ cette ſeconde nature, à travers la-

» quelle percent je ne ſçai quelles
» touches divines, qui ne ſe trouvent
» empreintes que dans les ſublimes
» imaginations, & dont le vulgaire eſt
» incapable.

» Muſe prête-moi ton docte pin-
» ceau, diſpoſe tes plus brillantes
» couleurs, apprête le ſacré chevalet,
» & vien guider ma main qui veut
» eſſayer de peindre ici l'aimable *Tié-*
» *polo*. Mais que vais-je faire? Par où
» commencer? Non, ce ſeroit pro-
» faner un ouvrage, réſervé au pinceau
» du divin *Apelle*. Qui pourroit digne-
» ment retracer cette prodigieuſe fa-
» cilité avec laquelle tu conduis en
» moins d'une révolution lunaire, le
» plus long & le plus difficile ouvrage
» au même point de perfection que
» feroit un autre après une pénible étu-
» de, & des veilles ſans nombre? Ce
» n'eſt point à la lenteur des années,
» au pénible exercice, ni aux précep-
» tes ombrageux, mais à la ſeule ri-
» cheſſe du ton imagination, à ce no-
» ble feu du génie qu'apportent en
» naiſſant les Poetes & les Peintres,

„ que tu es redevable de ton ſçavoir.
„ C'eſt la nature elle-même, qui te gui-
„ dant dès le berceau [1], t'a initié dans
„ ce temple myſtérieux & de difficile
„ accès, où préſide l'appui & la di-
„ vinité de ton art, le Deſſein, arbitre des
„ deſtinées, prés duquel ſe tiennent la
„ taciturne Géométrie, environnée de

---

[1] Per *man guidato di natura iſteſſa*

. . . . . .
. . . . . *Dove,*
A pochi ſcopre i ſuoi ſecreti il ſommo
De la bell' arte tua ſoſtegno, e nume
Il fatale Diſegno, a cui da fianco
La taciturna vien Geometria,
Che di proporzioni, e di miſure,
E d'Anglici ſtromenti ingombra è tutta:
Quinci ſiede vicin ſpolpata e i membri
Lacera Notomia, che ne le ſtrage
De' corpi umani, e in mezzo al ſan-
gue eſulta;
Non lunge la Scoltura al cinto appende
Il grave maglio, e lo ſcapello ha in
mano.

„ proportions & d'inſtrumens Anglois,
„ & la maigre Anatomie aux membres
„ déchirés, qui ne ſe plait que dans
„ le carnage & la deſtruction. Non
„ loin d'elles, ſe voient auſſi la Sculpture,
„ le burin à la main, & ſon lourd
„ maillet pendu à ſon côté, l'Optique,
„ l'Architecture, la Perſpective, &c.
„ Là ſont encore gravés les précieux
„ reſtes de *Raphael*, du *Titien*, du
„ *Tintoret*, de *Cagliari*, & de ces fa-
„ meux Maîtres de l'Antiquité, dont
„ l'ardent pinceau (1), marchant d'un
„ pas aſſuré, animoit en un clin
„ d'œil les ſalons des Rois, ou peu-
„ ploit les voûtes d'un temple de di-
„ vers perſonnages. On y compte auſſi
„ les tiens, cher *Tiépolo*, plus récem-
„ ment imprimés ſur cette divine terre.
„ Pourſuis donc la noble carriere où
„ tu es entré; elle méne droit à l'im-
„ mortalité. Déja même, heureux imi-

---

[1] *Che fulminando con pennel ſicuro*
In brev' ora animar ſolean l'immenſe
Sale de' Regi, &c.

» tateur de tes ſublimes modeles, tu tou-
» ches preſqu'au but. Qui peut dire
» juſqu'où, rival du *Titien*, tu pouſſes
» l'art de diſtribuer & de varier tes ſujets?
» La tranquille harmonie préſide à tes
» ouvrages ; le jour le plus pur les
» anime, & maître en l'art des oppo-
» ſitions, tu ſçais tirer de la force
» & du ménagement des ombres un
» ſi grand avantage, que l'on eſt tenté
» de ſerrer une main vivante, qui
» détachée par toi de la toile, paroît
» excéder la bordure. Quelle harmo-
» nieuſe diſcordance [1] ! Quel rapport
» & tout à la fois quel contraſte de
» parties qui font leur effet par le
» ſecours mutuel qu'elles ſe prêtent, &
» forment un tout le mieux ordonné,
» le plus parfait, qu'on puiſſe voir !
» Quelle vérité dans tous tes carac-
» teres !

---

[1] *Come concorde*
Diſcordia uniſce e parte, oppone e
giunge,
Il bel contraſto, di ch'ognuna è bella!

» Les Graces inimitables (dit plus bas le Poete dans le cours de cet éloge) » ne ſont plus les ſeules qui préſident à tes doctes travaux. On y » voit encore l'honnête décence ſi peu » connue de nos illuſtres Anciens, dont » les toiles impures & licentieuſes firent » autrefois prendre la fuite à l'innocente pudeur, & obligerent la modeſtie à ſe voiler. C'eſt en quoi tu » les ſurpaſſes, cher *Tiépolo*. L'étranger voit avec plaiſir l'innocence caractériſée ſur le viſage de la chaſte »fille d'Agamemnon, que ta main a placée dans le ſuperbe palais de Cornaro; » ouvrage immortel que firent de concert avec toi les Amours & les Graces, Graces pudiques, Amours » innocens, dignes en un mot d'entrer » dans un ſéjour habité par les mœurs » & par la vertu.

POEME SECOND,

Sur la Philoſophie & la Poeſie.

A M. Algarotti à Berlin.

Le Poete l'exhorte à terminer enfin ſes voyages littéraires, & à rentrer dans ſa patrie.

» N'entendez-vous pas, dit-il, les » cris de cette auguſte mere, qui ja- » louſe de la préférence que vous ac- » cordez à l'étranger, vous rappelle, » & vous avertit d'être ſur la mé- » fiance vis-à-vis des ennemis acharnés » de tout tems à lui ravir ce qu'elle » a de précieux, de plus cher. Revenez » donc briller dans ſon ſein; vous y » pouvez, comme Philoſophe agréa- » ble & comme Poete utile, tenir le » premier rang. Tantôt nouvel Horace, » vous rappellerez par votre exemple » à la noble étude des Sciences & de » ces beaux Arts qui ſont les délices » de l'eſprit humain, les Muſes d'Ita- » lie accoutumées depuis longtems à ne

» faire qu'un honteux commerce d'inu-
» tiles fadaiſes. Tantôt devenu pour
» votre patrie un autre *Galilée*, vous
» débarraſſerez l'orgueilleuſe Philoſo-
» phie de la ſainte obſcurité qui l'enve-
» loppe, & vous lui ferez prendre dans
» vos dialogues élégans & clairs, un
» viſage moins revêche & des manieres
» plus affables.

» Mais de quelle utilité êtes vous
» à vos concitoyens dans ce climat gla-
» cial, où le jour dure ſi peu & la
» neige éternellement : triſte demeure,
» non loin de laquelle eſt cette côte
» avare, où diſciple trop fidelle à l'a-
» mour, trop habile maître de ten-
» dreſſe, le malheureux *Ovide* termina
» en pleurant ſa triſte deſtinée. Sans
» doute que ſon ombre qui gémit en-
» core ſur cette rive infortunée, vient
» la nuit s'offrir à vous, & vous mon-
» trant du doigt Rome, votre Patrie,
» vous conſeille de fuir au plutôt la
» terre ingrate que vous habitez.

» Venez donc, puiſſant & divin gé-
» nie, tirer l'Italie de ſon aſſoupiſſe-
» ment. Vous trouverez hélas ! à votre

»r etour nos Muſes bien différentes de »c e qu'elles étoient, lorſqu'elles allai- » terent le *Bembe*, & nourirent près » du l'ô *l'Homere* Italien. Les unes » pleurent aſſiſes ſur la froide tombe » de *Lazzarino* & de *Manfredi*; les » autres, après avoir longtems partagé » leurs faveurs entre *Ghedin* & *Maffei*, » *Zanotti* & *Frugoni*, maintenant hors » de combat par le poids des an- » nées, vivent loin de l'arêne, con- » tentes des brillants ſuccès de leur jeu- » neſſe; tandis que l'affreux Lethé, » groſſi de mille ruiſſeaux bourbeux, » oſe, paré du ſaint nom d'onde Aô- » niene, ravager l'Italie.

» Notre Théâtre, dont autrefois le » terrible *Uliſſe*, ou la tendre *Mérope* « faiſoit l'ornement, eſt aujourd'hui » la proie d'un impudent Pantomime, » ou d'un vil Muſicien, & l'on voit » chez nous la triſte *Melpomene*, vétue »d'affreux lambeaux [1], & le viſage dé-

[1] *E Melpomene in van laceri i panni,*

» figuré, demander aux paſſans un *Me-*
» *cene* ou un *Leon.*

Du déſordre ou du mauvais état où ſe trouve la Poeſie, le Poete paſſe à la Philoſophie; mais ce nouveau point de vûe excite encore ſes plaintes qu'il exhale ainſi.

» Lorſque [2] ce ſublime génie
» Anglois, Pere du ſçavoir, & Créateur
» d'une nouvelle nature, des mains
» duquel eſt ſortie la vérité tant déſirée
» des foibles mortels; lors dis-je, qu'il
» préſenta aux nations la riche coupe
» dans laquelle il avoit ſçu raſſem-
» bler ſeul tous les tréſors de la
» Phyſique, vit-on l'Italie ambitionner
» ce divin Nectar? Ah! vous ne ſçavez
» que trop, qu'alors l'inſenſée détourna

Lacero il volto al paſſaggier moſtrando,
Un Mecenate od un Leone implora.

[2] *Allor che il grand Padre Britanno,*
Quel di Natura e del ſaver, quel Padre
De l'aſpettata verità divino, &c.

» ſes lêvres du ſalutaire breuvage,
» & qu'elle le prit en averſion ; tant le
» penchant qui l'entraîne à l'oiſiveté,
» a de force ; tant a de pouvoir en-
» core ſur elle cette ignorante érudi-
» tion, fille des ténébres[1], qui jadis le
» fouet à la main, & bizarement vé-
» tue, dictoit en ſtile barbare ſes
» tiranniques Loix, & impoſoit au Gé-
» nie le joug de la ſervitude.

Le Poete finit par réitérer ſes inſtances, & par exhorter M. *Algarotti*, à venir conſoler les ombres de *Galilée* & du *Bembe*.

---

[1] *Tanto l'ozio poteo, tanto l'antica*
Da l'ombre uſcita, e di flagello armata
Dotta ignoranza, che de' ſacri ingegni
Sedea tiranna in manto arabo, in lingua.

POEME QUATRIEME.

LE but de ce Poeme eſt de célébrer quelques-unes des beautés qui ſe voyent dans Rome, & principalement chez le Cardinal Silvio Valenti.

Le Poete s'adreſſe d'abord à ſa Muſe, dont il célébre avec le plus noble & le plus vif enjouement, le retour après une longue abſence.

„ Enfin, dit il, je te retrouve, Muſe „ qui me fut toujours chere, & dont „ la trop longue abſence m'a fait crain„ dre qu'ennuyée de la fatigue des „ voyages, tu ne m'euſſes pour jamais „ abandonné à mon deſtin. Mais tu „ reparois, & déja les divins mouve„ mens qui ſe paſſent dans mon ame „ m'annoncent ton retour. Déja je ſens „ ma veine poetique ſe r'ouvrir, & le „ plus noble enthouſiaſme ſe réveille en „ moi. Déja, nouveau Prométhée, je „ m'empare du feu céleſte, pour „ donner la vie à tout ce qui m'envi„ ronne, &c.

„ Quelle eſt cette foule auguſte qui

„ s'avance ? Dieux, j'apperçois le chœur
„ des beaux Arts ! Celui des ſublimes
„ Sciences vient à ſa rencontre : oui,
„ ce ſont eux, je les reconnois à d'in-
„ faillibles marques. Quelle eſt en-
„ core cette fiere Divinité qui marche
„ à leur tête, après les avoir réunis
„ ſous ſes drapeaux, & dont les moin-
„ dres geſtes ſont ſi ſcrupuleuſement
„ exécutés par la troupe qui l'environ-
„ ne ? Que ſa démarche eſt tranquille
„ & majeſtueuſe ! Que ſon ſourire &
„ ſes manieres ſont agréables ! Quelle
„ beauté naturelle ! Quel regard péné-
„ trant ! Que de perfection dans cette
„ taille, quel juſte milieu y eſt obſervé !
„ Enfin que de graces, de vigueur,
„ d'Harmonie ! Ah ! qui pourroit à ces
„ traits méconnoître le Dieu du goût ?
„ C'eſt lui-même, il me ſaiſit la main.
„ O bonheur ſans égal ! De ſa bou-
„ che vermeille coulent en ma faveur
„ des paroles enchantereſſes, qui m'é-
„ levent au deſſus de ma foible nature.
„ Regarde, me dit en ſouriant ce
„ Dieu, admire mon domaine : c'eſt ici
„ que je tiens ma Cour, & que je diſ-

„ penſe mes faveurs aux rares génies
„ qui abordent en ces lieux. Je leur
„ fais part de toute ma Divinité, &
„ toujours prêt à les exaucer, j'ouvre
„ pour eux tous les tréſors de mon
„ ſublime ſçavoir, & de ma mâle ima-
„ gination. C'eſt à mes ſoins que
„ dans ce climat on eſt redevable, de
„ cette noble & ſainte émulation qui
„ y regne. En un mot c'eſt moi qui
„ ai pris plaiſir de raſſembler dans
„ Rome tous ces rares & nobles talens
„ qui ne ſe trouvent que diſperſés
„ dans le reſte de l'univers. Veut-elle
„ rendre en marbre la vive reſſem-
„ blance de quelque Héros, &c.

Le Poete paſſe ainſi en revûe différens, arts tels que la Peinture, la Gravure, &c. mais la deſcription qu'il fait de la Moſaïque eſt admirable. C'eſt toujours le Dieu du goût qui parle.

„ Admire, dit-il au Poete, la ver-
„ tu de l'Art. De l'induſtrieux arran-
„ gement de mille petites pierres, on
„ voit ſe former tout à coup des tours,
„ des palais, les murs entiers d'une
„ vaſte cité. Là c'eſt la Mer dont le

„ ſein ondoyant ſe gonfle & ſe hé-
„ riſſe de flots écumans. Ici c'eſt une
„ rive verdoyante, qui s'élevant peu
„ à peu en coteaux, paroit chargée d'ar-
„ bres & de buiſſons, à l'ombre deſ-
„ quels tu peux appercevoir le tran-
„ quille Berger enflant ſon chalumeau,
„ tandis que ſes Vaches paiſſent en li-
„ berté. C'eſt ainſi que jadis *Cadmus*
„ vit naître une armée autour de lui,
„ des dents qu'il avoit ſemées. D'abord
„ la terre entrouverte livra paſſage aux
„ pointes des dards; le panache des caſ-
„ ques vint enſuite; bientôt un front
„ ſourcilleux, relevé par deux farouches
„ prunelles, parut à ſon tour, & enfin
„ le reſte du corps; de ſorte qu'en
„ un inſtant une armée s'offrit tout à
„ coup la lance en arrêt aux regards
„ du Hèros interdit. Tel eſt le mer-
„ veilleux effet de l'adroite combi-
„ naiſon des parties qu'employe l'Art
„ de la Moſaïque, Art, ajoute le
Dieu, „ digne de la jalouſie de l'An-
„ tiquité, qui avec ſes deux Colom-
„ bes tant vantées par *Pline* & *Fu-*
„ *rietti*, ne peut riſquer le parallele
„ qu'avec bien du déſavantage - -

Le Goût conduit enſuite le Poëte à la ſuperbe & délicieuſe Maiſon du Cardinal *Valenti.* C'eſt là qu'il lui fait d'abord remarquer :

» L'induſtrieuſe Botanique chargée » de Plantes d'outre-mer de toute eſ- » pece [1], dont elle fait le choix, » & qu'elle arrange enſuite avec dé- » licateſſe dans des vaſes ſimétrique- » quement rangés; l'Hydraulique oc- » cupée à faire prendre aux eaux d'une » ſource qui jaillit en ces lieux, une » route nouvelle & ſurprenante, & » ſa ſœur la Méchanique qui partout » ordinairement ſuccombe ſous le » poids des poudreuſes machines & des » leviers [2], mais en cet endroit eſt » leſte & proprement miſe. Vois,

---

[1] *La Botanica induſtre il grembo piena,*
Di germi oltramarini, e di ſemente,
Ch'ella traſceglie, e in ripartiti vaſi
Mollemente diſpone,

[2] *La ſorella di lei, quella che altrove*

dit le Dieu, „ avec quelles graces, „ quelle gentilleſſe elle t'invite de „ t'aſſeoir à cette table enchantée qui, „ non moins merveilleuſe que celle „ d'*Armide* ou de *Merlin*, ſe trouve „ en un clin d'œil couverte de mets „ qu'une main inviſible y place ſucceſſivement ".

L'Optique &c. l'Aſtronomie s'offrent à leur tour ſous un appareil auſſi ingénieux que les précédentes. La deſcription de la riche Bibliothéque du Cardinal *Valenti*, eſt encore un morceau admirable de peinture Poetique.

Le Dieu du Goût finit par faire remarquer à ſon Eleve, les différens Peuples qui viennent à Rome lui payer le tribut de leurs Arts particuliers. Quelle richeſſe d'images ! Quel iné-

---

Polveroſa tra macchine, e tra leve
Vedeſti ognor, qui piu leggiadra e monda
La Meccanica vedi.

puiſable fond de couleurs répandues ſur toute cette Deſcription?,, A ce riche Turban, dit le Dieu, tu dois reconnoître le ,, Turc, & le Ruſſien à ſa fourure. Ce ,, noir viſage que tu appercois entre ,, ce Chinois & ce gros Armenien, ,, eſt un habitant de l'Ethiopie. La ,, barbe de celui-là t'annonce que la ,, Grece eſt ſa patrie; celui-ci, à ſes ,, prévenantes careſſes ſe fait connoître pour un habitant de la France. Le ,, taciturne regard de cet autre dit ,, qu'il eſt Anglois; enfin tu vois ,, là bas le fier & grave Eſpagnol à ,, côté du ſérieux Batave. Ne te ſemble-t-il pas, en te voyant ainſi environné de toutes les Nations, avoir ,, le monde entier pour patrie, & ,, habiter tout l'Univers? Qui oſera ,, vanter à l'avenir les Palais d'*Adrien*, ,, les Jardins de *Neron* & la dédaigneuſe opulence d'un *Luculle*? Quant ,, à moi peu me ſuffit: j'aime les ,, Arts pour leur utilité, & je fais ,, choix de ce qu'ils ont de plus précieux. C'eſt le Tiſſerand Perſien qui ,, fabrique mes toiles; le Potier Chi-

» nois me fournit de vaſes & d'a-
» gréables Pagodes ; je couche ſans
» faſte ſous un pavillon que l'Inde
» me produit, *&c. &c.* Il n'y a d'heu-
» reux [dit le Dieu du Goût, en s'en-
volant] » que ceux qui font uſage de
» leur fortune, pour ſe procurer leurs
» aiſes, & qui en cherchant leur fé-
» licité, ſçavent faire auſſi celle des
» autres «.

Le Poete reſte ſeul à admirer les autres beautés qui ſe trouvent à chaque pas dans cette délicieuſe maiſon ; il en continue le détail toujours avec la même grace, & la même profuſion.

POEME SIXIEME.

Celui-ci eſt adreſſé au Pere *Granelli*, Jéſuite. L'Auteur, après d'obligeans reproches ſur ſon ſilence, l'exhorte à reprendre la trompette de Melpomene, & à rentrer dans la brillante carriere qui lui a autrefois valu tant d'applaudiſſemens. La nature du ſujet conduit naturellement le Poete

à la peinture des disgraces que la Tragédie a essuyées dans son pays.

» De Reine qu'elle étoit, dit-il, » devenue tout-à-coup une vile es- » clave, on ne la vit plus paroitre en » public, qu'en habits déchirés, le » visage chargé de rides, ou cou- » vert d'un masque comique & in- » décent qui excitoit l'indignation & » la risée du public. [1] Alors on » voyoit la folle & ridicule popu- » lace interrompre la Piece, & deman- » der que l'Acteur fit place sur la » scene, sur ce lieu consacré pour les » Dieux & les Héros, à quelque » Ours furieux ou à de vils Athletes. » Goût bisarre ! Vrai caprice de gens » que la fiévre tourmente ! Cepen- » dant la joie se manifestoit alors sur » le visage des Spectateurs. Il ne fal- » loit que l'accolade de deux com- » battans, un Fantassin en croupe, »un embrasement de la Ville de Troye,

(1) ——— *Media inter carmina poscunt Aut ursum, aut pugiles.* Hor. Ep. 1. L. 2.

» ou le magique trajet de Médée dans » les airs, pour que l'on entendit partir auſſi-tôt de tous les côtés du » Cirque un mugiſſement & des batemens de main ſi grands, que vous » euſſiés dit que la Mer étoit en fureur, ou que les vents ſiffloient ſur » l'Apennin.

O honte, ô deshonneur pour notre Nation, s'écrie le Poete! Mais » enfin, cher *Granelli*, vous avez » paru; vous êtes pour elle l'Aſtre » bienfaiſant dont les ténébres & l'erreur redoutent la préſence. La Tragédie, en vous voyant, s'eſt réveillée & embellie. Les graces de la » jeuneſſe ont repris leur place ſur » ſon viſage. Enfin elle retrouve aujourd'hui, par vos ſoins, cette noble parure qu'elle eût en Grece, » cette majeſtueuſe démarche & cette » impoſante ſimplicité qui la caractériſent.

» Pourquoi donc, ajoute le Poete, » ne pas continuer de ſi nobles commencemens, & ne nous pas faire » compter les années par autant de

» chef d'œuvres de votre façon ? L'Ita-
„ lie mécontente de ne posséder qu'un
„ Ulisse & qu'une Mérope, vous
„ citeroit partout aujourd'hui comme
„ son restaurateur, & nous la ver-
„ rions marcher d'un pas égal entre
„ Athènes & Paris «.

Il lui propose ensuite de remanier certains sujets jusqu'ici manqués. La tournure qu'il employe est des plus ingénieuses & des plus Poetiques.

„ N'appercevés-vous pas, lui dit-il, » cette foule d'ames attirées par
„ le bruit de votre réputation sur les
„ bords du Cocyte, qui vous implorent
„ à mains jointes, & vous conjurent
„ de les rappeller à la lumiere ? Voyés
„ tous ces Héros dont les regards se
„ fixent sur vous. Ici l'implacable An-
„ nibal, qui veut retourner à Cannes
„ ou à Trébies, pour y subir du moins
„ une mort plus digne de son cou-
„ rage. Là les deux Brutus, César,
„ Pompée, l'ombre sauvage de Ca-
„ ton n'ont qu'un cri après vous, &
„ prétendent recevoir de votre main
„ une nouvelle vie, que vous seul

„ êtes digne, ſelon eux, de leur pro-
„ curer. Cet autre remarquable par
„ ſon caſque, en qui l'on reconnoit le
„ port & la démarche de Jupiter, eſt
„ le Héros Macédonien. Il gémit en-
„ core de s'être vû plus d'une fois vain-
„ cu ſur la ſcene, lui que l'Univers
„ admira chargé des dépouilles de
„ l'Inde ; trainant des Rois derriere
„ ſon char de victoire. Remarqués
„ avec quel dédain il s'enviſage lui-
„ même, cédant à une femme cette
„ ſupériorité de ſentimens qu'il
„ avoit diſputée à Porus, ſon captif,
„ avec tant d'avantage, *&c.* Il n'eſt
„ pas un de ces Héros qui ne ſe plai-
„ gne de quelque outrage de la part
„ de l'Italie, & qui n'en demande
„ réparation. Mais ſurtout ceux, ajou-
te le Poete, „ qui par un ſort plus
„ cruel ſe voyent forcés [1] de don-

(1) Le Poete entend parler ici desD rames mis en muſique, qui ont entierement pris la place de la vraie Tragédie ſur le Théâtre Italien.

„ ner à leur chevelure négligée un
„ tour élégant, de peindre leur Mar-
„ tiale [1] & auſtere figure, &
„ de tirer de leurs goziers trembloz-
„ tans une voix feminine, accompa-
„ gnée des plus tendres inſtrumens,
„ eux qui ne connurent pendant leur
„ vie, que les ſons furieux de la
„ trompette de Mars ".

---

[1] *A innanellar l'inculta chioma, e l'aſpra*
Militar guancia a colorir, che poi
Non più del marzio lituo in tuono d'ira,
Ma di dolci arpe al ſuono, e di viole
Tremula increſpan gorgheggiando, e al vento
Vibran la voce non viril. . . .

POEME SEPTIEME.

NAPLES eſt ici l'objet fécond de l'enthouſiaſme du Poete. La vûe des environs délicieux de cette charmante Ville, le frappe & le ſaiſit : il s'adreſſe à l'Abbé Benaglio, ſon compagnon de voyage, & lui conſeille de tirer de la pouſſiere cette docte Lyre [1], ſi peu faite pour y ramper, dont le *Lazzarini* lui a fait préſent.

„ Qu'attendez-vous, lui dit-il ? Où „ pouvez vous eſpérer de trouver un „ ſujet plus riche ou plus varié, & la „ nature plus riante, qu'en ce lieu de „ délices, où vous la voyez contente „ d'elle-même, s'applaudir & ſe mi- „ rer dans les objets qui l'environ- „ nent, &c.

Le Poete n'oublie pas ce qu'il doit en paſſant aux mânes de *Virgile* & de *Sannazar*.

„ Que tout enfant d'Apollon, dit-il,

---

[1] . . . . *Riſcuoti*
Da la polve non ſua la dotta lira,
Cui Lazzarin temprò le corde, &c.

„ fléchiſſe ici le genou, pour baiſer
„ cette reſpectable terre, & qu'avant
„ de paſſer outre, il ſuſpende à ces
„ myrthes & à ces Lauriers, ou la Lyre
„ ou le Chalumeau.

Il continue ainſi, à meſure qu'il rencontre quelques-uns de ces précieux monumens d'Antiquité dont Naples poſſede l'heureux dépôt Enſuite il entre dans la Ville même; il en admire le port, & les agréables promenades. Ce Poeme élégant eſt terminé par une très belle & très vive deſcription du Veſuve, qui le même ſoir que le Poëte arriva, vomit beaucoup de flammes.

POEME NEUVIEME.

CETTE Piece eſt une critique piquante, & faite avec tout le goût poſſible, de l'Eloquence de la Chaire à Veniſe.

„ Le tems conſacré à la blême &
„ auſtere pénitence, me rappelle à l'eſ-
„ prit (dit le Poete au Pere *Pellegrini*, ſon confrere) „ ces jours chers à ma
„ mémoire, quoique marqués au coin
„ de la triſteſſe, où graces au Ciel
„ je dévorois aſſis parmi vous cette

„ Eloquence Cicéroniene qui couloit
„ des bouches ſacrées du docte & gra-
„ ve *Maniago*, du riche *Quirico*, &
„ du mâle & véridique *Sanſeverino* (1).
„ Mais par quelle fatalité voit-on de
„ nos jours le puiſſant Art de la pa-
„ role, victime du caprice, dans l'en-
„ droit même où ſon culte & ſes au-
„ tels ſont le mieux établis, n'avoir
„ tantôt que peu d'Adorateurs, & tan-
„ tôt en être accablé ? Non, jamais ce
„ vain fantôme dont le vulgaire fait
„ une Divinité arbitre de notre ſort,
„ n'a du haut de ſa fatale roue donné
„ tant de preuves de ſon capricieux
„ pouvoir, qu'il en donne aujourd'hui
„ dans nos temples ſacrés. C'eſt là que la
„ Fortune aſſiſe ſur un trône peu fait
„ pour elle, jouit en Tiran d'honneurs
„ uſurpés au vrai Dieu, & dicte ſes
„ biſarreries d'un air formidable.

„ Vien avec moi, *Pellegrini*; quit-
„ te cette Lyre dont *Maffei* & *Catulle*

(1) Jéſuites qui prêchoient alorr avec un grand ſuccès à Bologne.

„ t'ont fait préſent : tranquillement
„ aſſis au port, jettons les yeux ſur
„ ces hardis Nageurs que le feu de l'é-
„ mulation entraîne dans les flots de
„ cette Mer orageuſe, & examinons
„ à loiſir quelle ſera leur deſtinée. Re-
„ marque d'abord quelle diverſité d'ha-
„ bits & de figures regne parmi ces
„ Athlétes que tu vois entrer dans l'in-
„ certaine carriere. L'un, ſuivi de la
„ maigre abſtinence & de l'hideuſe auſ-
„ térité, épouvante par ſes hurlemens.
„ L'autre au contraire, le tein frais &
„ poli, les cheveux artiſtement friſés,
„ débite en cadence & avec grace des
„ termes propres & choiſis : à ſon geſte
„ étudié, au ſon varié de ſa voix, peu
„ s'en faut que le Spectateur ne croye
„ voir la Muſique & la Danſe jouer
„ chacune leur rôle à ſes yeux. Celui-ci
» enveloppé dans ſon manteau, tantôt
»comme un forcené fait ſortir de ſes iné-
»branlables poulmons une voix de Tau-
» reau, que la voûte du temple répé-
» te en mugiſſant; tantôt habile Comé-
» dien, met la plaiſanterie ou la Sa-
» tire en uſage, & finit par indigner ou

» par faire rire le Pécheur qui s'atten-
» doit à verſer des larmes. Voilà ce-
» pendant ceux que ſuit l'inſenſée mul-
» titude, & qu'elle applaudit par ſes
» ſourds bourdonnemens. Crois-tu,
» cher *Pellegrini*, ajoute le Poete,
» que ce ſoit un zéle divin qui les ani-
» me, & qui fait mouvoir leur langue?
» Crois-tu que ce ſoit là le fruit de
» veilles aſſidues, & d'une longue &
» pénible étude des écrits de *Paul*,
» ou d'*Auguſtin*? Cependant qu'à leur
» place on voie monter en chaire le
» docte & vertueux *Cimon*, qu'on
» ne ſçauroit entendre, ſans dévorer
» tout ce qu'il dit, & ſans que l'ame
» enchaînée fortement ſur ſes pas le
» ſuive par tout où il lui plaît de la
» conduire, vous verrez *Cimon* tout
» au plus environné d'un très petit
» cercle de gens ſenſés, tandis que
» l'ignorant vulgaire fuit loin de là,
» ſans en ſçavoir la raiſon.

» O toi! s'écrie le Poete, dont les
» Dieux ont choiſi le ſein pour patrie,
» Veniſe, ſouffriras-tu plus long-tems
» de tels abus? Il remet ſous les yeux

de cette ville les obligations qu'elle a à l'Eloquence, & l'engage adroitement par ce motif à venger ſes affronts. « C'eſt » d'elle que te ſont venues ces ſages » Loix qui ſont la baſe & le fonde- » ment de ton empire. C'eſt à elle » que tu dois l'honneur d'avoir été » jadis l'arbitre de l'Univers, qui ve- » noit de toute part ſoumettre à ta » déciſion ſes longues querelles (1). » Alors on la voyoit prendre place dans » ton reſpectable Sénat, la balance à » la main, & rendre à chacun la juſ- » tice qu'il méritoit. D'un regard, elle » terraſſoit le menſonge & la fraude, » elle impoſoit ſilence aux furies, & » mettant un frein à la diſcorde, elle » en arrêtoit les dangéreuſes morſures. » Tandis que les ſaints Traités cou- » roient aux Autels ſe donner mu- » tuellement la main, la raiſon mar-

(1) Pluſieurs Peuples étoient autrefois dans l'uſage de porter les matieres contentieuſes à Viniſe, & le refrein ordinaire des diſcuſſions, étoit : *Eamus ad bonos Venetos.*

„ choit en triomphe, & l'on voyoit
„ la juſtice & la paix ſe confondre
„ dans leurs chaſtes embraſſades.

„ Mais qui peut mieux que toi,
„ divine Eloquence, raconter les bien-
„ faits dont tu comblas cette auguſte
„ cité ? (1) Que de Lauriers n'as-tu
„ pas cueillis en ſa faveur, ſur les pas
„ de la Vénitienne Bellonne ? Ne t'a-
„ t-on pas vû, fidele compagne de ſes
„ Pilotes, t'embarquer avec eux, &
„ amollir par ton pouvoir le cœur dur
„ & farouche du riche Perſan, ou de
„ l'opulent Arabe ? (2) Que dis-je,

---

[1]. . . . . *Tu mille palme,*
Tu mille a l'Adria militar trofei
Coglieſti il crin d'elmo guernita, ed uſa
Il Veneto a ſeguir Marte fra l'armi.

[2] *E tu pur ſe' che l'aureo freno anch'oggi*
Di par con l'aurea liberta felice,
Al Veneto Lion tempri e coreggi
Che' l'alma copia, e le beate paci
Per man ne guidi, e con le patrie leggi

„ ce frein doré dont le Lion Vénitien
„ ſe ſert de nos jours avec tant d'a-
„ vantage, pour faire marcher d'un pas
„ égal l'abondance & la paix, de qui
„ l'a-t-il reçû, ſi ce n'eſt de tes mains,
„ & de celles de l'heureuſe & aimable
„ liberté ? Enfin de quel autre que de
„ toi, a-t-il appris à ſoumettre la for-
„ tune, par tout ailleurs indocile &
„ volage, & la populace orageuſe au
„ pouvoir des Loix & de la pruden-
„ ce ? Vien donc, puiſſante Déeſſe ;
„ venger tes propres droits : regar-
„ de avec quel orgueil ta rivale uſur-
„ pe les honneurs qui t'appartiennent,
„ &c.

Voilà certainement des traits d'une belle imagination, & la foibleſſe de notre Proſe n'empêche point qu'on n'y retrouve quelques parties du grand Poete, *diſjecti membra Poetæ.*

Co' ſaggi inviolabili conſigli
L'indocil ſempre, e ſempre varia altrave
Fortuna, e il vulgo fluttuante imbrigli.

POEME XII.
& dernier.

Ce dernier Poeme fait trop d'honneur au P. *Bettinelli*, pour le paſſer ſous ſilence.

C'eſt à Mantoue, ſa patrie, qu'il l'adreſſe, & il lui rend hommage de ſes talens avec tant de grace & de naïveté, qu'on ne ſçait lequel on doit le plus admirer en lui, ou le Poete, ou le Patriote. Voici ſon début :

„ Charmante Patrie, je ſens renaître en moi ce divin enthouſiaſme „ que je reçus dans ton ſein avec le „ jour [1]. Ta préſence le réveille &

---

[1] *Sento, Patria gentil, l'eſtro già ſento,*
. . . . . ,
. . . . *dentro me riſcuote*
Del caldo agitator gli organi e i ſenſi
Chiamando fuor da le ripoſte celle
De l'elaſtica fibra creatrice

„ me dicte le noble uſage que j'en
„ dois faire. Déja je ſens mes organes,
„ qui ſaiſis d'un noble feu appellent
„ à leurs ſecours cet eſprit inventeur
„ qui réſide dans mon imagination,
„ ſuivi des idées légeres, des riantes
„ images & de cette foule de ſenti-
„ mens & de penſées de toute eſpe-
„ ce, ſujets errants du libre empire
„ de la Poeſie. Un cri ſecret ſe fait
„ entendre au fond de mon cœur,
„ & j'éprouve au dedans de moi-même
„ je ne ſçai quels mouvemens qui me
„ font treſſaillir & qui parcourent tou-
„ mes veines «.

S'adreſſant enſuite à ſa Muſe, il lui fait enviſager la nobleſſe du ſujet qu'il va traiter; puis il entre dans le détail des avantages de ſa Patrie, & des embelliſſemens qu'elle a reçus depuis peu.

Gli ſpirti animator, l'agili idee,
I dipinti fantaſmi, e la gran turba
D'affetti, e di penſier vari di forma,
D'indole, di color, popolo errante
Del poetico regno.

Ce tableau eſt fait avec tout le goût & toute la richeſſe dont il étoit ſuſceptible ; enſorte qu'ici la plume du Poete vaut le pinceau le plus délicat & le plus habile. Voici la maniere dont il repréſente la bonté du territoire de Mantoue.

„ Bacchus, dit-il, quelqu'ami qu'il „ ſoit des coteaux, ne laiſſe pas de „ nous prodiguer ſes faveurs. Oui „ je l'ai vû accompagné de Silene „ & de ſes Satires altérés, charger „ lui-même nos ceps de ſes dons, „ au milieu des acclamations & des „ danſes joyeuſes, qu'exécutoit autour „ de lui une foule incroyable d'Al- „ lemands dont il étoit environné, &c. Le reſte eſt de cette énergie & de la même beauté.

Le Poete, dans le cours de ce Poeme, n'oublie pas d'adreſſer la parole à Virgile, & de relever l'avantage qu'il a d'être ſon Compatriote : nous citerons encore ce morceau, pour finir.

„ Ombre de mon cher Virgile, dont „ je viſitai il y a quelques mois l'au- „ guſte tombeau, tu ſçais ſi c'eſt pour

„ moi un plaiſir ſenſible d'être né au
„ ſein de la même patrie qui te don-
„ na le jour, & de reſpirer le même
„ air que tu reſpiras autrefois. Oui,
„ c'eſt à ce précieux avantage que je
„ dois le ſuccès qu'ont eu mes foi-
„ bles talens. Tu ſçais auſſi ſi je chéris
„ tendrement mon aimable Patrie, &
„ & ſi je vois avec plaiſir renaître de
„ tems en tems dans ſon ſein les im-
„ mortels *Capilupi*, les *Caſtiglioni*, un
„ divin *Baldeſſare*, &c.

Le Poete termine cet agréable Chant par les vœux les plus tendres en faveur d'une patrie qu'il paroît chérir en bon citoyen & en homme éclairé.

(1) Bons Poëtes originaires de Mantoue.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

I. *Morceau d'Hiſtoire Naturelle & de Phyſique.* Page 3
II. *Suite des* Fables de GAY. 49

ALLEMAGNE.

I. *Deſcription d'une* Pierre *formée ſous la langue d'un homme.* 92
II. Le Soir. *Poeme par M.* Zacharie. 99
III. *Si l'on doit permettre aux Nobles de faire le Commerce.* 133

ESPAGNE.

Les Avantages de l'Iſle Mayorque. 151

ITALIE.

Poesies de MM. Frugoni & Algarotti, *& du P.* Bettinelli, *précédées*

de dix Lettres adreſſées à l'Académie des Arcadiens à Rome, & ſuppoſées écrites des Champs Eliſées par Virgile. 169

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du préſent mois. A Paris, ce 20 Septembre 1758.

DEPASSE.